

Andrée J.

L'illustre Condillac sbandita la logica pedanteria tentò nuove sperienze sull'animo umano, esplorò più addentro che seppe le forze, e le opere dell'intelletto, la genesi, gli elementi, i legami e i confini delle idee e de' segni e si argomentò di ridurre ad un solo principio tutto ciò che appartiene all'intendimento umano.

Ag. Cromaziano
Ist. della Rist. della Fil.a Vol. 2

ŒUVRES MÉTAPHYSIQUES DE CONDILLAC.

TOME PREMIER.

ŒUVRES

MÉTAPHYSIQUES

DE CONDILLAC,

Revues, corrigées, augmentées par l'Auteur, et imprimées sur ses manuscrits autographes.

CONTENANT

L'ESSAI SUR L'ORIGINE DES CONNOISSANCES HUMAINES.

TOME PREMIER.

A PARIS,

Chez LES LIBRAIRES ASSOCIÉS.

AN X. (1802.)

INTRODUCTION.

La science qui contribue le plus à rendre l'esprit lumineux, précis et étendu, et qui, par conséquent, doit le préparer à l'étude de toutes les autres, c'est la métaphysique. Elle est aujourd'hui si négligée en France, que ceci paroîtra sans doute un paradoxe à bien des lecteurs. J'avouerai qu'il a été un tems, où j'en aurois porté le même jugement. De tous les philosophes, les métaphysiciens me paroissoient les moins sages, leurs ouvrages ne m'instruisoient point; je ne trouvois presque par-tout que des fantômes, et je faisois un crime à la métaphysique des égaremens de ceux qui la cultivoient. Je voulus dissiper cette illusion, et remonter à la cause de tant d'erreurs : ceux qui se sont le plus éloignés de la vérité me devinrent les plus utiles. A peine eus-je connu les voies peu sûres qu'ils avoient suivies, que je crus appercevoir la route que je devois prendre. Il me parut qu'on pouvoit raisonner en métaphysique et en morale avec autant d'exactitude qu'en géométrie, se faire, aussi-bien que les géometres, des idées justes; déterminer,

comme eux, le sens des expressions d'une maniere précise et invariable ; enfin se prescrire, peut-être mieux qu'ils n'ont fait, un ordre assez simple et assez facile pour arriver à l'évidence.

Il faut distinguer deux sortes de métaphysique. L'une, ambitieuse veut percer tous les mysteres ; la nature, l'essence des êtres, les causes les plus cachées ; voilà ce qui la flatte et ce qu'elle se promet de découvrir : l'autre, plus retenue, proportionne ses recherches à la foiblesse de l'esprit humain, et, aussi peu inquiete de ce qui doit lui échapper, qu'avide de ce qu'elle peut saisir, elle sait se contenir dans les bornes qui lui sont marquées. La premiere fait de toute la nature une espece d'enchantement qui se dissipe comme elle : la seconde, ne cherchant à voir les choses que comme elles sont en effet, est aussi simple que la vérité même. Avec celle-là, les erreurs s'accumulent sans nombre, et l'esprit se contente de notions vagues et de mots qui n'ont aucun sens : avec celle-ci on acquiert peu de connoissances ; mais on évite l'erreur, l'esprit devient juste et se forme toujours des idées nettes.

Les philosophes se sont particuliérement exercés sur la premiere et n'ont regardé l'autre que comme une partie accessoire qui mérite à peine le nom de métaphysique. Locke est le seul que je crois devoir excepter: il s'est borné à l'étude de l'esprit humain, et a rempli cet objet avec succès. Descartes n'a connu ni l'origine ni la génération de nos idées (1). C'est à quoi il faut attribuer l'insuffisance de sa méthode: car nous ne découvrirons point une maniere sûre de conduire nos pensées, tant que nous ne saurons pas comment elles se sont formées. Mallebranche, de tous les Cartésiens celui qui a le mieux apperçu les causes de nos erreurs, cherche tantôt dans la matiere des comparaisons pour expliquer les facultés de l'ame (2), tantôt il se perd dans un *monde intelligible*, où il s'imagine avoir trouvé la source de nos idées (3). D'autres créent et anéantissent des êtres, les ajoutent à notre ame, ou les en retran-

(1) Je renvoie à sa troisieme méditation. Rien ne me paroît moins philosophique que ce qu'il dit à ce sujet.

(2) Recher. de la vér. liv. 1, chap. 1.

(3) Liv. 3. Voyez aussi ses Entretiens et ses Méditations métaphysiques, avec ses réponses à M. Arnaud.

chent à leur gré, et croient par cette imagination rendre raison des différentes opérations de notre esprit, et de la maniere dont il acquiert ou perd des connoissances (1). Enfin les Léibnitiens font de cette substance un être bien plus parfait : c'est, selon eux, un petit monde; c'est un miroir vivant de l'univers; et, par la puissance qu'ils lui donnent de représenter tout ce qui existe, ils se flattent d'en expliquer l'essence, la nature et toutes les propriétés. C'est ainsi que chacun se laisse séduire par ses propres systêmes. Nous ne voyons qu'autour de nous, et nous croyons voir tout ce qui est: nous sommes comme des enfans qui s'imaginent qu'au bout d'une plaine ils vont toucher le ciel avec la main.

Seroit-il donc inutile de lire les philosophes? Mais qui pourroit se flatter de réussir mieux que tant de génies qui ont fait l'admiration de leur siecle, s'il ne les étudie au moins dans la vue de profiter de leurs fautes? Il est essentiel, pour quiconque veut faire par lui-même des progrès dans la recherche de la vérité, de connoître les

---

(1) L'auteur de l'action de Dieu sur les créatures.

méprises de ceux qui ont cru lui en ouvrir la carriere. L'expérience du philosophe, comme celle du pilote, est la connoissance des écueils où les autres ont échoué; et, sans cette connoissance, il n'est point de boussole qui puisse le guider.

Ce ne seroit pas assez de découvrir les erreurs des philosophes, si l'on n'en pénétroit les causes: il faudroit même remonter d'une cause à l'autre, et parvenir jusqu'à la premiere. Car il y en a une qui doit être la même pour tous ceux qui s'égarent, et qui est comme un point unique où commencent tous les chemins qui menent à l'erreur. Peut-être qu'alors, à côté de ce point, on en verroit un autre, où commence l'unique chemin qui conduit à la vérité.

Notre premier objet, celui que nous ne devons jamais perdre de vue, c'est l'étude de l'esprit humain: non pour en découvrir la nature, mais pour en connoître les opérations; observer avec quel art elles se combinent, et comment nous devons les conduire, afin d'acquérir toute l'intelligence dont nous sommes capables. Il faut

remonter à l'origine de nos idées, en développer la génération, les suivre jusqu'aux limites que la nature leur a prescrites; par-là, fixer l'étendue et les bornes de nos connoissances, et renouveller tout l'entendement humain.

Ce n'est que par la voie des observations que nous pouvons faire ces recherches avec succès; et nous ne devons aspirer qu'à découvrir une premiere expérience, que personne ne puisse révoquer en doute, et qui suffise pour expliquer toutes les autres. Elle doit montrer sensiblement quelle est la source de nos connoissances, quels en sont les matériaux, par quel principe ils sont mis en œuvre, quels instrumens on y emploie, et quelle est la maniere dont il faut s'en servir. J'ai, ce me semble, trouvé la solution de tous ces problêmes dans la liaison des idées, soit avec les signes, soit entre elles: on en pourra juger à mesure qu'on avancera dans la lecture de cet ouvrage.

On voit que mon dessein est de rappeller à un seul principe tout ce qui concerne l'entendement humain, et que ce principe

ne sera ni une proposition vague, ni une maxime abstraite, ni une supposition gratuite; mais une expérience constante, dont toutes les conséquences seront confirmées par de nouvelles expériences.

Les idées se lient avec les signes, et ce n'est que par ce moyen, comme je le prouverai, qu'elles se lient entre elles. Ainsi, après avoir dit un mot sur les matériaux de nos connoissances, sur la distinction de l'ame et du corps, et sur les sensations, j'ai été obligé, pour développer mon principe, non-seulement de suivre les opérations de l'ame dans tous leurs progrès, mais encore de rechercher comment nous avons contracté l'habitude des signes de toute espece, et quel est l'usage que nous en devons faire.

Dans le dessein de remplir ce double objet, j'ai pris les choses d'aussi haut qu'il m'a été possible. D'un côté, je suis remonté à la perception, parce que c'est la premiere opération qu'on peut remarquer dans l'ame, et j'ai fait voir comment, et dans quel ordre, elle produit toutes celles dont nous pouvons acquérir l'exercice.

D'un autre côté, j'ai commencé au langage d'action. On verra comment il a produit tous les arts qui sont propres à exprimer nos pensées ; l'art des gestes, la danse, la parole, la déclamation, l'art de noter, celui des pantomimes, la musique, la poésie, l'éloquence, l'écriture et les différens caracteres des langues. Cette histoire du langage montrera les circonstances où les signes ont été imaginés, elle en fera connoître le vrai sens, apprendra à en prévenir les abus, et ne laissera, je pense, aucun doute sur l'origine de nos idées.

Enfin, après avoir développé les progrès des opérations de l'ame et ceux du langage, j'essaie d'indiquer par quels moyens on peut éviter l'erreur, et démontrer l'ordre qu'on doit suivre, soit pour faire des découvertes, soit pour instruire les autres de celles qu'on a faites. Tel est en général le plan de cet essai.

Souvent un philosophe se déclare pour la vérité, sans la connoître. Il voit une opinion qui jusqu'à lui a été abandonnée, et il l'adopte ; non parce qu'elle lui paroît la meilleure, mais dans l'espérance de de-

venir le chef d'une secte. En effet, la nouveauté d'un systême a presque toujours été suffisante pour en assurer le succès.

Il se peut que ce soit là le motif qui a engagé les péripatéciens à prendre pour principe, que toutes nos connoissances viennent des sens. Ils étoient si éloignés de connoître cette vérité, qu'aucun d'eux n'a su la développer, et qu'après plusieurs siecles, c'étoit encore une découverte à faire.

Bacon est peut-être le premier qui l'ait apperçue. Elle est le fondement d'un ouvrage dans lequel il donne d'excellens conseils pour l'avancement des sciences(1). Les Cartésiens ont rejetté ce principe avec mépris, parce qu'ils n'en ont jugé que d'après les écrits des péripatéciens. Enfin, Locke l'a saisi, et il a l'avantage d'être le premier qui l'ait démontré.

Il ne paroît pas cependant que ce philosophe ait jamais fait son principal objet du traité qu'il a laissé sur l'entendement humain. Il l'entreprit par occasion, et le continua de même ; et, quoiqu'il prévît

(1) *Nov. orig. scient.*

qu'un ouvrage composé de la sorte ne pouvoit manquer de lui attirer des reproches, il n'eut, comme il le dit, ni le courage, ni le loisir de le refaire (1). Voilà sur quoi il faut rejetter les longueurs, les répétitions et le désordre qui y regnent. Locke étoit très-capable de corriger ces défauts, et c'est peut-être ce qui le rend moins excusable. Il a vu, par exemple, que les mots et la maniere dont nous nous en servons, peuvent fournir des lumieres sur le principe de nos idées (2) : mais parce qu'il s'en est apperçu trop tard (3), il n'a traité que dans son troisieme livre une matiere qui devoit être l'objet du second. S'il eût pu prendre sur lui de recommencer son ouvrage, on a lieu de conjecturer qu'il eût beaucoup mieux développé les ressorts de l'entendement humain. Pour ne l'avoir pas fait, il a passé trop légérement sur l'origine de nos connoissances, et c'est la partie qu'il a le moins approfondie. Il suppose,

(1) Voyez sa préface.

(2) Liv. III. chap. VIII. §. 1.

(3) J'avoue (dit-il, liv. III. chap. IX. §. 21.) que lorsque je commençai cet ouvrage, et long-tems après, il ne me vint nullement dans l'esprit qu'il fût nécessaire de faire aucune réflexion sur les mots.

par exemple, qu'aussi-tôt que l'ame reçoit des idées par les sens, elle peut à son gré les répéter, les composer, les unir ensemble avec une variété infinie, et en faire toutes sortes de notions complexes. Mais il est constant que dans l'enfance nous avons éprouvé des sensations, long-tems avant d'en savoir tirer des idées. Ainsi, l'ame n'ayant pas dès le premier instant l'exercice de toutes ses opérations, il étoit essentiel, pour développer mieux l'origine de nos connoissances, de montrer comment elle acquiert cet exercice, et quel en est le progrès. Il ne paroît pas que Locke y ait pensé, ni que personne lui en ait fait le reproche, ou ait essayé de suppléer à cette partie de son ouvrage. Peut-être même que le dessein d'expliquer la génération des opérations de l'ame, en les faisant naître d'une simple perception, est si nouveau, que le lecteur a bien de la peine à comprendre de quelle maniere je l'exécuterai.

Locke, dans le premier livre de son essai, examine l'opinion des idées innées. Je ne sais s'il ne s'est point trop arrêté à combattre cette erreur : l'ouvrage que je

donne, la détruira indirectement. Dans quelques endroits du second livre, il traite, mais superficiellement, des opérations de l'ame. Les mots sont l'objet du troisieme ; et il me paroît le premier qui ait écrit sur cette matiere en vrai philosophe. Cependant j'ai cru qu'elle devoit faire une partie considérable de mon ouvrage ; soit parce qu'elle peut encore être envisagée d'une maniere neuve et plus étendue ; soit parce que je suis convaincu que l'usage des signes est le principe qui développe le germe de toutes nos idées. Au reste, parmi d'excellentes choses que Locke dit dans son second livre sur la génération de plusieurs sortes d'idées, telles que l'espace, la durée, etc. et dans son quatrieme, qui a pour titre : *De la connoissance*, il y en a beaucoup que je suis bien éloigné d'approuver ; mais comme elles appartiennent plus particuliérement à l'étendue de nos connoissances, elles n'entrent pas dans mon plan, et il est inutile que je m'y arrête.

ESSAI SUR L'ORIGINE DES CONNOISSANCES HUMAINES.

PREMIERE PARTIE.

Des matériaux de nos connoissances, et particuliérement des opérations de l'ame.

SECTION PREMIERE.

CHAPITRE PREMIER.

Des matériaux de nos connoissances, et de la distinction de l'ame et du corps.

§. 1. SOit que nous nous élevions, pour parler métaphoriquement, jusques dans les cieux; soit que nous descendions dans les abîmes, nous ne sortons point de nous-mêmes; et ce n'est jamais que notre propre pensée que nous appercevons. Quelles

que soient nos connoissances, si nous voulons remonter à leur origine, nous arriverons enfin à une premiere pensée simple qui a été l'objet d'une seconde, qui l'a été d'une troisieme, et ainsi de suite. C'est cet ordre de pensées qu'il faut développer, si nous voulons connoître les idées que nous avons des choses.

§. 2. Il seroit inutile de demander quelle est la nature de nos pensées. La premiere réflexion sur soi-même peut convaincre que nous n'avons aucun moyen pour faire cette recherche. Nous sentons notre pensée, nous la distinguons parfaitement de tout ce qui n'est point elle; nous distinguons même toutes nos pensées les unes des autres: c'en est assez. En partant de-là, nous partons d'une chose que nous connoissons si clairement, qu'elle ne sauroit nous engager dans aucune erreur.

§. 3. Considérons un homme au premier moment de son existence: son ame éprouve d'abord différentes sensations, telles que la lumiere, les couleurs, la douleur, le plaisir, le mouvement, le repos: voilà ses premieres pensées.

§. 4. Suivons-le dans les momens où il commence à réfléchir sur ce que les sensations occasionnent en lui, et nous le verrons se former des idées des différentes opérations de son ame, telles qu'appercevoir, imaginer: voilà ses secondes pensées.

Ainsi, selon que les objets extérieurs agissent sur nous, nous recevons différentes

idées par les sens ; et, selon que nous réfléchissons sur les opérations que les sensations occasionnent dans notre ame, nous acquérons toutes les idées que nous n'aurions pu recevoir des choses extérieures.

§. 5. Les sensations et les opérations de l'ame sont donc les matériaux de toutes nos connoissances ; matériaux que la réflexion met en œuvre, en cherchant, par des combinaisons, les rapports qu'ils renferment. Mais tout le succès dépend des circonstances par où l'on passe. Les plus favorables sont celles qui nous offrent en plus grand nombre des objets propres à exercer notre réflexion. Les grandes circonstances où se trouvent ceux qui sont destinés à gouverner les hommes, sont, par exemple, une occasion de se faire des vues fort étendues ; et celles qui se répetent continuellement dans le grand monde, donnent cette sorte d'esprit qu'on appelle naturel, parce que n'étant pas le fruit de l'étude, on ne sait pas remarquer les causes qui le produisent. Concluons qu'il n'y a point d'idées qui ne soient acquises : les premieres viennent immédiatement des sens ; les autres sont dues à l'expérience, et se multiplient à proportion qu'on est plus capable de réfléchir.

§. 6. Le péché originel a rendu l'ame si dépendante du corps, que bien des philosophes ont confondu ces deux substances. Ils ont cru que la premiere n'est que ce qu'il y a dans le corps de plus délié, de plus subtil et de plus capable de mouvement.

Mais cette opinion est une suite du peu de soin qu'ils ont eu de raisonner d'après des idées exactes. Je leur demande ce qu'ils entendent par un corps. S'ils veulent répondre d'une maniere précise, ils ne diront pas que c'est une substance unique ; mais ils le regarderont comme un assemblage, une collection de substances. Si la pensée appartient au corps, ce sera donc en tant qu'il est assemblage et collection, ou parce qu'elle est une propriété de chaque substance qui le compose. Or ces mots *assemblage* et *collection* ne signifient qu'un rapport externe entre plusieurs choses, une maniere d'exister dépendamment les unes des autres. Par cette union, nous les regardons comme formant un seul tout; quoique dans la réalité, elles ne soient pas plus *une* que si elles étoient séparées. Ce ne sont là, par conséquent, que des termes abstraits, qui, au dehors, ne supposent pas une substance unique, mais une multitude de substances. Le corps, en tant qu'assemblage et collection, ne peut donc pas être le sujet de la pensée. Diviserons-nous la pensée entre toutes les substances dont il est composé? D'abord, cela ne sera pas possible, quand elle ne sera qu'une perception, unique et indivisible : en second lieu, il faudra encore rejeter cette supposition, quand la pensée sera formée d'un certain nombre de perceptions. Qu'A, B, C, trois substances qui entrent dans la composition du corps, se partagent en trois

perceptions différentes ; je demande où s'en fera la comparaison. Ce ne sera pas dans A, puisqu'il ne sauroit comparer une perception qu'il a, avec celle qu'il n'a pas. Par la même raison, ce ne sera ni dans B, ni dans C. Il faudra donc admettre un point de réunion ; une substance qui soit, en même tems, un sujet simple et indivisible de ces trois perceptions : distincte, par conséquent, du corps ; une ame, en un mot.

§. 7. Je ne sais pas comment Locke (1) a pu avancer qu'il nous sera peut-être éternellement impossible de connoître si Dieu n'a point donné à quelque amas de matiere, disposée d'une certaine façon, la puissance de penser. Il ne faut pas s'imaginer que, pour résoudre cette question, il faille connoître l'essence et la nature de la matiere. Les raisonnemens qu'on fonde sur cette ignorance sont tout-à-fait frivoles. Il suffit de remarquer que le sujet de la pensée doit être *un*. Or un amas de matieres n'est pas un ; c'est une multitude. (2)

---

(1) L. IV, c. 3.

(2) La propriété de marquer le tems, m'a-t-on objecté, est indivisible. On ne peut pas dire qu'elle se partage entre les roues d'une montre : elle est dans le tout. Pourquoi donc la propriété de penser ne pourroit-elle pas se trouver dans un tout organisé ? Je réponds que la propriété de marquer le tems peut, par sa nature, appartenir à un sujet composé, parce que le tems n'étant qu'une succession, tout ce qui est capable de mouvement, pour

§. 8. L'ame étant distincte et différente du corps, celui-ci ne peut être que cause occasionnelle de ce qu'il paroît produire en elle. D'où il faut conclure que nos sens ne sont qu'occasionnellement la source de nos connoissances. Mais ce qui se fait à l'occasion d'une chose, peut se faire sans elle, parce qu'un effet ne dépend de sa cause occasionnelle que dans une certaine hypothese. L'ame peut donc absolument, sans le secours des sens, acquérir des connoissances. Avant le péché elle étoit dans un systême tout différent de celui où elle se trouve aujourd'hui. Exempte d'ignorance et de concupiscence, elle commandoit à ses sens, en suspendoit l'action, et la modifioit à son gré. Elle avoit donc des idées antérieures à l'usage des sens. Mais les choses ont bien changé par sa désobéissance. Dieu lui a ôté tout cet empire : elle est devenue aussi dépendante des sens, que s'ils étoient la cause physique de ce qu'ils ne font qu'occasionner; et il n'y a plus pour elle de connoissances que celle qu'ils lui

---

le mesurer. On m'a encore objecté que l'unité convient à un amas de matiere ordonné, quoiqu'on ne puisse pas la lui appliquer, quand la confusion est telle qu'elle empêche de le considérer comme un tout. J'en conviens : mais j'ajoute qu'alors l'unité ne se prend pas dans la rigueur. Elle se prend pour une unité composée d'autres unités ; par conséquent, elle est proprement collection, multitude : or, ce n'est pas de cette unité que je prétends parler.

transmettent. De-là l'ignorance et la concupiscence. C'est cet état de l'ame que je me propose d'étudier ; le seul qui puisse être l'objet de la philosophie, puisque c'est le seul que l'expérience fait connoître. Ainsi, quand je dirai *que nous n'avons point d'idées qui ne nous viennent des sens*, il faut bien se souvenir que je ne parle que de l'état où nous sommes depuis le péché. Cette proposition appliquée à l'ame dans l'état d'innocence ou après sa séparation du corps, seroit tout-à-fait fausse. Je ne traite pas des connoissances de l'ame dans ces deux derniers états, parce que je ne sais raisonner que d'après l'expérience. D'ailleurs, s'il nous importe beaucoup, comme on n'en sauroit douter, de connoître les facultés dont Dieu, malgré le péché de notre premier pere, nous a conservé l'usage, il est inutile de vouloir deviner celles qu'il nous a enlevées, et qu'il ne doit nous rendre qu'après cette vie.

Je me borne donc, encore un coup, à l'état présent. Ainsi il ne s'agit pas de considérer l'ame comme indépendante du corps, puisque sa dépendance n'est que trop bien constatée ; ni comme unique à un corps dans un système différent de celui où nous sommes. Notre unique objet doit être de consulter l'expérience, et de ne raisonner que d'après des faits que personne ne puisse révoquer en doute.

CHAPITRE II.

Des Sensations.

§. 9. C'Est une chose bien évidente, que les idées qu'on appelle *sensations*, sont telles que, si nous avions été privés des sens, nous n'aurions jamais pu les acquérir. Aussi aucun philosophe n'a avancé qu'elles fussent innées : c'eût été trop visiblement contredire l'expérience. Mais ils ont prétendu qu'elles ne sont pas des idées, comme si elles n'étoient pas par elles-mêmes autant représentatives qu'aucune autre pensée de l'ame. Ils ont donc regardé les sensations comme quelque chose qui ne vient qu'après les idées, et qui les modifie; erreur qui leur a fait imaginer des systêmes aussi bizarres qu'intelligibles.

La plus légere attention doit nous faire connoître que, quand nous appercevons de la lumiere, des couleurs, de la solidité, ces sensations et autres semblables, sont plus que suffisantes pour nous donner toutes les idées qu'on a communément des corps. En est-il en effet quelqu'une qui ne soit pas renfermée dans ces premieres perceptions ? N'y trouve-t-on pas les idées d'étendue, de figure, de lieu, de mouvement, de repos, et toutes celles qui dépendent de ces dernieres ?

Qu'on rejette donc l'hypothese des idées

innées ; et qu'on suppose que Dieu ne nous donne, par exemple, que des perceptions de lumiere et de couleurs. Ces perceptions ne traceront-elles pas à nos yeux de l'étendue, des lignes et des figures? Mais, dit-on, on ne peut s'assurer par les sens, si ces choses sont telles qu'elles le paroissent; donc les sens n'en donnent point d'idées. Quelle conséquence ! S'en assure-t-on mieux avec des idées innées? Qu'importe qu'on puisse, par les sens, connoître avec certitude quelle est la figure d'un corps? La question est de savoir si, même quand ils nous trompent, ils ne nous donnent pas l'idée d'une figure. J'en vois une que je juge être un pentagone, quoiqu'elle forme dans un de ses côtés un angle imperceptible. C'est une erreur ; mais enfin, m'en donne-t-elle moins l'idée d'un pentagone?

§. 10. Cependant les Cartésiens et les Mallebranchistes crient si fort contre les sens, ils répetent si souvent qu'ils ne sont qu'erreurs et illusions, que nous les regardons comme un obstacle à acquérir quelques connoissances ; et par zele pour la vérité, nous voudrions, s'il étoit possible, en être dépouillés. Ce n'est pas que les reproches de ces philosophes soient absolument sans fondement. Ils ont relevé à ce sujet plusieurs erreurs avec tant de sagacité, qu'on ne sauroit désavouer sans injustice les obligations que nous leur avons. Mais n'y auroit-il pas un milieu à prendre? Ne pourroit-on pas trouver dans nos sens

une source de vérités, comme une source d'erreurs, et les distinguer si bien l'une de l'autre, qu'on pût constamment puiser dans la premiere ? C'est ce qu'il est à propos de rechercher.

§. 11. Il est d'abord bien certain que rien n'est plus clair et plus distinct que notre perception, quand nous éprouvons quelques sensations. Quoi de plus clair que les perceptions de son et de couleurs ! quoi de plus distinct ! Nous est-il jamais arrivé de confondre deux de ces choses ? Mais si nous en voulons rechercher la nature, et savoir comment elles se produisent en nous, il ne faut pas dire que nos sens nous trompent, ou qu'ils nous donnent des idées obscures et confuses : la moindre réflexion fait voir qu'ils n'en donnent aucune.

Cependant, quelle que soit la nature de ces perceptions, et de quelque maniere qu'elles se produisent, si nous y cherchons l'idée de l'étendue, celle d'une ligne, d'un angle, et de quelques figures, il est certain que nous l'y trouverons très-clairement et très-distinctement. Si nous y cherchons encore à quoi nous rapportons cette étendue et ces figures, nous appercevrons aussi clairement et aussi distinctement, que ce n'est pas à nous, ou à ce qui est en nous, le sujet de la pensée, mais à quelque chose hors de nous.

Mais si nous y voulons chercher l'idée

de la grandeur absolue de certains corps, ou même celle de leur grandeur relative et de leur propre figure, nous n'y trouverons que des jugemens fort suspects. Selon qu'un objet sera plus près ou plus loin, les apparences de grandeur et de figure sous lesquelles il se présentera, seront tout-à-fait différentes.

Il y a donc trois choses à distinguer dans nos sensations. 1°. La perception que nous éprouvons. 2°. Le rapport que nous en faisons à quelque chose hors de nous. 3°. Le jugement que ce que nous rapportons aux choses leur appartient en effet.

Il n'y a ni erreur, ni obscurité, ni confusion, dans ce qui se passe en nous, non plus que dans le rapport que nous en faisons au dehors. Si nous réfléchissons, par exemple, que nous avons les idées d'une certaine grandeur et d'une certaine figure, et que nous les rapportons à tel corps, il n'y a rien là qui ne soit vrai, clair et distinct. Voilà où toutes les vérités ont leur force. Si l'erreur survient, ce n'est qu'autant que nous jugeons que telle grandeur et telle figure appartiennent en effet à tel corps. Si, par exemple, je vois de loin un bâtiment quarré, il me paroîtra rond. Y a-t-il donc de l'obscurité et de la confusion dans l'idée de rondeur, ou dans le rapport que j'en fais? Non: mais je juge ce bâtiment rond; voilà l'erreur.

Quand je dis donc que toutes nos connoissances viennent des sens, il ne faut pas oublier que ce n'est qu'autant qu'on les tire de ces idées claires et distinctes qu'ils renferment. Pour les jugemens qui les accompagnent, ils ne peuvent nous être utiles qu'après qu'une expérience bien réfléchie en a corrigé les défauts.

§. 12. Ce que nous avons dit de l'étendue et des figures, s'applique parfaitement bien aux autres idées de sensations, et peut résoudre la question des Cartésiens ; savoir, si les couleurs, les odeurs, etc. sont dans les objets.

Il n'est pas douteux qu'il ne faille admettre dans les corps des qualités qui occasionnent les impressions qu'ils font sur nos sens. La difficulté qu'on prétend faire est de savoir si ces qualités sont semblables à ce que nous éprouvons. Sans doute que ce qui nous embarrasse, c'est qu'appercevant en nous l'idée de l'étendue, et ne voyant aucun inconvénient à supposer dans les corps quelque chose de semblable, on s'imagine qu'il s'y trouve aussi quelque chose qui ressemble aux perceptions de couleurs, d'odeurs, etc. C'est là un jugement précipité, qui n'est fondé que sur cette comparaison, et dont on n'a, en effet, aucune idée.

La notion de l'étendue, dépouillée de toutes ses difficultés et prise par le côté le plus clair, n'est que l'idée de plusieurs êtres qui nous paroissent les uns hors des

autres. (1) C'est pourquoi en supposant au-dehors quelque chose de conforme à cette idée, nous nous le représentons toujours d'une maniere aussi claire que si nous ne le considérions que dans l'idée même. Il en est tout autrement des couleurs, des odeurs, etc. Tant qu'en réfléchissant sur ces sensations, nous les regardons comme à nous, comme nous étant propres, nous en avons des idées fort claires. Mais si nous voulons, pour ainsi dire, les détacher de notre être et en enrichir les objets, nous faisons une chose dont nous n'avons plus d'idée. Nous ne sommes portés à les leur attribuer, que parce que d'un côté, nous sommes obligés d'y supposer quelque chose qui les occasionne; et que de l'autre, cette cause nous est tout-à-fait cachée.

§. 13. C'est envain qu'on auroit recours à des idées ou à des sensations obscures et confuses. Ce langage ne doit point passer parmi les philosophes qui ne sauroient mettre trop d'exactitude dans leurs expressions. Si vous trouvez qu'un portrait ressemble obscurément et confusément, développez cette pensée, et vous verrez qu'il

---

(1) Et unis, disent les Léibnitiens. Mais cela est inutile, quand il s'agit de l'étendue abstraite. Nous ne pouvons nous représenter des Etres séparés, qu'autant que nous en supposons d'autres qui les séparent; et la totalité emporte l'idée d'union.

est, par quelques endroits, conforme à l'original; et que, par d'autres, il ne l'est point. Il en est de même de chacune de nos perceptions : ce qu'elles renferment est clair et distinct; et ce qu'on leur suppose d'obscur et de confus, ne leur appartient en aucune maniere. On ne peut pas dire d'elles, comme d'un portrait, qu'elles ne ressemblent qu'en partie. Chacune est si simple, que tout ce qui auroit avec elles quelque rapport d'égalité, leur seroit égal en tout. C'est pourquoi j'avertis que, dans mon langage, avoir des idées claires et distinctes, ce sera, pour parler plus briévement, avoir des idées; et avoir des idées obscures et confuses, ce sera n'en point avoir.

§. 14. Ce qui nous fait croire que nos idées sont susceptibles d'obscurité, c'est que nous ne les destinguons pas assez des expressions en usage. Nous disons, par exemple, *que la neige est blanche*; et nous faisons mille autres jugemens, sans penser à ôter l'équivoque des mots. Ainsi, parce que nos jugemens sont exprimés d'une maniere obscure, nous nous imaginons que cette obscurité retombe sur les jugemens mêmes et sur les idées qui les composent. Une définition corrigeroit tout. La neige est blanche, si l'on entend par *blancheur* la cause physique de notre perception: elle ne l'est pas, si l'on entend par *blancheur* quelque chose de semblable à la perception même. Ces jugemens ne sont donc pas

obscurs ; mais ils sont vrais ou faux, selon le sens dans lequel on prend les termes.

Un motif nous engage encore à admettre des idées obscures et confuses. C'est la démangeaison que nous avons de savoir beaucoup. Il semble que ce soit une ressource pour notre curiosité de connoître au moins obscurément et confusément. C'est pourquoi nous avons quelquefois de la peine à nous appercevoir que nous manquons d'idées. (1)

D'autres ont prouvé que les couleurs, les odeurs, etc. ne sont pas dans les objets. Mais il m'a toujours paru que leurs raisonnemens ne tendent pas assez à éclairer l'esprit. J'ai pris une route différente ; et j'ai cru qu'en ces matieres, comme en bien d'autres, il suffisoit de développer nos idées, pour déterminer à quel sentiment on doit donner la préférence.

---

(1) Locke admet des idées claires et obscures, distinctes et confuses, vraies et fausses. Mais les explications qu'il en donne, font voir que nous ne différons que par la maniere de nous expliquer. Celle dont je me sers a l'avantage d'être plus nette et plus simple. Par cette raison, elle doit avoir la préférence, car ce n'est qu'à force de simplifier le langage, qu'on en pourra prévenir les abus. Tout cet ouvrage en sera la preuve.

SECTION SECONDE.

L'analyse et la génération des opérations de l'ame.

ON peut distinguer les opérations de l'ame en deux especes, selon qu'on les rapporte plus particuliérement à l'entendement ou à la volonté. L'objet de cet essai indique que je me propose de ne les considérer que par le rapport qu'elles ont à l'entendement.

Je ne me bornerai pas à en donner des définitions. Je vais essayer de les envisager sous un point de vue plus lumineux qu'on n'a encore fait. Il s'agit d'en développer les progrès, et de voir comment elles s'engendrent toutes d'une premiere qui n'est qu'une simple perception. Cette seule recherche est plus utile que toutes les regles des logiciens. En effet, pourroit-on ignorer la maniere de conduire les opérations de l'ame, si l'on en connoissoit bien la génération? Mais toute cette partie de la métaphysique a été jusqu'ici dans un si grand cahos, que j'ai été obligé de me faire, en quelque sorte, un nouveau langage. Il ne m'étoit pas possible d'allier l'exactitude avec des signes aussi mal déterminés qu'ils le sont dans l'usage ordinaire. Je n'en serai cependant que plus facile à entendre pour ceux qui me liront avec attention.

CHAPITRE PREMIER.

De la perception, de la conscience, de l'attention et de la réminiscence.

§. 1. LA perception, ou l'impression occasionnée dans l'ame par l'action des sens, est la premiere opération de l'entendement. L'idée en est telle qu'on ne peut l'acquérir par aucun discours. La seule réflexion sur ce que nous éprouvons, quand nous sommes affectés de quelque sensation, peut la fournir.

§. 2. Les objets agiroient inutilement sur les sens, et l'ame n'en prendroit jamais connoissance, si elle n'en avoit pas perception. Ainsi le premier et le moindre degré de connoissance, c'est d'appercevoir.

§. 3. Mais puisque la perception ne vient qu'à la suite des impressions qui se font sur les sens, il est certain que ce premier degré de connoissance doit avoir plus ou moins d'étendue, selon qu'on est organisé pour recevoir plus ou moins de sensations différentes. Prenez des créatures qui soient privées de la vue et de l'ouie, et ainsi successivement; vous aurez bientôt des créatures qui, étant privées de tous les sens, ne recevront aucune connoissance. Supposez au contraire, s'il est possible, de nouveaux sens dans des animaux plus parfaits que l'homme. Que de perceptions nouvelles!

Par conséquent, combien de connoissances à leur portée, auxquelles nous ne saurions atteindre, et sur lesquelles nous ne saurions même former des conjectures.

§. 4. Nos recherches sont quelquefois d'autant plus difficiles, que leur objet est plus simple : les perceptions en sont un exemple. Quoi de plus facile en apparence, que de décider si l'ame prend connoissance de toutes celles qu'elle éprouve ? faut-il autre chose que réfléchir sur soi-même ? Sans doute que tous les philosophes l'ont fait; mais quelques-uns, préoccupés de leurs principes, ont dû admettre dans l'ame des perceptions dont elle ne prend jamais connoissance ; (1) et d'autres ont dû trouver cette opinion tout-à-fait inintelligible. (2) Je tâcherai de résoudre cette question dans les paragraphes suivans. Il suffit dans celui-ci de remarquer que, de l'aveu de tout le monde, il y a dans l'ame des perceptions qui n'y sont pas à son insu. Or ce sentiment qui lui en donne la connoissance, et qui l'avertit du moins d'une partie de ce qui se passe en elle, je l'appellerai *conscience*. Si, comme le veut Locke, l'ame n'a point de perception dont elle ne prenne connoissance, en sorte qu'il y aît contradiction qu'une perception ne soit pas connue ; la perception et la conscience ne doivent être

---

(1) Les Cartésiens, les Mallebranchistes et les Léibnitiens.

(2) Locke et ses sectateurs.

prises que pour une seule et même opération. Si, au contraire, le sentiment opposé étoit le véritable, elles seroient deux opérations distinctes, et ce seroit à la conscience, et non à la perception, comme je l'ai supposé, que commenceroit proprement notre connoissance.

§. 5. Entre plusieurs perceptions dont nous avons en même tems conscience, il nous arrive souvent d'avoir plus conscience des unes que des autres, ou d'être plus vivement averti de leur existence. Plus même la conscience de quelques-unes augmente, plus celle des autres diminue. Que quelqu'un soit dans un spectacle où une multitude d'objets paroissent se disputer ses regards, son ame sera assaillie de quantité de perceptions, dont il est constant qu'il prend connoissance; mais peu-à-peu quelques-unes lui plairont et l'intéresseront davantage : il s'y livrera donc plus volontiers. Dès-là il commencera à être moins affecté par les autres : la conscience en diminuera même insensiblement, jusqu'au point que, quand il reviendra à lui, il ne se souviendra pas d'en avoir pris connoissance. L'illusion qui se fait au théâtre en est la preuve. Il y a des momens où la conscience ne paroît pas se partager entre l'action qui se passe et le reste du spectacle. Il sembleroit d'abord que l'illusion devroit être d'autant plus vive, qu'il y auroit moins d'objets capables de distraire. Cependant chacun a pu remarquer qu'on n'est jamais

plus porté à se croire le seul témoin d'une scene intéressante, que quand le spectacle est bien rempli. C'est peut-être que le nombre, la variété et la magnificence des objets remuent les sens, échauffent, élevent l'imagination, et par-là nous rendent plus propres aux impressions que le poëte veut faire naître. Peut-être encore, que les spectateurs se portent mutuellement, par l'exemple qu'ils se donnent, à fixer la vue sur la scene. Quoi qu'il en soit, cette opération par laquelle notre conscience, par rapport à certaines perceptions, augmente si vivement qu'elles paroissent les seules dont nous ayions pris connoissance, je l'appelle *attention*. Ainsi être attentif à une chose, c'est avoir plus conscience des perceptions qu'elle fait naître, que de celles que d'autres produisent en agissant comme elle sur nos sens; et l'attention a été d'autant plus grande, qu'on se souvient moins de ces dernieres.

§. 6. Je distingue donc de deux sortes de perceptions parmi celles dont nous avons conscience : les unes, dont nous nous souvenons, au moins le moment suivant; les autres, que nous oublions aussi-tôt que nous les avons eues. Cette distinction est fondée sur l'expérience que je viens d'apporter. Quelqu'un qui s'est livré à l'illusion se souviendra fort bien de l'impression qu'a fait sur lui une scene vive et touchante; mais il ne se souviendra pas toujours de celle qu'il recevoit en même tems du reste de spectacle.

§. 7. On pourroit ici prendre deux sentimens différens du mien. Le premier seroit de dire que l'ame n'a point éprouvé, comme je le suppose, les perceptions que je lui fais oublier si promptement ; ce qu'on essayeroit d'expliquer par des raisons physiques. Il est certain, diroit-on, que l'ame n'a des perceptions qu'autant que l'action des objets sur les sens se communique au cerveau. (1) Or, on pourroit supposer les fibres de celui-ci, dans une si grande contention, par l'impression qu'elles reçoivent de la scene qui cause l'illusion, qu'elles résisteroient à toute autre. D'où l'on concluroit que l'ame n'a eu d'autres perceptions que celles dont elle conserve le souvenir.

Mais il n'est pas vraisemblable que, quand nous donnons notre attention à un objet, toutes les fibres du cerveau soient également agitées, en sorte qu'il n'en reste pas beaucoup d'autres capables de recevoir une impression différente. Il y a donc lieu de présumer qu'il se passe en nous des perceptions dont nous ne nous souvenons pas le moment d'après que nous les avons eues. Ce qui n'est encore qu'une présomption sera bientôt démontré, même du plus grand nombre.

§. 8. Le second sentiment seroit de dire qu'il ne se fait point d'impression dans les

---

(1) Ou, si l'on veut, à la partie du cerveau qu'on appelle *sensorium commune*.

sens, qui ne se communique au cerveau, et ne produise, par conséquent, une perception dans l'ame. Mais on ajouteroit qu'elle est sans conscience, ou que l'ame n'en prend point connoissance. Ici je me déclare pour Locke; car je n'ai point d'idée d'une pareille perception; j'aimerois autant qu'on dît que j'apperçois sans appercevoir.

§. 9. Je pense donc que nous avons toujours conscience des impressions qui se font dans l'ame, mais quelquefois d'une maniere si légere, qu'un moment après nous ne nous en souvenons plus. Quelques exemples mettront ma pensée dans tout son jour.

J'avouerai que, pendant un tems, il m'a semblé qu'il se passoit en nous des perceptions dont nous n'avons pas conscience. Je me fondois sur cette expérience qui paroît assez simple, que nous fermons des milliers de fois les yeux sans que nous paroissions prendre connoissance que nous sommes dans les ténebres. Mais en faisant d'autres expériences, je découvris mon erreur. Certaines perceptions que je n'avois pas oubliées, et qui supposoient nécessairement que j'en avois eu d'autres dont je ne me souvenois plus un instant après les avoir eues, me firent changer de sentiment. Entre plusieurs expériences qu'on peut faire, en voici une qui est sensible.

Qu'on réfléchisse sur soi-même au sortir d'une lecture, il semblera qu'on n'a eu

conscience que des idées qu'elle a fait naître. Il ne paroîtra pas qu'on en ait eu davantage de la perception de chaque lettre, que de celles des ténebres, à chaque fois qu'on baissoit involontairement la paupiere. Mais on ne se laissera pas tromper par cette apparence, si on fait réflexion que, sans la conscience de la perception des lettres, on n'en auroit point eu de celles des mots, ni par conséquent des idées.

§. 10. Cette expérience conduit naturellement à rendre raison d'une chose dont chacun a fait l'épreuve. C'est la vîtesse étonnante avec laquelle le tems paroît quelquefois s'être écoulé. Cette apparence vient de ce que nous avons oublié la plus considérable partie des perceptions qui se sont succédées dans notre ame. Locke fait voir que nous ne nous formons une idée de la succession du tems, que par la succession de nos pensées. Or des perceptions, au moment qu'elles sont totalement oubliées, sont comme non avenues. Leur succession doit donc être autant de retranché de celle du tems. Par conséquent, une durée assez considérable, des heures, par exemple, doivent nous paroître avoir passé comme des instans.

§. 11. Cette explication m'exempte d'apporter de nouveaux exemples : elle en fournira suffisamment à ceux qui voudront y réfléchir. Chacun peut remarquer que parmi les perceptions qu'il a éprouvées pendant un tems qui lui paroît avoir été fort court,

il y en a un grand nombre dont sa conduite prouve qu'il a eu conscience, quoiqu'il les ait tout-à-fait oubliées. Cependant tous les exemples n'y sont pas également propres. C'est ce qui me trompa, quand je m'imaginai que je baissois involontairement la paupiere, sans prendre connoissance que je fusse dans les ténebres. Mais il n'est rien de plus raisonnable que d'expliquer un exemple par un autre. Mon erreur provenoit de ce que la perception des ténebres étoit si prompte, si subite, et la conscience si foible, qu'il ne m'en restoit aucun souvenir. En effet, que je donne mon attention au mouvement de mes yeux, cette même perception deviendra si vive, que je ne douterai plus de l'avoir eue.

§. 12. Non-seulement nous oublions ordinairement une partie de nos perceptions, mais quelquefois nous les oublions toutes. Quand nous ne fixons point notre attention, en sorte que nous recevons les perceptions qui se produisent en nous, sans être plus avertis des unes que des autres, la conscience en est si légere, que si l'on nous retire de cet état, nous ne nous souvenons pas d'en avoir éprouvé. Je suppose qu'on me présente un tableau fort composé, dont à la premiere vue, les parties ne me frappent pas plus vivement les unes que les autres, et qu'on me l'enleve avant que j'aie eu le tems de le considérer en détail : il est certain qu'il n'y a aucune de ses parties sensibles qui n'ait produit en moi des perceptions ;

ceptions ; mais la conscience en a été si foible, que je ne puis m'en souvenir. Cet oubli ne vient pas de leur peu de durée. Quand on supposeroit que j'ai eu, pendant long-tems, les yeux attachés sur ce tableau, pourvu qu'on ajoute que je n'ai pas rendu, tour-à-tour, plus vive la conscience des perceptions de chaque partie, je ne serai pas plus en état, au bout de plusieurs heures, d'en rendre compte, qu'au premier instant.

Ce qui se trouve vrai des perceptions qu'occasionne ce tableau, doit l'être, par la même raison, de celles que produisent les objets qui m'environnent. Si, agissant sur les sens avec des forces presque égales, ils produisent en moi des perceptions toutes à-peu-près dans un pareil degré de vivacité ; et si mon ame se laisse aller à leur impression, sans chercher à avoir plus conscience d'une perception que d'une autre, il ne me restera aucun souvenir de ce qui s'est passé en moi. Il me semblera que mon ame a été, pendant tout ce tems, dans une espece d'assoupissement, où elle n'étoit occupée d'aucune pensée. Que cet état dure plusieurs heures, ou seulement quelques secondes, je n'en saurois remarquer la différence dans la suite des perceptions que j'ai éprouvées, puisqu'elles sont également oubliées dans l'un et l'autre cas. Si même on le faisoit durer des jours, des mois, ou des années, il arriveroit que, quand on en sortiroit par quelque

sensation vive, on ne se rappelleroit plusieurs années que comme un moment.

§. 13. Concluons que nous ne pouvons tenir aucun compte du plus grand nombre de nos perceptions, non qu'elles aient été sans conscience, mais parce qu'elles sont oubliées un instant après. Il n'y en a donc point dont l'ame ne prenne connoissance. Ainsi la perception et la conscience ne sont qu'une même opération sous deux noms. En tant qu'on ne la considere que comme une impression dans l'ame, on peut lui conserver celui de perception; en tant qu'elle avertit l'ame de sa présence, on peut lui donner celui de conscience. C'est en ce sens que j'emploierai désormais ces deux mots.

§. 14. Les choses attirent notre attention par le côté où elles ont le plus de rapport avec notre tempérament, nos passions et notre état. Ce sont ces rapports qui font qu'elles nous affectent avec plus de force, et que nous en avons une conscience plus vive. D'où il arrive que, quand ils viennent à changer, nous voyons les objets tout différemment, et nous en portons des jugemens tout-à-fait contraires. On est communément si fort la dupe de ces sortes de jugemens, que celui qui dans un tems voit et juge d'une maniere, et dans un autre voit et juge tout autrement, croit toujours bien voir et bien juger; penchant qui nous devient si naturel, que nous faisant toujours considérer les objets par les rapports

qu'ils ont à nous, nous ne manquons pas de critiquer la conduite des autres autant que nous approuvons la nôtre. Joignez à cela que l'amour-propre nous persuade aisément que les choses ne sont louables qu'autant qu'elles ont attiré notre attention, avec quelque satisfaction de notre part; et vous comprendrez pourquoi ceux mêmes qui ont assez de discernement pour les apprécier, dispensent d'ordinaire si mal leur estime, que tantôt ils la refusent injustement, et tantôt ils la prodiguent.

§. 15. Lorsque les objets attirent notre attention, les perceptions qu'ils occasionnent en nous, se lient avec le sentiment de notre être et avec tout ce qui peut y avoir quelque rapport. De-là il arrive que non-seulement la conscience nous donne connoissance de nos perceptions, mais encore si elles se répetent, elle nous avertit souvent que nous les avons déjà eues, et nous les fait connoître comme étant à nous, ou comme affectant, malgré leur variété et leur succession, un être qui est constamment le même *nous*. La conscience considérée par rapport à ces nouveaux effets, est une nouvelle opération qui nous sert à chaque instant, et qui est le fondement de l'expérience. Sans elle chaque moment de la vie nous paroît le premier de notre existence, et notre connoissance ne s'étendroit jamais au-delà d'une premiere perception. Je la nommerai *réminiscence*.

Il est évident que, si la liaison qui est

entre les perceptions que j'éprouve actuellement, celles que j'éprouvai hier, et le sentiment de mon être, étoit détruite, je ne saurois reconnoître que ce qui m'est arrivé hier soit arrivé à moi-même. Si, à chaque nuit, cette liaison étoit interrompue, je commencerois, pour ainsi dire, chaque jour, une nouvelle vie; et personne ne pourroit me convaincre que le *moi* d'aujourd'hui fût le *moi* de la veille. La réminiscence est donc produite par la liaison que conserve la suite de nos perceptions. Dans les chapitres suivans, les effets de cette liaison se développeront de plus en plus. Mais si l'on me demande comment elle peut elle-même être formée par l'attention, je réponds que la raison en est uniquement dans la nature de l'ame et du corps. C'est pourquoi je regarde cette liaison comme une premiere expérience, qui doit suffire pour expliquer toutes les autres.

Afin de mieux analyser la réminiscence, il faudroit lui donner deux noms: l'un, en tant qu'elle nous fait reconnoître notre être; l'autre, en tant qu'elle nous fait reconnoître les perceptions qui s'y répetent: car ce sont là des idées bien distinctes. Mais la langue ne me fournit pas de terme dont je puisse me servir, et il est peu utile pour mon dessein d'en imaginer. Il suffira d'avoir fait remarquer de quelles idées simples la notion complexe de cette opération est composée.

§. 16. Le progrès des opérations dont

je viens de donner l'analyse et d'expliquer la génération, est sensible. D'abord il n'y a dans l'ame qu'une simple perception, qui n'est que l'impression qu'elle reçoit à la présence des objets. De-là naissent, dans leur ordre, les trois autres opérations. Cette impression, considérée comme avertissant l'ame de sa présence, est ce que j'appelle conscience. Si la connoissance qu'on en prend est telle qu'elle paroisse la seule perception dont on ait conscience, c'est attention. Enfin quand elle se fait connoître comme ayant déjà affecté l'ame, c'est réminiscence. La conscience dit en quelque sorte à l'ame, voilà une perception; l'attention : voilà une perception qui est la seule que vous ayiez : la réminiscence, voilà une perception que vous avez déjà eue.

CHAPITRE II.

De l'imagination, de la contemplation et de la memoire.

§. 17. LE premier effet de l'attention, l'experience l'apprend, c'est de faire subsister dans l'esprit, en l'absence des objets, les perceptions qu'ils ont occasionnées. Elles s'y conservent même ordinairement dans le même ordre qu'elles avoient quand les objets étoient présens. Par-là il se forme entr'elles une liaison, d'où plusieurs opérations tirent, ainsi que la réminiscen-

ce, leur origine. La premiere est l'imagination : elle a lieu quand une perception, par la seule force de la liaison que l'attention a mise entr'elle et un objet, se retrace à la vue de cet objet. Quelquefois, par exemple, c'est assez d'entendre le nom d'une chose, pour se la représenter comme si on l'avoit sous les yeux.

§. 18. Cependant il ne dépend pas de nous de réveiller toujours les perceptions que nous avons éprouvées. Il y a des occasions où tous nos efforts se bornent à en rappeller le nom, quelques-unes des circonstances qui les ont accompagnées et une idée abstraite de perception : idée que nous pouvons former à chaque instant, parce que nous ne pensons jamais sans avoir conscience de quelque perception qu'il ne tient qu'à nous de généraliser. Qu'on songe, par exemple, à une fleur dont l'odeur est peu familiere, on s'en rappellera le nom : on se souviendra des circonstances où on l'a vue ; on s'en représentera le parfum sous l'idée générale d'une perception qui affecte l'odorat : mais on ne réveillera pas la perception même. Or, j'appelle *mémoire* l'opération qui produit cet effet.

§. 19. Il naît encore une opération de la liaison que l'attention met entre nos idées ; c'est la contemplation. Elle consiste à conserver sans interruption la perception, le nom, ou les circonstances d'un objet qui vient de disparoître. Par son moyen, nous

pouvons continuer à penser à une chose, au moment qu'elle cesse d'être présente. On peut, à son choix, la rapporter à l'imagination ou à la mémoire : à l'imagination, si elle conserve la perception même ; à la mémoire, si elle n'en conserve que le nom ou les circonstances.

§. 20. Il est important de bien distinguer le point qui sépare l'imagination de la mémoire. Chacun en jugera par lui-même, lorsqu'il verra quel jour cette différence, qui est peut-être trop simple pour paroître essentielle, va répandre sur toute la génération des opérations de l'ame. Jusqu'ici, ce que les philosophes ont dit à cette occasion est si confus, qu'on peut souvent appliquer à la mémoire ce qu'ils disent de l'imagination, et à l'imagination ce qu'ils disent de la mémoire. Locke fait lui-même consister celle-ci en ce que l'ame a la puissance de réveiller les perceptions qu'elle a déjà eues, avec un sentiment qui, dans ce tems-là, la convainc qu'elle les a eues auparavant. Cependant cela n'est point exact ; car il est constant qu'on ne peut fort bien se souvenir d'une perception qu'on n'a pas le pouvoir de réveiller.

Tous les philosophes sont ici tombés dans l'erreur de Locke. Quelques-uns, qui prétendent que chaque perception laisse dans l'ame une image d'elle-même, à-peu-près comme un cachet laisse son empreinte, ne font pas exception : car que seroit-ce que l'image d'une perception qui ne se-

roit pas la perception même ? La méprise en cette occasion vient de ce que, faute d'avoir assez considéré la chose, on a pris, pour la perception même de l'objet, quelques circonstances ou quelque idée générale, qui en effet se réveillent. Afin d'éviter de pareilles méprises, je vais distinguer les différentes perceptions que nous sommes capables d'éprouver ; et je les examinerai chacune dans leur ordre.

§. 21. Les idées d'étendue sont celles que nous réveillons le plus aisément, parce que les sensations, d'où nous les tirons, sont telles que, tant que nous veillons, il nous est impossible de nous en séparer. Le goût et l'odorat peuvent n'être point affectés ; nous pouvons n'entendre aucun son, et ne voir aucune couleur : mais il n'y a que le sommeil qui puisse nous enlever les perceptions du toucher. Il faut absolument que notre corps porte sur quelque chose, et que ses parties pesent les unes sur les autres. De-là naît une perception qui nous les représente comme distantes et limitées ; et, qui par conséquent, emporte l'idée de quelque étendue.

Or, cette idée, nous pouvons la généraliser, en la considérant d'une maniere indéterminée. Nous pouvons ensuite la modifier, et en tirer, par exemple, l'idée d'une ligne droite ou courbe. Mais nous ne saurions réveiller exactement la perception de la grandeur d'un corps, parce que nous n'avons point là-dessus d'idée absolue qui

puisse nous servir de mesure fixe. Dans ces occasions, l'esprit ne se rappelle que les noms de pied, de toise, &c. avec une idée de grandeur d'autant plus vague, que celle qu'il veut se représenter, est plus considérable.

Avec le secours de ces premieres idées, nous pouvons, en l'absence des objets, nous représenter exactement les figures les plus simples : tels sont des triangles et des quarrés. Mais que le nombre des côtés augmente considérablement, nos efforts deviennent superflus. Si je pense à une figure de mille côtés, et à une de neuf cents quatre-vingt dix-neuf, ce n'est pas par des perceptions que je les distingue ; ce n'est que par les noms que je leur ai donnés. Il en est de même de toutes les notions complexes. Chacun peut remarquer que, quand il en veut faire usage, il ne s'en retrace que les noms. Pour les idées simples qu'elles renferment, il ne peut les réveiller que l'une après l'autre, et il faut l'attribuer à une opération différente de la mémoire.

§. 22. L'imagination s'aide naturellement de tout ce qui peut lui être de quelque secours. Ce sera par comparaison avec notre propre figure, que nous représenterons celle d'un ami absent, et nous l'imaginerons grand ou petit, parce que nous en mesurerons, en quelque sorte, la taille avec la nôtre. Mais l'ordre et la symétrie sont principalement ce qui aide

l'imagination, parce qu'elle y trouve différens points auxquels elle se fixe, & auxquels elle rapporte le tout. Que je songe à un beau visage, les yeux, ou d'autres traits qui m'auront le plus frappé, s'offriront d'abord ; et ce sera relativement à ces premiers traits, que les autres viendront prendre place dans mon imagination. On imagine donc plus aisément une figure, à proportion qu'elle est plus réguliere. On pourroit même dire qu'elle est plus facile à voir ; car le premier coup-d'œil suffit pour s'en former une idée. Si au contraire elle est fort irréguliere, on n'en viendra à bout qu'après en avoir long-tems considéré les différentes parties.

§. 23. Quand les objets qui occasionnent les sensations de goût, de son, d'odeur, de couleur et de lumiere, sont absens, il ne reste point en nous de perceptions que nous puissions modifier, pour en faire quelque chose de semblable à la couleur, à l'odeur et au goût, par exemple, d'une orange. Il n'y a point non plus d'ordre, de symétrie qui vienne ici au secours de l'imagination. Ces idées ne peuvent donc se réveiller qu'autant qu'on se les est rendues familieres. Par cette raison, celles de la lumiere et des couleurs doivent se retracer le plus aisément ; ensuite celles des sons. Quant aux odeurs et aux saveurs, on ne réveille que celles pour lesquelles on a un goût plus marqué. Il reste donc bien des perceptions dont on peut se sou-

venir, et dont cependant on ne se rappelle que les noms. Combien de fois même cela n'a-t-il pas lieu par rapport aux plus familieres, sur-tout dans la conversation, où l'on se contente souvent de parler des choses sans les imaginer ?

§. 24. On peut observer différens progrès dans l'imagination.

Si nous voulons réveiller une perception qui nous est peu familiere, telle que le goût d'un fruit dont nous n'avons mangé qu'une fois, nos efforts n'aboutiront ordinairement qu'à causer quelque ébranlement dans les fibres du cerveau et de la bouche; et la perception que nous éprouverons ne ressemblera point au goût de ce fruit. Elle seroit la même pour un melon, pour une pêche, ou même pour un fruit dont nous n'aurions jamais goûté. On en peut remarquer autant par rapport aux autres sens.

Quand une perception est familiere, les fibres du cerveau accoutumées à fléchir sous l'action des objets, obéissent plus facilement à nos efforts. Quelquefois même nos idées se retracent sans que nous y ayions part, et se présentent avec tant de vivacité, que nous y sommes trompés, et que nous croyons avoir les objets sous les yeux. C'est ce qui arrive aux fous et à tous les hommes, quand ils ont des songes. Ces désordres ne sont vraisemblablement produits que par le grand rapport des mouvemens qui sont la cause physique de l'ima-

gination, avec ceux qui font appercevoir les objets présens (1).

§. 25. Il y a entre l'imagination, la mémoire et la réminiscence, un progrès qui est la seule chose qui les distingue. La premiere réveille les perceptions mêmes; la seconde n'en rappelle que les signes ou les circonstances; et la derniere fait reconnoître celles qu'on a déjà eues. Sur quoi il faut remarquer que la même opération que j'appelle mémoire, par rapport aux perceptions dont elle ne retrace que les signes ou les circonstances, est imagination par rapport aux signes ou aux circonstances qu'elle réveille, puisque ces signes et ces circonstances sont des perceptions. Quant à la contemplation, elle participe de l'imagination, ou de la mémoire, selon qu'elle conserve les perceptions mêmes d'un objet absent auquel on continue à penser, ou qu'elle n'en conserve que le nom et les

---

(1) Je suppose ici et ailleurs, que les perceptions de l'ame ont pour cause physique l'ébranlement des fibres du cerveau: non que je regarde cette hypothese comme démontrée, mais parce qu'elle me paroît plus commode pour expliquer ma pensée. Si la chose ne se fait pas de cette maniere, elle se fait de quelqu'autre qui n'en est pas bien différente. Il ne peut y avoir dans le cerveau que du mouvement. Ainsi qu'on juge que les perceptions sont occasionnées par l'ébranlement des fibres, par la circulation des esprits animaux, ou par toute autre cause; tout cela est égal pour le dessein que j'ai en vue.

circonstances où on l'a vu. Elle ne differe de l'une et de l'autre, que parce qu'elle ne suppose point d'intervalle entre la présence d'un objet et l'attention qu'on lui donne encore, quand il est absent. Ces différences paroîtront peut-être bien légeres, mais elles sont absolument nécessaires. Il en est ici comme dans les nombres, où une fraction négligée, parce qu'elle paroît de peu de conséquence, entraîne infailliblement dans de faux calculs. Il est bien à craindre que ceux qui traitent cette exactitude de subtilité, ne soient pas capables d'apporter dans les sciences, toute la justesse nécessaire pour y réussir.

§. 26. En remarquant, comme je viens de le faire, la différence qui se trouve entre les perceptions qui ne nous quittent que dans le sommeil, et celles que nous n'éprouvons, quoiqu'éveillés, que par intervalles, on voit aussi-tôt jusqu'où s'étend le pouvoir que nous avons de les réveiller : on voit pourquoi l'imagination retrace à notre gré, certaines figures peu composées ; tandis que nous ne pouvons distinguer les autres que par les noms que la mémoire nous rappelle : on voit pourquoi les perceptions de couleurs, de goût, &c. ne sont à nos ordres qu'autant qu'elles nous sont familieres ; et comment la vivacité, avec laquelle les idées se reproduisent, est la cause des songes et de la folie : enfin on apperçoit sensiblement la différence qu'on doit mettre entre l'imagination et la mémoire.

CHAPITRE III.

Comment la liaison des idées, formée par l'attention, engendre l'imagination, la contemplation et la mémoire.

§. 27. ON pourroit, à l'occasion de ce qui a été dit dans le chapitre précédent, me faire deux questions : la premiere, pourquoi nous avons le pouvoir de réveiller quelques-unes de nos perceptions ? la seconde, pourquoi, quand ce pouvoir nous manque, nous pouvons souvent nous en rappeller, au moins, les noms et les circonstances ?

Pour répondre d'abord à la seconde question, je dis que nous ne pouvons nous rappeller les noms ou les circonstances, qu'autant qu'ils sont familiers. Alors ils rentrent dans la classe des perceptions qui sont à nos ordres, et dont nous allons parler en répondant à la premiere question, qui demande un plus grand détail.

§. 28. La liaison de plusieurs idées ne peut avoir d'autre cause que l'attention que nous leur avons donnée, quand elles se sont présentées ensemble. Ainsi les choses n'attirant notre attention que par le rapport qu'elles ont à notre tempérament, à nos passions, à notre état, ou, pour tout dire en un mot, à nos besoins, c'est une conséquence que la même attention em-

brasse tout à la fois, les idées des besoins et celles des choses qui s'y rapportent, et qu'elle les lie.

§. 29. Tous nos besoins tiennent les uns aux autres, et l'on en pourroit considérer les perceptions comme une suite d'idées fondamentales, auxquelles on rapporteroit tout ce qui fait partie de nos connoissances. Au dessus de chacune s'éleveroient d'autres suites d'idées qui formeroient des especes de chaînes, dont la force seroit entiérement dans l'analogie des signes, dans l'ordre des perceptions, et dans la liaison que les circonstances qui réunissent quelquefois les idées les plus disparates, auroient formées. A un besoin est liée l'idée de la chose qui est propre à le soulager : à cette idée est liée celle du lieu où cette chose se rencontre ; à celle-ci, celle des personnes qu'on y a vues ; à cette derniere, les idées des plaisirs ou des chagrins qu'on en a reçus, et plusieurs autres. On peut même remarquer qu'à mesure que la chaîne s'étend, elle se subdivise en différens chaînons ; ensorte que, plus on s'éloigne du premier anneau, plus les chaînons se multiplient ; une premiere idée fondamentale est liée à deux ou trois autres ; chacune de celles-ci à un égal nombre ou même un plus grand, et ainsi de suite.

§. 30. Les différentes chaînes ou chaînons, que je suppose au-dessus de chaque idée fondamentale, seroient liés par la suite des idées fondamentales, et par

quelques anneaux qui seroient vraisemblablement communs à plusieurs ; car les mêmes objets, et par conséquent les mêmes idées, se rapportent souvent à différens besoins. Ainsi, de toutes nos connoissances, il ne se formeroit qu'une seule et même chaîne, dont les chaînons se réuniroient à certains anneaux pour se séparer à d'autres.

§. 31. Ces suppositions admises, il suffiroit, pour se rappeller les idées qu'on s'est rendues familieres, de pouvoir donner son attention à quelques-unes de nos idées fondamentales, auxquelles elles sont liées. Or cela se peut toujours, puisque tant que nous veillons, il n'y a point d'instant où notre tempérament, nos passions et notre état n'occasionnent en nous quelques-unes de ces perceptions que j'appelle fondamentales. Nous réussirions donc avec plus ou moins de facilité à proportion que les idées que nous voudrions nous retracer tiendroient à un plus grand nombre de besoins, et y tiendroient plus immédiatement.

§. 32. Les suppositions que je viens de faire ne sont pas gratuites. J'en appelle à l'expérience, et je suis persuadé que chacun remarquera qu'il ne cherche à se ressouvenir d'une chose (1), que par le rapport

(1) Je prends le mot de *ressouvenir* conformément à l'usage ; c'est-à-dire, pour le pouvoir de réveiller les idées d'un objet absent, ou d'en rappeller les signes. Ainsi il se rapporte également à l'imagination et à la mémoire.

qu'elle a aux circonstances où il se trouve, et qu'il y réussit d'autant plus facilement, que les circonstances sont en grand nombre, ou qu'elles ont avec elle une liaison plus immédiate. L'attention que nous donnons à une perception qui nous affecte actuellement, nous en rappelle le signe; celui-ci en rappelle d'autres avec lesquels il a quelque rapport : ces derniers réveillent les idées auxquelles ils sont liés; ces idées retracent d'autres signes ou d'autres idées, et ainsi successivement. Deux amis, par exemple, qui ne se sont pas vus depuis long-tems, se rencontrent. L'attention qu'ils donnent à la surprise et à la joie qu'ils ressentent, leur fait naître aussi-tôt le langage qu'ils doivent se tenir. Ils se plaignent de la longue absence où ils ont été l'un de l'autre, s'entretiennent des plaisirs dont auparavant ils jouissoient ensemble, et de tout ce qui leur est arrivé depuis leur séparation. On voit facilement comment toutes ces choses sont liées entr'elles et à beaucoup d'autres : voici encore un exemple.

Je suppose que quelqu'un me fait, sur cet ouvrage, une difficulté à laquelle je ne sais dans le moment de quelle maniere satisfaire : il est certain que, si elle n'est pas solide, elle doit elle-même m'indiquer ma réponse. Je m'applique donc à en considérer toutes les parties, et j'en trouve qui, étant liées avec quelques-unes des idées qui entrent dans la solution que je

cherche, ne manquent pas de les réveiller. Celles-ci, par l'étroite liaison qu'elles ont avec les autres, les retracent successivement ; et je vois enfin tout ce que j'ai à répondre.

D'autres exemples se présenteront en quantité à ceux qui voudront remarquer ce qui arrive dans les cercles. Avec quelque rapidité que la conversation change de sujet, celui qui conserve son sang-froid, et qui connoît un peu le caractere de ceux qui parlent, voit toujours par quelle liaison d'idées on passe d'une matiere à une autre. Je me crois donc en droit de conclure que le pouvoir de réveiller nos perceptions, leurs noms, ou leurs circonstances, vient uniquement de la liaison que l'attention a mise entre ces choses et les besoins auxquels elles se rapportent. Détruisez cette liaison, vous détruisez l'imagination et la mémoire.

§. 33. Tous les hommes ne peuvent pas lier leurs idées avec une égale force, ni dans une égale quantité : voilà pourquoi l'imagination et la mémoire ne les servent pas tous également. Cette impuissance vient de la différente conformation des organes, ou peut-être encore de la nature de l'ame ; ainsi les raisons qu'on en pourroit donner sont toutes physiques et n'appartiennent pas à cet ouvrage. Je remarquerai seulement que les organes ne sont quelquefois peu propres à la liaison des idées, que pour n'avoir pas été assez exercés.

§. 34. Le pouvoir de lier nos idées, a ses inconvéniens, comme ses avantages. Pour les faire appercevoir sensiblement, je suppose deux hommes : l'un, chez qui les idées n'ont jamais pu se lier ; l'autre, chez qui elles se lient avec tant de facilité et tant de force, qu'il n'est plus le maître de les séparer. Le premier seroit sans imagination et sans mémoire, et n'auroit, par conséquent, l'exercice d'aucune des opérations que celles-ci doivent produire. Il seroit absolument incapable de réflexion ; ce seroit un imbécille. Le second auroit trop de mémoire et trop d'imagination ; & cet excès produiroit le même effet qu'une entiere privation de l'un et de l'autre. Il auroit à peine l'exercice de sa réflexion, ce seroit un fou. Les idées les plus disparates étant fortement liées dans son esprit, par la seule raison qu'elles se sont présentées ensemble, il les jugeroit naturellement liées entr'elles, et les mettroit les unes à la suite des autres, comme de justes conséquences.

Entre ces deux excès, on pourroit supposer un milieu, où le trop d'imagination & de mémoire ne nuiroit pas à la solidité de l'esprit, et où le trop peu ne nuiroit pas à ses agrémens. Peut-être ce milieu est-il si difficile, que les plus grands génies ne s'y sont encore trouvés qu'à peu près. Selon que différens esprits s'en écartent, et tendent vers les extrêmités opposées, ils ont des qualités plus ou moins incom-

patibles, puisqu'elles doivent plus ou moins participer aux extrêmités qui s'excluent tout-à-fait. Ainsi ceux qui se rapprochent de l'extrêmité où l'imagination et la mémoire dominent, perdent à proportion des qualités qui rendent un esprit juste, conséquent et méthodique ; et ceux qui se rapprochent de l'autre extrêmité, perdent dans la même proportion des qualités qui concourent à l'agrément. Les premiers écrivent avec plus de grace, les autres avec plus de suite et plus de profondeur.

On voit non seulement comment la facilité de lier nos idées produit l'imagination, la contemplation et la mémoire ; mais encore comment elle est le vrai principe de la perfection ou du vice de ces opérations.

CHAPITRE IV.

Que l'usage des signes est la vraie cause des progrès de l'imagination, de la contemplation et de la mémoire.

POur développer entiérement les ressorts de l'imagination, de la contemplation et de la mémoire, il faut rechercher quels secours ces opérations retirent de l'usage des signes.

§. 35. Je distingue trois sortes de signes. 1°. Les signes accidentels, ou les objets que quelques circonstances particulieres

ont liés avec quelques-unes de nos idées ; en sorte qu'ils sont propres à les réveiller. 2°. Les signes naturels, ou les cris que la nature a établis pour les sentimens de joie, de crainte, de douleur, &c. 3°. Les signes d'institution, ou ceux que nous avons nous-mêmes choisis, et qui n'ont qu'un rapport arbitraire avec nos idées.

§. 36. Ces signes ne sont point nécessaires pour l'exercice des opérations qui précedent la réminiscence ; car la perception et la conscience ne peuvent manquer d'avoir lieu tant qu'on est éveillé ; et l'attention n'étant que la conscience qui nous avertit plus particuliérement de la présence d'une perception, il suffit, pour l'occasionner, qu'un objet agisse sur les sens avec plus de vivacité que les autres. Jusques-là les signes ne seroient propres qu'à fournir des occasions plus fréquentes d'exercer l'attention.

§. 37. Mais supposons un homme qui n'ait l'usage d'aucun signe arbitraire, avec le seul secours des signes accidentels, son imagination et sa réminiscence pourront déja avoir quelque exercice, c'est-à-dire, qu'à la vue d'un objet la perception avec laquelle il s'est lié, pourra se réveiller, et qu'il pourra la reconnoître pour celle qu'il a déja eue. Il faut cependant remarquer que cela n'arrivera qu'autant que quelque cause étrangere lui mettra cet objet sous les yeux. Quand il est absent, l'homme que je suppose n'a point de moyens pour

se rappeller de lui-même, puisqu'il n'a à sa disposition aucune des choses qui pourroient être liées. Il ne dépend donc point de lui de réveiller l'idée qui y est attachée. Ainsi l'exercice de son imagination n'est point encore en son pouvoir.

§. 38. Quant aux cris naturels, cet homme les formera aussi-sôt qu'il éprouvera les sentimens auxquels ils sont affectés. Mais ils ne seront pas, dès la premiere fois, des signes à son égard, puisqu'au lieu de lui réveiller des perceptions, ils n'en seront que des suites.

Lorsqu'il aura souvent éprouvé le même sentiment, et qu'il aura, tout aussi souvent, poussé le cri qui doit naturellement l'accompagner, l'un et l'autre se trouveront si vivement liés dans son imagination, qu'il n'entendra plus de cri qu'il n'éprouve le sentiment en quelque maniere. C'est alors que ce cri fera un signe; mais il ne donnera de l'exercice à l'imagination de cet homme, que quand le hasard le lui fera entendre. Cet exercice ne sera donc pas plus à sa disposition que dans le cas précédent.

Il ne faudroit pas m'opposer qu'il pourroit, à la longue, se servir de ces cris, pour se retracer à son gré les sentimens qu'ils expriment. Je répondrois qu'alors ils cesseroient d'être des signes naturels, dont le caractere est de faire connoître par eux-mêmes, et indépendamment du choix que nous en avons fait, l'impression que nous éprouvons, en occasionnant quelque chose

de semblable chez les autres. Ce seroient des sons que cet homme auroit choisis, comme nous avons fait ceux de crainte, de joie, &c. Ainsi il auroit l'usage de quelques signes d'institution; ce qui est contraire à la supposition dans laquelle je raisonne actuellement.

§. 39. La mémoire, comme nous l'avons vu, ne consiste que dans le pouvoir de nous rappeller les signes de nos idées, ou les circonstances qui les ont accompagnés; et ce pouvoir n'a lieu qu'autant que, par l'analogie des signes que nous avons choisis, et par l'ordre que nous avons mis entre nos idées, les objets que nous voulons retracer tiennent à quelques-uns de nos besoins présens. Enfin, nous ne saurions nous rappeller une chose qu'autant qu'elle est liée, par quelque endroit, à quelques-unes de celles qui sont à notre disposition. Or un homme qui n'a que des signes accidentels et des signes naturels, n'en a point qui soient à ses ordres. Ses besoins ne peuvent donc occasionner que l'exercice de son imagination. Ainsi il doit être sans mémoire.

§. 40. De là on peut conclure que les bêtes n'ont point de mémoire, et qu'elles n'ont qu'une imagination dont elles ne sont point maîtresses de disposer. Elles ne se représentent une chose absente, qu'autant que, dans leur cerveau, l'image en est étroitement liée à un objet présent. Ce n'est pas la mémoire qui les conduit dans

un lieu où, la veille, elles ont trouvé de la nourriture : mais c'est que le sentiment de la faim est si fort lié avec les idées de ce lieu et du chemin qui y mene, que celles-ci se réveillent aussi-tôt qu'elles l'éprouvent. Ce n'est pas la mémoire qui les fait fuir devant les animaux qui leur font la guerre. Mais quelques-unes de leur espece ayant été dévorées à leurs yeux, les cris dont, à ce spectacle, elles ont été frappées, ont réveillé dans leur ame les sentimens de douleur dont ils sont les signes naturels, et elles ont fui. Lorsque ces animaux reparoissent, ils retracent en elles les mêmes sentimens, parce que ces sentimens ayant été produits, la premiere fois, à leur occasion, la liaison est faite. Elles reprennent donc encore la fuite.

Quant à celles qui n'en auroient vu périr aucune de cette maniere, on peut, avec fondement, supposer que leurs meres ou quelques autres les ont, dans les commencemens, engagées à fuir avec elles, en leur communiquant, par des cris, la frayeur qu'elles conservent, et qui se réveille toujours à la vue de leur ennemi. Si l'on rejette toutes ces suppositions, je ne vois pas ce qui pourroit les porter à prendre la fuite.

Peut-être me demandera-t-on qui leur a appris à reconnoître les cris qui sont les signes naturels de la douleur : l'expérience. Il n'y en a point qui n'ait éprouvé de la douleur de bonne heure, et qui, par conséquent,

séquent, n'ait eu occasion d'en lier le cri avec le sentiment. Il ne faut pas s'imaginer qu'elles ne puissent fuir qu'autant qu'elles auroient une idée précise du péril qui les menace; il suffit que les cris de celles de leur espece réveillent en elles le sentiment d'une douleur quelconque.

§. 41. On voit que, si faute de mémoire, les bêtes ne peuvent pas, comme nous, se rappeller d'elles-mêmes et à leur gré les perceptions qui sont liées dans leur cerveau, l'imagination y supplée parfaitement. Car, en leur retraçant les perceptions mêmes des objets absens, elle les met dans le cas de se conduire comme si elles avoient ces objets sous les yeux; et par-là, de pourvoir à leur conservation plus promptement & plus sûrement que nous ne faisons quelquefois nous-mêmes avec le secours de la raison. Nous pouvons remarquer en nous quelque chose de semblable, dans les occasions où la réflexion seroit trop lente pour nous faire échapper à un danger. A la vue, par exemple, d'un corps prêt à nous écraser, l'imagination nous retrace l'idée de la mort, ou quelque chose d'approchant; et cette idée nous porte aussi-tôt à éviter le coup qui nous menace. Nous péririons infailliblement, si dans ces momens nous n'avions que le secours de la mémoire et de la réflexion.

§. 42. L'imagination produit même souvent en nous des effets qui paroîtroient devoir appartenir à la réflexion la plus pré-

sente. Quoique fort occupés d'une idée, les objets qui nous environnent continuent d'agir sur nos sens : les perceptions qu'ils occasionnent, en réveillent d'autres auxquelles elles sont liées, et celles-ci déterminent certains mouvemens dans notre corps. Si toutes ces choses nous affectent moins vivement que l'idée qui nous occupe, elles ne peuvent nous en distraire ; et par-là, il arrive que, sans réfléchir sur ce que nous faisons, nous agissons de la même maniere que si notre conduite étoit raisonnée. Il n'y a personne qui ne l'ait éprouvé. Un homme traverse Paris, et évite tous les embarras avec les mêmes précautions que s'il ne pensoit qu'à ce qu'il fait. Cependant il est assuré qu'il étoit occupé de toute autre chose. Bien plus, il arrive même souvent que, quoique notre esprit ne soit point à ce qu'on nous demande, nous y répondons exactement. C'est que les mots qui expriment la question, sont liés à ceux qui forment la réponse, et que les derniers déterminent les mouvemens propres à les articuler. La liaison des idées est le principe de tous ces phénomenes.

Nous connoissons donc, par notre expérience, que l'imagination, lorsque même que nous ne sommes pas maîtres d'en régler l'exercice, suffit pour expliquer des actions qui paroissent raisonnées, quoiqu'elles ne le soient pas. C'est pourquoi on a lieu de croire qu'il n'y a point d'autre opération

dans les bêtes. Quels que soient les faits qu'on en rapporte, les hommes en fourniront d'aussi surprenans, et qui pourront s'expliquer par le principe de la liaison des idées.

§. 43. En suivant les explications que je viens de donner, on se fait une idée nette de ce qu'on appelle *instinct*. C'est une imagination qui, à l'occasion d'un objet, réveille les perceptions qui y sont immédiatement liées; et par ce moyen, dirige, sans le secours de la réflexion, toutes sortes d'animaux.

Faute d'avoir connu les analyses que je viens de faire, et sur-tout, ce que j'ai dit sur la liaison des idées, les philosophes ont été fort embarrassés pour expliquer l'instinct des bêtes. Il leur est arrivé ce qui ne peut manquer, toutes les fois qu'on raisonne sans être remonté à l'origine des choses; je veux dire, qu'incapables de prendre un juste milieu, ils se sont égarés dans les deux extrêmités. Les uns ont mis l'instinct à côté ou même au-dessus de la raison; les autres ont rejetté l'instinct, et ont pris les bêtes pour de purs automates. Ces deux opinions sont également ridicules, pour ne rien dire de plus. La ressemblance qu'il y a entre les bêtes et nous, prouve qu'elles ont une ame; et la différence qui s'y rencontre, prouve qu'elle est inférieure à la nôtre. Mes analyses rendent la chose sensible, puisque les opérations de l'ame des bêtes se bornent à la

perception, à la conscience, à l'attention, à la réminiscence, et à une imagination qui n'est point à leur commandement; et que la nôtre a d'autres opérations dont je vais exposer la génération.

§. 44. Il faut appliquer à la contemplation ce que je viens de dire de l'imagination et de la mémoire, selon qu'on la rapportera à l'une ou à l'autre. Si on la fait consister à conserver les perceptions, elle n'a, avant l'usage des signes d'institution, qu'un exercice qui ne dépend pas de nous; et elle n'en a point du tout, si on la fait consister à conserver les signes mêmes.

§. 45. Tant que l'imagination, la contemplation et la mémoire, n'ont point d'exercice, ou que les deux premieres n'en ont qu'un dont on n'est pas maître, on ne peut disposer soi-même de son attention. En effet, comment en disposeroit-on, puisque l'ame n'a point encore d'opération a son pouvoir? Elle ne va donc d'un objet à l'autre, qu'autant qu'elle est entraînée par la force de l'impression que les choses font sur elle.

§. 46. Mais, aussi-tôt qu'un homme commence à attacher des idées à des signes qu'il a lui-même choisis, on voit se former en lui la mémoire. Celle-ci, acquise, il commence à disposer par lui-même de son imagination, et à lui donner un nouvel exercice. Car, par le secours des signes qu'il peut rappeller à son gré, il réveille, ou du moins il peut réveiller souvent les

idées qui y sont liées. Dans la suite, il acquerra d'autant plus d'empire sur son imagination, qu'il inventera davantage des signes, parce qu'il se procurera un plus grand nombre de moyens pour l'exercer.

Voilà où l'on commence à appercevoir la supériorité de notre ame sur celle des bêtes. Car, d'un côté, il est constant qu'il ne dépend point d'elles d'attacher leurs idées à des signes arbitraires; et de l'autre, il paroît certain que cette impuissance ne vient pas uniquement de l'organisation. Leur corps n'est-il pas aussi propre au langage d'action que le nôtre? Plusieurs d'entr'elles n'ont-elles pas tout ce qu'il faut pour l'articulation des sens? Pourquoi donc, si elles étoient capables des mêmes opérations que nous, n'en donneroient-elles pas des preuves?

Ces détails démontrent comment l'usage des différentes sortes de signes concourt aux progrès de l'imagination, de la contemplation et de la mémoire. Tout cela va encore se développer davantage dans le chapitre suivant.

CHAPITRE V.

De la Réflexion.

§. 47. AUssi-tôt que la mémoire est formée, et que l'exercice de l'imagination est à notre pouvoir, les signes que celle-là rappelle, et les idées que celle-ci réveille, commencent à retirer l'ame de la dépendance où elle étoit de tous les objets qui agissoient sur elle. Maîtresse de se rappeller les choses qu'elle a vues, elle y peut porter son attention, et la détourne de celles qu'elle voit. Elle peut ensuite la rendre à celle-ci, ou seulement à quelques-unes, et la donner alternativement aux uns et aux autres. A la vue d'un tableau, par exemple, nous nous rappellons les connoissances que nous avons de la nature et des regles qui apprennent à l'imiter; et nous portons notre attention successivement de ce tableau à ces connoissances, et de ces connoissances à ce tableau, ou tour-à-tour à ses différentes parties. Mais il est évident que nous ne disposons ainsi de notre attention, que par le secours que nous prête l'activité de l'imagination, produite par une grande mémoire. Sans cela, nous ne la réglerions pas nous-mêmes; mais elle obéiroit uniquement à l'action des objets.

§. 48. Cette maniere d'appliquer, de

nous-mêmes, notre attention tour-à-tour à divers objets, ou aux différentes parties d'un seul, c'est ce qu'on appelle *réfléchir*. Ainsi on voit sensiblement comment la réflexion naît de l'imagination et de la mémoire. Mais il y a des progrès qu'il ne faut pas laisser échapper.

§. 49. Un commencement de mémoire suffit pour commencer à nous rendre maîtres de l'exercice de notre imagination. C'est assez d'un seul signe arbitraire pour pouvoir réveiller de soi-même une idée; et c'est-là certainement le premier & le moindre degré de la mémoire et de la puissance qu'on peut acquérir sur son imagination. Le pouvoir qu'il nous donne de disposer de notre attention, est le plus foible qu'il soit possible. Mais, tel qu'il est, il commence à faire sentir l'avantage des signes, et par conséquent, il est propre à faire saisir, au moins, quelqu'une des occasions où il peut être utile ou nécessaire d'en inventer de nouveaux. Par ce moyen, il augmentera l'exercice de la mémoire et de l'imagination : dès-lors, la réflexion pourra aussi en avoir davantage; et réagissant sur l'imagination et la mémoire qui l'ont produite, elle leur donnera, à son tour, un nouvel exercice. Ainsi, par les secours mutuels que ces opérations se prêteront, elles concourront réciproquement à leurs progrès.

Si, en réfléchissant sur les foibles commencemens de ces opérations, on ne voit

pas, d'une maniere assez sensible, l'influence réciproque des unes sur les autres, on n'a qu'à appliquer ce que je viens de dire à ces opérations considérées dans le point de perfection où nous les possédons. Combien, par exemple, n'a-t-il pas fallu de réflexions pour former les langues ! et de quels secours ces langues ne sont-elles pas à la réflexion ! Mais c'est là une matiere à laquelle je destine plusieurs chapitres.

Il semble qu'on ne sauroit se servir des signes d'institution, si l'on n'étoit pas déja capable d'assez de réflexion pour les choisir et pour y attacher des idées ; comment donc, m'objectera-t-on peut-être, l'exercice de la réflexion ne s'acquerroit-il que par l'usage de ces signes ?

Je réponds que je satisferai à cette difficulté, lorsque je donnerai l'histoire du langage. Il me suffit ici de faire connoître qu'elle ne m'a pas échappé.

§. 50. Par tout ce qui a été dit, il est constant qu'on ne peut mieux augmenter l'activité de l'imagination, l'étendue de la mémoire, et faciliter l'exercice de la réflexion, qu'en s'occupant des objets qui, exerçant davantage l'attention, lient ensemble un plus grand nombre de signes et d'idées. Tout dépend de là. Cela fait voir, pour le remarquer en passant, que l'usage où l'on est de n'appliquer les enfans, pendant les premieres années de leurs études, qu'à des choses auxquelles ils ne peuvent

rien comprendre, ni prendre aucun intérêt, est peu propre à développer leurs talens. Cet usage ne forme point de liaisons d'idées, ou les forme si légeres, qu'elles ne se conservent point.

§. 51. C'est à la réflexion que nous commençons à entrevoir tout ce dont l'ame est capable. Tant qu'on ne dirige point soi-même son attention, nous avons vu que l'ame est assujettie à tout ce qui l'environne, et ne possede rien que par une vertu étrangere. Mais si, maître de son attention, on la guide selon ses desirs, l'ame alors dispose d'elle-même, en tire des idées qu'elle ne doit qu'à elle, et s'enrichit de son propre fonds.

L'effet de cette opération est d'autant plus grand, que par elle nous disposons de nos perceptions, à-peu-près comme si nous avions le pouvoir de les produire et de les anéantir. Que parmi celles que j'éprouve actuellement, j'en choisisse une, aussi-tôt la conscience est si vive et celle des autres si foible, qu'il me paroîtra qu'elle est la seule dont j'ai pris connoissance. Qu'un instant après je veuille l'abandonner, pour m'occuper principalement d'une de celles qui m'affectoient le plus légérement, elle me paroîtra rentrer dans le néant, tandis qu'une autre m'en paroîtra sortir. La conscience de la premiere, pour parler moins figurément, deviendra si foible, et celle de la seconde si vive, qu'il me semblera que je ne les ai éprou-

vées que l'une après l'autre. On peut faire cette expérience en considérant un objet fort composé. Il n'est pas douteux qu'on n'ait en même tems conscience de toutes les perceptions que ses différentes parties, disposées pour agir selon les sens, font naître. Mais on diroit que la réflexion suspend, à son gré, les impressions qui se font dans l'ame, pour n'en conserver qu'une seule.

§. 52. La géométrie nous apprend que le moyen le plus propre à faciliter notre réflexion, c'est de mettre sous les sens les objets même des idées dont on veut s'occuper, parce qu'alors la conscience en est plus vive. Mais on ne peut pas se servir de cet artifice dans toutes les sciences. Un moyen qu'on employera par-tout avec succès, c'est de mettre dans nos méditations de la clarté, de la précision et de l'ordre. De la clarté, parce que, plus les signes sont clairs, plus nous avons conscience des idées qu'ils signifient, et moins, par conséquent, elles nous échappent. De la précision, afin que l'attention, moins partagée, se fixe avec moins d'effort. De l'ordre, afin qu'une premiere idée, plus connue, plus familiere, prépare notre attention pour celle qu'il doit suivre.

§. 53. Il n'arrive jamais que le même homme puisse exercer également sa mémoire, son imagination et sa réflexion sur toutes sortes de matieres. C'est que ces opérations dépendent de l'attention, com-

me de leur cause ; et que celle-ci ne peut s'occuper d'un objet qu'à proportion du rapport qu'il a à notre tempérament et à tout ce qui nous touche. Cela nous apprend pourquoi ceux qui aspirent à être universels, courent risque d'échouer dans bien des genres. Il n'y a que deux sortes de talens : l'un, qui ne s'acquiert que par la violence qu'on fait aux organes ; l'autre, qui est une suite d'une heureuse disposition et d'une grande facilité qu'ils ont à se développer. Celui-ci, appartenant plus à la nature, est plus vif, plus actif, et produit des effets bien supérieurs. Celui-là, au contraire, sent l'effort, le travail, et ne s'éleve jamais au-dessus du médiocre.

§. 54. J'ai cherché les causes de l'imagination, de la mémoire et de la réflexion dans les opérations qui les précedent ; parce que c'est l'objet de cette section d'expliquer comment les opérations naissent les unes des autres. Ce seroit à la physique à remonter à d'autres causes, s'il étoit possible de les connoître (1).

---

(1) Tout cet ouvrage porte sur les cinq chapitres qu'on vient de lire ; ainsi il faut les entendre parfaitement, avant de passer à d'autres.

CHAPITRE VI.

Des opérations qui consistent à distinguer, abstraire, comparer, composer, et décomposer nos idées.

NOus avons enfin développé ce qu'il y avoit de plus difficile à appercevoir dans le progrès des opérations de l'ame. Celles dont il nous reste à parler, sont des effets si sensibles de la réflexion, que la génération s'en explique en quelque sorte d'elle-même.

§. 55. De la réflexion ou du pouvoir de disposer nous-mêmes de notre attention, naît le pouvoir de considérer nos idées séparément. En sorte que la même conscience, qui avertit plus particuliérement de la présence de certaines idées, (ce qui caractérise l'attention) avertit encore qu'elles sont distinctes. Ainsi, quand l'ame n'étoit point maîtresse de son attention, elle n'étoit pas capable de distinguer d'elle-même les différentes impressions qu'elle recevoit des objets. Nous en faisons l'expérience toutes les fois que nous voulons nous appliquer à des matieres pour lesquelles nous ne sommes pas propres. Alors nous confondons si fort les objets, que même nous avons quelquefois de la peine à discerner ceux qui different davantage. C'est que, faute de savoir réfléchir ou porter

notre attention sur toutes les perceptions qu'ils occasionnent, celles qui les distinguent nous échappent. Par-là, on peut juger que, si nous étions tout-à-fait privés de l'usage de la réflexion, nous ne distinguerions divers objets qu'autant que chacun feroit sur nous une impression fort vive. Tous ceux qui agiroient foiblement seroient comptés pour rien.

§. 56. Il est aisé de distinguer deux idées absolument simples ; mais, à mesure qu'elles se composent davantage, les difficultés augmentent. Alors, nos notions se ressemblant par un plus grand nombre d'endroits, il est à craindre que nous n'en prenions plusieurs pour une seule, ou que, du moins, nous ne les distinguions pas autant qu'elles doivent l'être. C'est ce qui arrive souvent en métaphysique et en morale. La matiere que nous traitons actuellement est un exemple bien sensible des difficultés qu'on a à surmonter. Dans ces occasions, on ne sauroit prendre trop de précautions pour remarquer jusqu'aux plus légeres différences. C'est là ce qui décidera de la netteté et de la justesse de notre esprit, et ce qui contribuera le plus à donner à nos idées cet ordre et cette précision si nécessaires pour arriver à quelques connoissances. Au reste, cette vérité est si peu reconnue, qu'on court risque de passer pour ridicule, quand on s'engage dans des analyses un peu fines.

§. 57. En distinguant ses idées, on con-

sidere quelquefois, comme entiérement séparées de leur sujet, les qualités qui lui sont le plus essentielles. C'est ce qu'on appelle plus particuliérement *abstraire*. Les idées qui en résultent se nomment *générales*, parce qu'elles représentent les qualités qui conviennent à plusieurs choses différentes. Si, par exemple, ne faisant aucune attention à ce qui distingue l'homme de la bête, je réfléchis uniquement sur ce qu'il y a de commun entre l'un et l'autre, je fais une abstraction qui me donne l'idée générale d'*animal*.

Cette opération est absolument nécessaire à des esprits bornés, qui ne peuvent considérer que peu d'idées à-la-fois, et qui, pour cette raison, sont obligés d'en rapporter plusieurs sous une même classe. Mais il faut avoir soin de ne pas prendre, pour autant d'être distincts, des choses qui ne le sont que par notre maniere de concevoir. C'est une méprise où bien des philosophes sont tombés : je me propose d'en parler plus particuliérement dans la cinquieme section de cette premiere partie.

§. 58. La réflexion, qui nous donne le pouvoir de distinguer nos idées, nous donne encore celui de les comparer, pour en connoître les rapports. Cela se fait en portant alternativement notre attention des unes aux autres, ou en la fixant, en même tems, sur plusieurs. Quand des notions peu composées font une impression assez sensible pour attirer notre attention, sans ef-

fort de notre part, la comparaison n'est pas difficile; mais les difficultés augmentent à mesure que les idées se composent davantage, et qu'elles font une impression plus légere. Les comparaisons sont, par exemple, communément plus aisées en géométrie qu'en métaphysique.

Avec le secours de cette opération, nous rapprochons les idées les moins familieres de celles qui le sont davantage, et les rapports que nous y trouvons établissent entr'elles des liaisons très-propres à augmenter et à fortifier la mémoire, l'imagination, et par contre-coup, la réflexion.

§. 59. Quelquefois, après avoir distingué plusieurs idées, nous les considérons comme ne faisant qu'une seule notion : d'autres fois, nous retranchons d'une notion quelques-unes des idées qui la composent. C'est ce qu'on nomme *composer* ou *décomposer* ses idées. Par le moyen de ces opérations, nous pouvons les comparer sur toutes sortes de rapports, et en faire tous les jours de nouvelles combinaisons.

§. 60. Pour bien conduire la premiere, il faut remarquer quelles sont les idées les plus simples de nos notions, comment, et dans quel ordre, elles se réunissent à celles qui surviennent. Par-là on sera en état de régler également la seconde; car on n'aura qu'à défaire ce qui aura été fait. Cela fait voir comment elles viennent l'une et l'autre de la réflexion.

CHAPITRE VII.

Digression sur l'origine des principes, et de l'opération qui consiste à analyser.

§. 61. LA facilité d'abstraire et de décomposer a introduit de bonne heure l'usage des propositions générales. On ne peut être long-tems sans s'appercevoir, qu'étant le résultat de plusieurs connoissances particulieres, elles sont propres à soulager la mémoire, et à donner de la précision au discours. Mais elles dégénérerent bientôt en abus, et donnerent lieu à une maniere de raisonner fort imparfaite. En voici la raison.

§. 62. Les premieres découvertes dans les sciences ont été si simples et si faciles, que les hommes les firent sans le secours d'aucune méthode. Ils ne purent même imaginer des regles, qu'après avoir déja fait des progrès qui, les ayant mis dans la situation de remarquer comment ils étoient arrivés à quelques vérités, leur firent connoître comment ils pouvoient parvenir à d'autres. Ainsi ceux qui firent les premieres découvertes, ne purent montrer quelle route il falloit prendre pour les suivre, puisqu'eux-mêmes ne savoient pas encore quelle route ils avoient tenue. Il ne leur resta d'autre moyen pour en montrer la certitude, que de faire voir qu'elles

s'accordoient avec les propositions générales que personne ne révoquoit en doute. Cela fit croire que ces propositions étoient la vraie source de nos connoissances. On leur donna, en conséquence, le nom de *principe*; et ce fut un préjugé généralement reçu, et qui l'est encore, qu'on ne doit raisonner que par principes (1). Ceux qui découvrirent de nouvelles vérités, crurent, pour donner une plus grande idée de leur pénétration, devoir faire un mystere de la méthode qu'ils avoient suivie. Ils se contenterent de les exposer par le moyen des principes généralement adoptés; et le préjugé reçu s'accréditant de plus en plus, fit naître des systêmes sans nombre.

§. 63. L'inutilité et l'abus des principes paroît sur-tout dans la synthese; méthode où il semble qu'il soit défendu à la vérité de paroître, qu'elle n'ait été précédée d'un grand nombre d'axiomes, de définitions et d'autres propositions prétendues fécondes. L'évidence des démonstrations mathématiques, et l'approbation que tous les savans donnent à cette maniere de raisonner, suffiroient pour persuader que je n'avance qu'un paradoxe insoutenable. Mais il n'est pas difficile de faire voir que ce n'est point

(1) Je n'entends point ici par *principes* des observations confirmées par l'expérience. Je prends ce mot dans le sens ordinaire aux philosophes, qui appellent *principes* les propositions générales et abstraites, sur lesquelles ils bâtissent leurs systêmes.

à la méthode synthétique que les Mathematiques doivent leur certitude. En effet, si cette science avoit été susceptible d'autant d'erreurs, d'obscurités et d'équivoques que la métaphysique, la synthese étoit tout-à-fait propre à les entretenir et à les multiplier de plus en plus. Si les idées des mathématiciens sont exactes, c'est qu'elles sont l'ouvrage de l'algebre et de l'analyse. La méthode que je blâme, peu propre à corriger un principe vague, une notion mal déterminée, laisse subsister tous les vices d'un raisonnement, ou les cache sous les apparences d'un grand nombre, mais qui est aussi superflu qu'il est sec et rebutant. Je renvoie pour s'en convaincre aux ouvrages de métaphysique, de morale et de théologie, où l'on a voulu s'en servir. (1)

§. *64*. Il suffit de considérer qu'une pro-

---

(1) Descartes, par exemple, a-t-il répandu plus de jour sur ses méditations métaphysiques, quand il a voulu les démontrer selon les regles de cette méthode ? Peut-on trouver de plus mauvaises démonstrations que celles de Spinosa ? Je pourrois encore citer Mallebranche, qui s'est quelquefois servi de la synthese : Arnaud qui en a fait usage dans un assez mauvais traité sur les idées et ailleurs; l'auteur de l'action de Dieu sur les créatures, et plusieurs autres. On diroit que ces écrivains se sont imaginés que, pour démontrer géométriquement, ce soit assez de mettre dans un certain ordre les différentes parties d'un raisonnement, sous les titres d'*axiomes*, de *définitions*, de *demandes*, etc.

position générale n'est que le résultat de nos connoissances particulieres, pour s'appercevoir qu'elle ne peut nous faire descendre qu'aux connoissances qui nous ont élevés jusqu'à elles, ou qu'à celles qui auroient également pu nous en frayer le chemin. Par conséquent, bien loin d'en être le principe, elle suppose qu'elles sont toutes connues par d'autres moyens, ou que du moins elles peuvent l'être. En effet, pour exposer la vérité avec l'étalage des principes que demande la synthese, il est évident qu'il faut déja en avoir connoissance. Cette méthode propre, tout au plus, à démontrer d'une maniere fort abstraite des choses qu'on pourroit prouver d'une maniere bien plus simple, éclaire d'autant moins l'esprit, qu'elle cache la route qui conduit aux découvertes. Il est même à craindre qu'elle n'en impose, en donnant de l'apparence aux paradoxes les plus faux; parce qu'avec des propositions détachées et souvent fort éloignées, il est aisé de prouver tout ce qu'on veut, sans qu'il soit facile d'appercevoir par où un raisonnement peche. On en peut trouver des exemples en métaphysique. Enfin elle n'abrege pas, comme on se l'imagine communément; car il n'y a pas d'auteurs qui tombent dans des redites plus fréquentes, et dans des détails plus inutiles, que ceux qui s'en servent.

§. 65. Il me semble, par exemple, qu'il suffit de réfléchir sur la maniere dont on se fait l'idée d'un tout et d'une partie, pour

voir évidemment que le tout est plus grand que sa partie. Cependant plusieurs géometres modernes, après avoir blâmé Euclide, parce qu'il a négligé de démontrer ces sortes de propositions, entreprennent d'y suppléer. En effet, la synthese est trop scrupuleuse pour laisser rien sans preuve ; elle ne nous fait grace que sur une seule proposition, qu'elle regarde comme le principe des autres ; encore faut-il qu'elle soit identique. Voici donc comment un géometre a la précaution de prouver que le tout est plus grand que sa partie.

Il établit d'abord pour définition, *qu'un tout est plus grand, dont une partie est égale à un autre tout* ; et pour axiome, *que le même est égal à lui-même* ; c'est la seule proposition qu'il n'entreprend pas de démontrer. Ensuite il raisonne ainsi.

» Un tout, dont une partie est égale à » un autre tout, est plus grand que cet » autre tout, (par la déf.) mais chaque » partie d'un tout est égale à elle-même, » (par l'axiome) ; donc un tout est plus » grand que sa partie (1).

(1) Cette démonstration est tirée des élémens de mathématiques d'un homme célebre. La voici dans les termes de l'auteur, §. 18. Défi. *Majus est cujus pars alteri toti æqualis est ; minus verò, quod parti alterius æquale.* §. 73. Axio. *Idem est æquale sibimetipsi.* Theor. *Totum majus est suâ parte.* Demonst. *Cujus pars alteri toti æqualis est, id ipsum altero majus* (§. 18.) *Sed qualibet pars totius parti totius, hoc est, sibi æqualis est.* (§. 73.) *Ergo totum qualibet suâ parte majus est.*

J'avoue que ce raisonnement auroit besoin d'un commentaire pour être mis à ma portée. Quoi qu'il en soit, il me paroît que la définition n'est ni plus claire ni plus évidente que le théorême, et que par conséquent elle ne sauroit servir à sa preuve. Cependant on donne cette démonstration pour exemple d'une analyse parfaite : car, dit-on, *elle est renfermée* dans un syllogisme, » dont une prémisse est une défi» nition, et l'autre une proposition iden» tique ; ce qui est le signe d'une analyse » parfaite. «

§. 66. Si c'est là ce que les géometres entendent par *analyse*, je ne vois rien de plus inutile que cette méthode. Ils en ont sans doute une meilleure ; les progrès qu'ils ont faits, en sont la preuve. Peut-être même leur analyse ne paroît-elle si éloignée de celle qu'on pourroit employer dans les autres sciences, que parce que les signes en sont particuliers à la géométrie. Quoi qu'il en soit, analyser n'est, selon moi, qu'une opération qui résulte du concours des précédentes. Elle ne consiste qu'à composer et décomposer nos idées pour en faire différentes comparaisons, et pour découvrir, par ce moyen, les rapports qu'elles ont entr'elles, & les nouvelles idées qu'elles peuvent produire. Cette analyse est le vrai secret des découvertes, parce qu'elle nous fait toujours remonter à l'origine des choses. Elle a cet avantage qu'elle n'offre jamais que peu d'idées à la

fois, et toujours dans la gradation la plus simple. Elle est ennemie des principes vagues, et de tout ce qui peut être contraire à l'exactitude et à la précision. Ce n'est point avec le secours des propositions générales qu'elle cherche la vérité, mais toujours par une espece de calcul, c'est-à-dire, en composant et décomposant les notions, pour les comparer de la maniere la plus favorable aux découvertes qu'on a en vue. Ce n'est pas non plus par des définitions, qui d'ordinaire ne font que multiplier les disputes, mais c'est en expliquant la génération de chaque idée. Par ce détail on voit quelle est la seule méthode qui puisse donner de l'évidence à nos raisonnemens ; et par conséquent, la seule qu'on doive suivre dans la recherche de la vérité. Mais elle suppose dans ceux qui veulent en faire usage, une grande connoissance des progrès des opérations de l'ame.

§. 67. Il faut donc conclure que les principes ne sont que des résultats qui peuvent servir à marquer les principaux endroits par où on a passé ; qu'ainsi que le fil du labyrinthe, inutile quand nous voulons aller en avant, ils ne font que faciliter les moyens de revenir sur nos pas. S'ils sont propres à soulager la mémoire, et à abréger les disputes, en indiquant briévement les vérités dont on convient de part et d'autre, ils deviennent ordinairement si vagues, que si on n'en use avec précau-

tion, ils multiplient les disputes, et les font dégénérer en pures questions de mot. Par conséquent, le seul moyen d'acquérir des connoissances, c'est de remonter à l'origine de nos idées, d'en suivre la génération, et de les comparer sous tous les rapports possibles; ce que j'appelle *analyser*.

§. 68. On dit communément qu'il faut avoir des principes. On a raison; mais je me trompe fort, ou la plupart de ceux qui répetent cette maxime, ne savent guere ce qu'ils exigent. Il me paroît même que nous ne comptons pour principes que ceux que nous avons nous-mêmes adoptés, et en conséquence nous accusons les autres d'en manquer, quand ils refusent de les recevoir. Si l'on entend par principes des propositions générales qu'on peut au besoin appliquer à des cas particuliers; qui est-ce qui n'en a pas? mais aussi quel mérite y a-t-il à en avoir? Ce sont des maximes vagues, dont rien n'apprend à faire de justes applications. Dire d'un homme qu'il a de pareils principes, c'est faire connoître qu'il est incapable d'avoir des idées nettes de ce qu'il pense. Si l'on doit donc avoir des principes, ce n'est pas qu'il faille commencer par-là pour descendre ensuite à des connoissances moins générales: mais c'est qu'il faut avoir bien étudié les vérités particulieres, et s'être élevé d'abstractions en abstractions, jusqu'aux propositions universelles. Ces sortes de principes sont na-

turellement déterminées par les connoissances particulieres qui y ont conduit : on en voit toute l'étendue, et l'on peut s'assurer de s'en servir toujours avec exactitude. Dire qu'un homme a de pareils principes, c'est donner à entendre qu'il connoît parfaitement les arts et les sciences dont il fait son objet, et qu'il apporte par-tout de la netteté et de la précision.

CHAPITRE VIII.

Affirmer. Nier. Juger. Raisonner. Concevoir. L'Entendement.

§. 69. QUand nous comparons nos idées, la conscience que nous en avons nous les fait connoître comme étant les mêmes par les endroits que nous les considérons, ce que nous manifestons en liant ces idées par le mot *est*, ce qui s'appelle *affirmer* : ou bien elle nous les fait connoître comme n'étant pas les mêmes, ce que nous manifestons en les séparant par ces mots, *n'est pas*, ce qui s'appelle *nier*. Cette double opération est ce qu'on nomme *juger*. Il est évident qu'elle est une suite des autres.

§. 70. De l'opération de juger naît celle de raisonner. Le raisonnement n'est qu'un enchaînement de jugemens qui dépendent les uns des autres. Ces dernieres opérations sont celles sur lesquelles il est le moins nécessaire

nécessaire de s'étendre. Ce que les logiciens en ont dit dans bien des volumes, me paroît entiérement superflu et de nul usage. Je me bornerai à rendre raison d'une expérience.

§. 71. On demande comment on peut, dans la conversation, développer, souvent sans hésiter, des raisonnemens fort étendus. Toutes les parties en sont-elles présentes dans le même instant? Et si elles ne le sont pas, (comme il est vraisemblable, puisque l'esprit est trop borné pour saisir tout à la fois un grand nombre d'idées), par quel hasard se conduit-il avec ordre? Cela s'explique aisément par ce qui a été déja exposé.

Au moment qu'un homme se propose de faire un raisonnement, l'attention qu'il donne à la proposition qu'il veut prouver, lui fait appercevoir successivement les propositions principales, qui sont le résultat des différentes parties du raisonnement qu'il va faire. Si elles sont fortement liées, il les parcourt si rapidement, qu'il peut s'imaginer les voir toutes ensemble. Ces propositions saisies, il considere celle qui doit être exposée la premiere. Par ce moyen les idées propres à la mettre dans son jour, se réveillent en lui selon l'ordre de la liaison qui est entr'elles. De-là il passe à la seconde pour répéter la même opération, et ainsi de suite jusqu'à la conclusion de son raisonnement. Son esprit n'en embrasse donc pas en même tems

toutes les parties ; mais, par la liaison qui est entr'elles, il les parcourt avec assez de rapidité pour devancer toujours la parole à peu près comme l'œil de quelqu'un qui lit haut, devance la prononciation.

Peut-être demandera-t-on comment on peut appercevoir les résultats d'un raisonnement, sans en avoir saisi les différentes parties dans tout leur détail ? Je réponds que cela n'arrive que quand nous parlons sur des matieres qui nous sont familieres, ou qui ne sont pas loin de l'être, par le rapport qu'elles ont à celles que nous connoissons davantage. Voilà le seul cas où le phénomene que je propose peut être remarqué. Dans tout autre, l'on parle en hésitant ; ce qui provient de ce que les idées étant liées trop foiblement, se réveillent avec lenteur ; ou l'on parle sans suite, et c'est un effet de l'ignorance.

§. 72. Quand, par l'exercice des opérations précédentes, ou du moins de quelques-unes, on s'est fait des idées exactes, et qu'on en connoît les rapports, la conscience que nous en avons, est l'opération qu'on nomme *concevoir*. Par conséquent, une condition essentielle pour bien concevoir, c'est de se représenter toujours les choses sous les idées qui leur sont propres.

§. 73. Ces analyses nous conduisent à avoir de l'entendement une idée plus exacte que celle qu'on s'en fait communément. On le regarde comme une faculté différente de nos connoissances, et comme le

lieu où elles viennent se réunir. Cependant je crois que, pour parler avec plus de clarté, il faut dire que l'entendement n'est que la collection ou la combinaison des opérations de l'ame, appercevoir ou avoir conscience, donner son attention, reconnoître, imaginer, se ressouvenir, réfléchir, distinguer ses idées, les abstraire, les comparer, les composer, les décomposer, les analyser, affirmer, nier, juger, raisonner, concevoir : voilà l'entendement.

§. 74. Je me suis attaché dans ces analyses à faire voir la dépendance des opérations de l'ame, et comment elles s'engendrent toutes de la premiere. Nous commençons par éprouver des perceptions dont nous avons conscience. Nous formons-nous ensuite une conscience plus vive de quelques perceptions ? cette conscience devient attention. Dès-lors les idées se lient ; nous reconnoissons en conséquence les perceptions que nous avons eues, et nous nous reconnoissons pour le même être qui les a eues ; ce qui constitue la réminiscence. L'ame réveille-t-elle ses perceptions, les conserve-t-elle, ou en rappelle-t-elle seulement les signes, c'est imagination, contemplation, mémoire : et si elle dispose elle-même de son attention, c'est réflexion. Enfin de celle-ci naissent toutes les autres. C'est proprement la réflexion qui distingue, compare, compose, décompose et analyse, puisque ce ne sont

là que différentes manieres de conduire l'attention. De-là se forment, par une suite naturelle, le jugement, le raisonnement, la conception, et résulte l'entendement. Mais j'ai cru devoir considérer les différentes manieres dont la réflexion s'exerce, comme autant d'opérations distinctes, parce qu'il y a du plus ou du moins dans les effets qui en naissent. Elle fait, par exemple, quelque chose de plus en comparant des idées, que lorsqu'elle s'en tient à les distinguer; en les composant et décomposant, que lorsqu'elle se borne à les comparer, telles qu'elles sont: et ainsi du reste. Il n'est pas douteux qu'on ne puisse, selon la maniere dont on voudra concevoir les choses, multiplier plus ou moins les opérations de l'ame. On pourroit même les réduire à une seule, qui seroit la conscience. Mais il y a un milieu entre trop diviser et ne pas diviser assez. Afin même d'achever de mettre cette matiere dans tout son jour, il faut encore passer à de nouvelles analyses.

CHAPITRE IX.

Des vices et des avantages de l'imagination.

§. 75. LE pouvoir que nous avons de réveiller nos perceptions en l'absence des objets, nous donne celui de réunir et de lier ensemble les idées les plus étrangeres.

Il n'est rien qui ne puisse prendre dans notre imagination une forme nouvelle, par la liberté avec laquelle elle transporte les qualités d'un sujet dans un autre ; elle rassemble dans un seul ce qui suffit à la nature pour en embellir plusieurs. Rien ne paroît d'abord plus contraire à la vérité que cette maniere dont l'imagination dispose de nos idées. En effet, si nous ne nous rendons pas maîtres de cette opération, elle nous égarera infailliblement ; mais elle sera un des principaux ressorts de nos connoissances, si nous savons la régler (1).

§. 76. Les liaisons d'idées se font dans l'imagination de deux manieres : quelquefois volontairement, et d'autres fois elles ne sont que l'effet d'une impression étrangere. Celles-là sont ordinairement moins fortes, de sorte que nous pouvons les rompre plus facilement ; on convient qu'elles

(1) Je n'ai pris jusqu'ici l'imagination que pour l'opération qui réveille les perceptions en l'absence des objets : mais actuellement que je considere les effets de cette opération, je ne trouve aucun inconvénient à me rapprocher de l'usage, et je suis même obligé de le faire : c'eſt pourquoi je prends dans ce chapitre l'imagination pour une opération, qui, en réveillant les idées, en fait à notre gré des combinaisons toujours nouvelles. Ainsi le mot d'*imagination* aura désormais chez moi deux sens différens : mais cela n'occasionnera aucune équivoque, parce que par les circonstances où je l'emploierai, je déterminerai à chaque fois le sens que j'aurai particuliérement en vue.

sont d'institution. Celles-ci sont souvent si bien cimentées, qu'il nous est impossible de les détruire; on les croit volontiers naturelles. Toutes ont leurs avantages et leurs inconvéniens; mais les dernieres sont d'autant plus utiles ou dangereuses, qu'elles agissent sur les esprits avec plus de vivacité.

§. 77. Le langage est l'exemple le plus sensible des liaisons que nous formons volontairement. Lui seul fait voir quels avantages nous donne cette opération; et les précautions qu'il faut prendre pour parler avec justesse, montrent combien il est difficile de la régler. Mais me proposant de traiter bientôt de la nécessité, de l'usage, de l'origine et des progrès du langage, je ne m'arrêterai pas à exposer ici les avantages et les inconvéniens de cette partie de l'imagination. Je passe aux liaisons d'idée qui sont l'effet de quelque impression étrangere.

§. 78. J'ai dit qu'elles sont utiles et nécessaires. Il falloit, par exemple, que la vue d'un précipice, où nous sommes en danger de tomber, réveillât en nous l'idée de la mort. L'attention ne peut donc manquer à la premiere occasion de former cette liaison, elle doit même la rendre d'autant plus forte, qu'elle y est déterminée par le motif le plus pressant : la conservation de notre être.

Mallebranche a cru cette liaison naturelle, ou en nous dès la naissance. » L'i-

» dée, dit-il, d'une grande hauteur que » l'on voit au-dessous de soi, et de laquelle » on est en danger de tomber, ou l'idée » de quelque grand corps qui est prêt à » tomber sur nous et à nous écraser, est » naturellement liée avec celle qui nous » représente la mort, et avec une émotion » des esprits, qui nous dispose à la fuite, » et au desir de fuir. Cette liaison ne » change jamais, parce qu'il est nécessaire » qu'elle soit toujours la même; et elle » consiste dans une disposition des fibres » du cerveau, que nous avons dès notre » enfance (1). «

Il est évident que, si l'expérience ne nous avoit appris que nous sommes mortels, bien loin d'avoir une idée de la mort, nous serions fort surpris à la vue de celui qui mourroit le premier. Cette idée est donc acquise, et Mallebranche se trompe pour avoir confondu ce qui est naturel, ou en nous dès la naissance, avec ce qui est commun à tous les hommes. Cette erreur est générale. On ne veut pas s'appercevoir que les mêmes sens, les mêmes opérations et les mêmes circonstances doivent produire par-tout les mêmes effets (2). On

(1) Recherche de la Vér. liv. 2. c. 5.

(2) On suppose qu'un homme fait vient de naître à côté d'un précipice, et on m'a demandé s'il est vraisemblable qu'il évite de s'y jetter. Pour moi, je le crois; non qu'il craigne la mort, car on ne peut craindre ce qu'on ne connoît point; mais parce qu'il me paroît naturel qu'il dirige ses pas du côté où ses pieds peuvent porter sur quelque chose.

veut absolument avoir recours à quelque chose d'inné ou de naturel, qui précede l'action des sens, l'exercice des opérations de l'ame, et les circonstances communes.

§. 79. Si les liaisons d'idées qui se forment en nous par des impressions étrangeres, sont utiles, elles sont souvent dangereuses. Que l'éducation nous accoutume à lier l'idée de honte ou d'infamie à celle de survivre à un affront, l'idée de grandeur d'ame ou de courage à celle de s'ôter soi-même la vie, ou de l'exposer en cherchant à en priver celui de qui on a été offensé, on aura deux préjugés : l'un, qui a été le point d'honneur des Romains; l'autre, qui est celui d'une partie de l'Europe. Ces liaisons s'entretiennent et se fomentent plus ou moins avec l'âge. La force que le tempérament acquiert, les passions auxquelles on devient sujet, et l'état qu'on embrasse, en resserrent ou en coupent les nœuds.

Ces sortes de préjugés étant les premieres impressions que nous ayions éprouvées, ils ne manquent pas de nous paroître des principes incontestables. Dans l'exemple que je viens d'apporter, l'erreur est sensible, et la cause en est connue. Mais il n'y a peut-être personne à qui il ne soit arrivé de faire quelquefois des raisonnemens bizarres, dont on reconnoît enfin tout le ridicule, sans pouvoir comprendre comment on a pu en être la dupe un seul

instant. Ils ne sont souvent que l'effet de quelque liaison singuliere d'idées : cause humiliante pour notre vanité, et que pour cela nous avons tant de peine à appercevoir. Si elle agit d'une maniere si secrette, qu'on juge des raisonnemens qu'elle fait faire au commun des hommes.

§. 80. En général, les impressions que nous éprouvons dans différentes circonstances, nous font lier des idées que nous ne sommes plus maîtres de séparer. On ne peut, par exemple, fréquenter les hommes, qu'on ne lie insensiblement les idées de certains tours d'esprit et de certains caracteres avec les figures qui se remarquent davantage. Voilà pourquoi les personnes qui ont de la physionomie, nous plaisent ou nous déplaisent plus que les autres : car la physionomie n'est qu'un assemblage de traits auxquels nous avons lié des idées, qui ne se réveillent point sans être accompagnées d'agrément ou de dégoût. Il ne faut donc pas s'étonner si nous sommes portés à juger les autres d'après leur physionomie, et si quelquefois nous sentons pour eux au premier abord de l'éloignement ou de l'inclination.

Par un effet de ces liaisons, nous nous prévenons souvent jusqu'à l'excès en faveur de certaines personnes, et nous sommes tout-à-fait injustes par rapport à d'autres. C'est que tout ce qui nous frappe dans nos amis, comme dans nos ennemis, se lie naturellement avec les sentimens agréables ou

désagréables qu'ils nous font éprouver ; et que, par conséquent, les défauts des uns empruntent toujours quelque agrément de ce que nous remarquons en eux de plus aimable ; ainsi que les meilleures qualités des autres nous paroissent participer à leurs vices. Par-là ces liaisons influent infiniment sur toute notre conduite. Elles entretiennent notre amour ou notre haine, fomentent notre estime ou nos mépris, excitent notre reconnoissance ou notre ressentiment, et produisent ces sympathies, ces antipathies et tous ces penchans bizarres dont on a quelquefois tant de peine à se rendre raison. Je crois avoir lu, quelque part, que Descartes conserva toujours du goût pour les yeux louches, parce que la premiere personne qu'il avoit aimée avoit ce défaut.

§. 81. Locke a fait voir le plus grand danger des liaisons d'idées, lorsqu'il a remarqué quelles sont l'origine de la folie. » Un » homme, dit-il, (1) fort sage et de très-bon » sens en toute autre chose, peut être aussi » fou, sur un certain article, qu'aucun de » ceux qu'on renferme aux petites maisons, » si, par quelque violente impression qui » se soit faite subitement dans son esprit, » ou par une longue application à une es- » pece particuliere de pensées, il arrive » que des idées incompatibles soient jointes

(1) Liv. II. ch. 11. §. 13. il répete à-peu-près la même chose, ch. 13. §. 4. du même livre.

» si fortement ensemble dans son esprit, » qu'elles y demeurent unies. «

§. 82. Pour comprendre combien cette réflexion est juste, il suffit de remarquer que, par la physique, l'imagination et la folie ne peuvent différer que du plus au moins. Tout dépend de la vivacité et de l'abondance avec laquelle les esprits se portent au cerveau. C'est pourquoi, dans les songes, les perceptions se retracent si vivement, qu'au réveil on a quelquefois de la peine à reconnoître son erreur. Voilà certainement un moment de folie. Afin qu'on restât fou, il suffiroit de supposer que les fibres du cerveau eussent été ébranlées avec trop de violence, pour pouvoir se rétablir. Le même effet peut être produit d'une maniere plus lente.

§. 83. Il n'y a, je pense, personne qui, dans des momens de désœuvrement, n'imagine quelque roman dont il se fait le héros. Ces fictions, qu'on appelle des *châteaux en Espagne*, n'occasionnent, pour l'ordinaire, dans le cerveau, que de légeres impressions, parce qu'on s'y livre peu, et qu'elles sont bientôt dissipées par des objets plus réels dont on est obligé de s'occuper. Mais qu'il survienne quelque sujet de tristesse, qui nous fasse éviter nos meilleurs amis et prendre en dégoût tout ce qui nous a plu; alors, livrés à tout notre chagrin, notre roman favori sera la seule idée qui pourra nous en distraire. Les esprits animaux creuseront, peu à peu, à ce

château, des fondemens d'autant plus profonds, que rien n'en changera le cours : nous nous endormirons en le bâtissant ; nous l'habiterons en songe ; et enfin, quand l'impression des esprits sera insensiblement parvenue à être la même que si nous étions en effet ce que nous avons feint, nous prendrons, à notre réveil, toutes nos chimeres pour des réalités. Il se peut que la folie de cet Athénien qui croyoit que tous les vaisseaux qui entroient dans le Pirée étoient à lui, n'ait pas eu d'autres causes.

§. 84. Cette explication peut faire connoître combien la lecture des romans est dangereuse pour les jeunes personnes du sexe, dont le cerveau est fort tendre. Leur esprit, que l'éducation occupe ordinairement trop peu, saisit avec avidité des fictions qui flattent des passions naturelles à leur âge. Elles y trouvent des matériaux pour les plus beaux châteaux en Espagne. Elles les mettent en œuvre avec d'autant plus de plaisir, que l'envie de plaire et les galanteries qu'on leur fait sans cesse, les entretiennent dans ce goût. Alors il ne faut peut être qu'un léger chagrin pour tourner la tête à une jeune fille, lui persuader qu'elle est angélique, ou telle autre héroïne qui lui a plu, et lui faire prendre pour des Médors tous les hommes qui l'approchent.

§. 85. Il y a des ouvrages faits dans des vues bien différentes, qui peuvent avoir

de pareils inconvéniens. Je veux parler de certains livres de dévotion écrits par des imaginations fortes et contagieuses. Ils sont capables de tourner quelquefois le cerveau d'une femme, jusqu'à lui faire croire qu'elle a des visions, qu'elle s'entretient avec les anges, ou que même elle est déja dans le ciel avec eux. Il seroit bien à souhaiter que les jeunes personnes des deux sexes fussent toujours éclairées dans ces sortes de lectures, par des directeurs qui connoîtroient la trempe de leur imagination.

§. 86. Des folies comme celles que je viens d'exposer sont reconnues de tout le monde. Il y a d'autres égaremens auxquels on ne pense pas à donner le même nom : cependant tous ceux qui ont leur cause dans l'imagination, devroient être mis dans la même classe. En ne déterminant la folie que par la conséquence des erreurs, on ne sauroit fixer le point où elle commence. Il la faut donc faire consister dans une imagination, qui, sans qu'on soit capable de le remarquer, associe des idées d'une maniere tout-à-fait désordonnée, et influe quelquefois dans nos jugemens ou dans notre conduite. Cela étant, il est vraisemblable que personne n'en sera exempt. Le plus sage ne différera du plus fou, que parce qu'heureusement les travers de son imagination n'auront pour objet que des choses qui entrent peu dans le train ordinaire de la vie, et qui le mettent moins visiblement en contradiction avec le

reste des hommes. En effet, où est celui que quelque passion favorite n'engage pas constamment, dans certaines rencontres, à ne se conduire que d'après l'impression forte que les choses font sur son imagination, et ne fasse retomber dans les mêmes fautes? Observez sur-tout un homme dans ses projets de conduite; car c'est là l'écueil de la raison, pour le grand nombre. Quelle prévention, quel aveuglement même, dans celui qui a le plus d'esprit! Que le feu du succès lui fasse reconnoître combien il a eu tort; il ne se corrigera pas. La même imagination qui l'a séduit le séduira encore; et vous le verrez sur le point de commettre une faute semblable à la premiere, que vous ne l'en convaincrez pas.

§. 87. Les impressions qui se font dans les cerveaux froids, s'y conservent longtems. Ainsi les personnes dont l'extérieur est posé et réfléchi, n'ont d'autre avantage, si c'en est un, que de garder constamment les mêmes travers. Par-là leur folie, qu'on ne soupçonnoit pas au premier abord, n'en devient que plus aisée à reconnoître pour ceux qui les observent quelque tems. Au contraire, dans les cerveaux où il y a beaucoup de feu et beaucoup d'activité, les impressions s'effacent, se renouvellent, les folies se succedent. A l'abord, on voit bien que l'esprit d'un homme a quelque travers; mais il en change avec tant de rapidité, qu'on peut à peine le remarquer.

§. 88. Le pouvoir de l'imagination est sans bornes. Elle diminue ou même dissipe nos peines, et peut seule donner aux plaisirs l'assaisonnement qui en fait tout le prix. Mais, quelquefois c'est l'ennemi le plus cruel que nous ayions : elle augmente nos maux, nous en donne que nous n'avions pas, et finit par nous porter le poignard dans le sein.

Pour rendre raison de ces effets, je dis d'abord que, les sens agissant sur l'organe de l'imagination, cet organe réagit sur les sens. On ne le peut révoquer en doute ; car l'expérience fait voir une pareille réaction dans les corps les moins élastiques. Je dis, en second lieu, que la réaction de cet organe est plus vive que l'action des sens, parce qu'il ne réagit pas sur eux avec la seule force que suppose la perception qu'ils ont produite, mais avec les forces réunies de toutes celles qui sont étroitement liées à cette perception, et qui, pour cette raison, n'ont pu manquer de se réveiller. Cela étant, il n'est pas difficile de comprendre les effets de l'imagination. Venons à des exemples.

La perception d'une douleur réveille, dans mon imagination, toutes les idées avec lesquelles elle a une liaison étroite. Je vois le danger, la frayeur me saisit, j'en suis abattu, mon corps résiste à peine, ma douleur devient plus vive, mon accablement augmente ; et il se peut que, pour avoir eu l'imagination frappée, une mala-

die, légere dans ses commencemens, me conduise au tombeau.

Un plaisir que j'ai recherché retrace également toutes les idées agréables auxquelles il peut être lié. L'imagination renvoie aux sens plusieurs perceptions pour une qu'elle reçoit. Mes esprits sont dans un mouvement qui dissipe tout ce qui pourroit m'enlever aux sentimens que j'éprouve. Dans cet état, tout entier aux perceptions que je reçois par les sens et à celles que l'imagination reproduit, je goûte les plaisirs les plus vifs. Qu'on arrête l'action de mon imagination, je sors aussi-tôt comme d'un enchantement; j'ai sous les yeux les objets auxquels j'attribuois mon bonheur; je les cherche, et je ne les vois plus.

Par cette explication, on conçoit que les plaisirs de l'imagination sont tout aussi réels et tout aussi physiques que les autres, quoiqu'on dise communément le contraire. Je ne rapporte plus qu'un exemple.

Un homme tourmenté par la goutte, et qui ne peut se soutenir, revoit, au moment qu'il s'y attendoit le moins, un fils qu'il croyoit perdu : plus de douleur. Un instant après, le feu se met à sa maison : plus de foiblesse. Il est déja hors du danger, quand on songe à le secourir. Son imagination, subitement et vivement frappée, réagit sur toutes les parties de son corps, et y produit la révolution qui le sauve.

Voilà, je pense, les effets les plus étonnans de l'imagination. Je vais, dans le chapitre suivant, dire un mot des agrémens qu'elle sait prêter à la vérité.

CHAPITRE X.

Où l'imagination puise les agrémens qu'elle donne à la vérité.

§. 89. L'Imagination emprunte ses agrémens du droit qu'elle a de dérober à la nature ce qu'il y a de plus riant et de plus aimable, pour embellir le sujet qu'elle manie. Rien ne lui est étranger, tout lui devient propre, dès qu'elle en peut paroître avec plus d'éclat. C'est une abeille, qui fait son trésor de tout ce qu'un parterre produit de plus belles fleurs. C'est une coquette, qui, uniquement occupée du desir de plaire, consulte plus son caprice que la raison. Toujours également complaisante, elle se prête à notre goût, à nos passions, à nos foiblesses. Elle attire et persuade l'un par son air vif et agaçant, surprend et étonne l'autre par ses manieres grandes et nobles. Tantôt elle amuse par des propos rians; d'autres fois, elle ravit par la hardiesse de ses saillies. Là, elle affecte la douceur pour intéresser : ici, la langueur et les larmes pour toucher; et, s'il le faut, elle prendra bientôt le masque pour exciter des ris.

Bien assurée de son empire, elle exerce son caprice sur tout. Elle se plaît quelquefois à donner de la grandeur aux choses les plus communes et les plus triviales; et d'autres fois, à rendre basses et ridicules les plus sérieuses et les plus sublimes. Quoiqu'elle altere tout ce qu'elle touche, elle réussit souvent, lorsqu'elle ne cherche qu'à plaire; mais hors de là, elle ne peut qu'échouer. Son empire finit où celui de l'analyse commence.

§. 90. Elle puise non-seulement dans la nature, mais encore dans les choses les plus absurdes et les plus ridicules, pourvu que les préjugés les autorisent. Peu importe qu'elles soient fausses, si nous sommes portés à les croire véritables. L'imagination a sur-tout les agrémens en vue, mais elle n'est pas opposée à la vérité. Toutes ces fictions sont bonnes lorsqu'elles sont dans l'analogie de la nature, de nos connoissances ou de nos préjugés. Mais, dès qu'elle s'en écarte, elle n'enfante plus que des idées monstrueuses et extravagantes. C'est là, je crois, ce qui rend cette pensée de Despreaux si juste.

Rien n'est beau que le vrai; le vrai seul est aimable.
Il doit régner par-tout, et même dans la fable.

En effet, le vrai appartient à la fable: non que les choses soient absolument telles qu'elle nous les représente; mais parce qu'elle les montre sous des images

claires, familieres, et qui, par conséquent, nous plaisent, sans nous engager dans l'erreur.

§. 91. Rien n'est beau que le vrai : cependant tout ce qui est vrai n'est pas beau. Pour y suppléer, l'imagination lui associe les idées les plus propres à embellir; et, par cette réunion, elle forme un tout où l'on trouve la solidité et l'agrément. La poésie en donne une infinité d'exemples. C'est là qu'on voit la fiction, qui seroit toujours ridicule sans le vrai, orner la vérité qui seroit souvent froide sans la fiction. Ce mêlange plaît toujours, pourvu que les ornemens soient choisis avec discernement, et répandus avec sagesse. L'imagination est à la vérité ce qu'est la parure à une belle personne : elle doit lui prêter tous ses secours, pour la faire paroître avec les avantages dont elle est susceptible.

Je ne m'arrêterai pas davantage sur cette partie de l'imagination; ce seroit le sujet d'un ouvrage à part : il suffit pour mon plan de n'avoir pas oublié d'en parler.

CHAPITRE XI.

De la raison, de l'esprit, et de ses différentes especes.

§. 92. DE toutes les opérations que nous avons décrites, il en résulte une qui, pour ainsi dire, couronne l'entendement : c'est la raison. Quelque idée qu'on s'en fasse, tout le monde convient que ce n'est que par elle qu'on peut se conduire sagement dans les affaires civiles, et faire des progrès dans la recherche de la vérité. Il en faut conclure qu'elle n'est autre chose que la connoissance de la maniere dont nous devons régler les opérations de notre ame.

§. 93. Je ne crois pas, en m'expliquant de la sorte, m'écarter de l'usage : je ne fais que déterminer une notion qui ne m'a paru nulle part assez exacte. Je préviens même toutes les invectives qu'on ne dit contre la raison, que pour l'avoir prise dans un sens trop vague. Dira-t-on que la nature nous a fait un présent digne d'une marâtre, lorsqu'elle nous a donné les moyens de diriger sagement les opérations de notre ame ? Une pareille pensée pourroit-elle tomber dans l'esprit ? Dira-t-on que, quand l'ame ne seroit pas douée de toutes les opérations dont nous avons parlé, elle n'en seroit que plus heureuse, parce qu'elles sont la source de ses peines par l'abus qu'elle en fait ? Que

ne reprochons-nous donc à la nature de nous avoir donné une bouche, des bras et d'autres organes qui sont souvent les instrumens de notre propre malheur? Peut-être que nous voudrions n'avoir de vie, qu'autant qu'il en faut pour sentir que nous existons, et que nous abandonnerions volontiers toutes les opérations qui nous mettent si fort au-dessus des bêtes, pour n'avoir que leur instinct.

§. 94. Mais, dira-t-on, quel est l'usage que nous devons faire des opérations de l'ame? Avec quels efforts, et avec combien peu de succès n'en a-t-on pas fait la recherche? Peut-on se flatter d'y réussir mieux aujourd'hui? Je réponds qu'il faut donc nous plaindre de n'avoir pas reçu la raison en partage. Mais plutôt n'outrons rien. Etudions bien les opérations de l'ame; connoissons toute leur étendue, sans nous en cacher la foiblesse; distinguons-les exactement; démêlons-en les ressorts; montrons-en les avantages et les abus; voyons quels secours elles se prêtent mutuellement; enfin, ne les appliquons qu'aux objets qui sont à notre portée, et je promets que nous apprendrons l'usage que nous en devons faire. Nous reconnoîtrons qu'il nous est tombé en partage autant de raison que notre état le demandoit; et que, si celui de qui nous tenons tout ce que nous sommes, ne prodigue pas ses faveurs, il sait les dispenser avec sagesse.

§. 95. Il y a trois opérations qu'il est à

propos de rapprocher pour en faire mieux sentir la différence. Ce sont l'instinct, la folie, et la raison. L'instinct n'est qu'une imagination, dont l'exercice n'est point du tout à nos ordres; mais qui, par sa vivacité, concourt parfaitement à la conservation de notre être. Il exclut la mémoire, la réflexion et les autres opérations de l'ame. La folie admet, au contraire, l'exercice de toutes les opérations; mais c'est une imagination déréglée qui les dirige. Enfin, la raison résulte de toutes les opérations de l'ame bien conduite. Si Pope avoit su se faire des idées nettes de ces choses, il n'auroit pas autant déclamé contre la raison, et encore moins conclu :

Envain de la raison tu vantes l'excellence.
Doit-elle sur l'instinct avoir la préférence ?
Entre ces facultés quelle comparaison !
Dieu dirige l'instinct, et l'homme la raison.

§. 96. Il est, au reste, bien aisé d'expliquer ici la distinction qu'on fait entre être *au-dessus de la raison*, *selon la raison* et *contre la raison*. Toute vérité qui renferme quelques idées qui ne peuvent être l'objet des opérations de l'ame, parce qu'elles n'ont pu entrer par les sens ni être tirées des sensations, est au-dessus de la raison. Une vérité qui ne renferme que des idées sur lesquelles notre esprit peut opérer, est selon la raison. Enfin, toute proposition qui en contredit une qui résulte des opé-

rations de l'ame bien conduite, est contre la raison.

§. 97. On a pu facilement remarquer que, dans la notion de la raison, et dans les nouveaux détails que j'ai donnés sur l'imagination (1), il n'entre d'autres idées que celle des opérations qui ont été le sujet des huit premiers chapitres de cette section. Il étoit cependant à propos de considérer ces choses à part, soit pour se conformer à l'usage, soit pour marquer plus exactement les différens objets des opérations de l'entendement. Je crois même devoir suivre encore l'usage, lorsqu'il distingue le bon sens, l'esprit, l'intelligence, la pénétration, la profondeur, le discernement, le jugement, la sagacité, le goût, l'invention, le talent, le génie et l'enthousiasme : il me suffira cependant de ne dire qu'un mot sur toutes ces choses.

§. 98. Le bon sens et l'intelligence ne font que concevoir ou imaginer, et ne diffèrent que par la nature de l'objet dont on s'occupe. Comprendre, par exemple, que deux et deux font quatre, ou comprendre tout un cours de mathématiques, c'est également concevoir ; mais avec cette différence, que l'un s'appelle bon sens, et l'autre intelligence. Le même, pour imaginer des choses communes et qui tombent tous les jours sous les yeux, il ne faut que du bon sens : mais, pour imaginer

(1) Chapitre précédent.

des choses neuves, sur-tout si elles sont de quelqu'étendue, il faut de l'intelligence. L'objet du bon sens ne paroît donc se rencontrer que dans ce qui est facile et ordinaire; et c'est à l'intelligence à faire concevoir, ou imaginer, des choses plus composées et plus neuves.

§. 99. Faute d'une bonne méthode pour analyser nos idées, nous nous contentons souvent de nous entendre à-peu-près. On en voit l'exemple dans le mot *esprit*, auquel on attache communément une notion bien vague, quoiqu'il soit dans la bouche de tout le monde. Quelle qu'en soit la signification, elle ne sauroit s'étendre au-delà des opérations dont j'ai donné l'analyse. Mais selon qu'on prend ces opérations à part, qu'on en réunit plusieurs, ou qu'on les considere toutes ensemble, on se forme différentes notions auxquelles on donne communément le nom d'esprit. Il faut cependant y mettre pour condition, que nous les conduisions d'une maniere supérieure, et qui montre l'activité de l'entendement. Celles où l'ame dispose à peine d'elle-même, ne méritent pas ce nom. Ainsi la mémoire et les opérations qui la précedent, ne constituent pas l'esprit. Si même l'activité de l'ame n'a pour objet que des choses communes, ce n'est encore que bon sens, comme je l'ai dit. L'esprit vient immédiatement après, et se trouveroit à son plus haut période dans un homme qui, en toute occasion, sauroit

parfaitement

parfaitement bien conduire toutes les opérations de son entendement, et s'en serviroit avec toute la facilité possible. C'est une notion dont on ne trouvera jamais le modele ; mais il faut le supposer, afin d'avoir un point fixe d'où l'on puisse, par divers endroits, s'éloigner plus ou moins, et se faire, par ce moyen, quelque idée des especes inférieures. Je me borne à celles auxquelles on a donné des noms.

§. 100. La pénétration suppose qu'on est capable d'assez d'attention, de réflexion et d'analyse, pour percer jusques dans l'intérieur des choses, et la profondeur qu'on les creuse au point d'en développer tous les ressorts, et qu'on voit d'où elles viennent, ce qu'elles sont, et ce qu'elles deviendront.

§. 101. Le discernement et le jugement comparent les choses, en font la différence, et apprécient exactement la valeur des unes aux autres ; mais le premier se dit plus particuliérement de celles qui regardent la spéculation, et le second, de celles qui concernent la pratique. Il faut du discernement dans les recherches philosophiques, et du jugement dans la conduite de la vie.

§. 102. La sagacité n'est que l'adresse avec laquelle on sait se retourner pour saisir son objet plus facilement, ou pour le faire mieux comprendre aux autres ; ce qui ne se fait que par l'imagination jointe à la réflexion et à l'analyse.

§. 103. Le goût est une maniere de sentir si heureuse, qu'on apperçoit le prix des choses sans le secours de la réflexion, ou plutôt sans se servir d'aucune regle pour en juger. Il est l'effet d'une imagination qui, ayant été exercée de bonne heure sur des objets choisis, les conserve toujours présens, et s'en fait naturellement des modeles de comparaison. C'est pourquoi le bon goût est ordinairement le partage des gens du monde.

§. 104. Nous ne créons pas proprement des idées, nous ne faisons que combiner, par des compositions et des décompositions, celles que nous recevons par les sens. L'invention consiste à savoir faire des combinaisons neuves. Il y en a de deux especes : le talent et le génie.

Celui-là combine les idées d'un art ou d'une science connue, d'une maniere propre à produire les effets qu'on en doit naturellement attendre. Il demande tantôt plus d'imagination, tantôt plus d'analyse. Celui-ci ajoute au talent l'idée d'esprit en quelque sorte créateur. Il invente de nouveaux arts, ou, dans le même art, de nouveaux genres égaux, et quelquefois même supérieurs à ceux qui étoient déja connus. Il envisage des choses sous des points de vue qui ne sont qu'à lui, donne naissance à une science nouvelle, ou se fraie, dans celles qu'on cultive, une route à des vérités auxquelles on n'espéroit pas de pouvoir arriver. Il répand sur celles

qu'on connoissoit avant lui, une clarté et une facilité dont on ne les jugeoit pas susceptibles. Un homme à talent a un caractere qui peut appartenir à d'autres ; il est égalé et même quelquefois surpassé. Un homme de génie a un caractere original, il est inimitable. Aussi les grands écrivains qui le suivent, hasardent rarement de s'essayer dans le genre où il a réussi. Corneille, Moliere et Quinault n'ont point eu d'imitateurs. Nous avons des modernes qui vraisemblablement n'en auront pas davantage.

On qualifie le génie d'étendu et de vaste. Comme étendu, il faut de grands progrès dans un genre : comme vaste, il réunit tant de genres, et à un tel degré, qu'on a en quelque sorte de la peine à imaginer qu'il ait des bornes.

§. 105. On ne peut analyser l'enthousiasme quand on l'éprouve, puisqu'alors on n'est pas maître de sa réflexion : mais comment l'analyser, quand on ne l'éprouve plus ? C'est en considérant les effets qu'il a produit. Dans cette occasion la connoissance des effets doit conduire à la connoissance de leur cause, et cette cause ne peut être que quelqu'une des opérations dont nous avons déja fait l'analyse.

Quand les passions nous donnent de violentes secousses, en sorte qu'elles nous enlevent l'usage de la réflexion, nous éprouvons mille sentimens divers. C'est que l'imagination plus ou moins excitée,

selon que les passions sont plus ou moins vives, réveille avec plus ou moins de force les sentimens qui ont quelque rapport, et par conséquent quelque liaison avec l'état où nous sommes.

Supposons deux hommes dans les mêmes circonstances, et éprouvant les mêmes passions, mais dans un inégal degré de force. D'un côté, prenons pour exemple le vieil Horace, tel qu'il est dépeint dans Corneille avec cette ame romaine qui lui feroit sacrifier ses propres enfans au salut de la république. L'impression qu'il reçoit, quand il apprend la fuite de son fils, est un assemblage confus de tous les sentimens que peuvent produire l'amour de la patrie et celui de la gloire, portés au plus haut point, jusques-là qu'il ne doit pas regretter la perte de deux de ses fils, et qu'il doit souhaiter que le troisieme eût également perdu la vie. Voilà les sentimens dont il est agité ; mais les exprimera-t-il dans tout leur détail ? Non : ce n'est pas le langage des grandes passions. Il ne se contentera pas non plus d'en faire connoître un des moins vifs. Il préférera naturellement celui qui agit en lui avec le plus de violence, et s'y arrêtera, parce que, par la liaison qu'il a avec les autres, il les renferme suffisamment. Or, quel est ce sentiment ? C'est de souhaiter que son fils fût mort : car un pareil desir, ou n'entre point dans l'ame d'un pere, ou, quand il y entre, il doit seul en quelque sorte la remplir. C'est

pourquoi, lorsqu'on lui demande ce que son fils pouvoit faire contre trois, il doit répondre, *qu'il mourût.*

Supposons d'un autre côté un Romain qui, quoique sensible à la gloire de sa famille et au salut de la république, eût néanmoins éprouvé des passions beaucoup plus foibles que le vieil Horace, il me paroît qu'il auroit presque conservé tout son sang-froid. Les sentimens produits en lui par l'honneur et par l'amour de la patrie, l'auroient affecté plus foiblement, et chacun à-peu-près dans un égal degré. Cet homme n'auroit pas été porté à exprime l'un plutôt que l'autre; ainsi il auroit été naturel qu'il les eût fait connoître dans tout leur détail. Il auroit dit combien il souffroit de voir la ruine de la république, et la honte dont son fils venoit de se couvrir; il auroit défendu qu'il osât jamais se présenter devant lui : et au lieu d'en souhaiter la mort, il auroit seulement jugé qu'il eût mieux valu pour lui avoir le sort de ses freres.

Quoi qu'on entende par *enthousiasme*, il suffit de savoir qu'il est opposé au sang-froid, pour remarquer que ce n'est que dans l'enthousiasme qu'on peut se mettre à la place du vieil Horace de Corneille : il n'en est pas de même pour se mettre à la place de l'homme que j'ai imaginé. Voyons encore un exemple.

Si Moïse ayant à parler de la création de la lumiere, avoit été moins pénétré de la

grandeur de Dieu, il se seroit étendu davantage à montrer la puissance de cet Etre suprême. D'un côté, il n'auroit rien négligé pour exalter l'excellence de la lumiere, et de l'autre, il auroit représenté les ténebres comme un chaos où toute la nature étoit ensévelie. Mais, pour entrer dans ces détails, il étoit trop rempli des sentimens que peut produire la vue de la supériorité du premier être, et de la dépendance des créatures. Ainsi les idées de commandement et d'obéissance étant liées à celles de supériorité et de dépendance, elles n'ont pu manquer de se réveiller dans son ame; et il a dû s'y arrêter, comme étant suffisantes pour exprimer toutes les autres. Il se borne donc à dire: *Dieu dit que la lumiere soit, et la lumiere fut.* Par le nombre et par la beauté des idées que ces expressions abrégées réveillent en même tems, elles ont l'avantage de frapper l'ame d'une maniere admirable, et sont pour cette raison, ce qu'on nomme *sublimes.*

En conséquence de ces analyses, voici la notion que je me fais de l'enthousiasme: c'est l'état d'un homme qui, considérant avec effort les circonstances où il se place, est vivement remué par tous les sentimens qu'elles doivent produire, et qui, pour exprimer ce qu'il éprouve, choisit naturellement parmi ces sentimens celui qui est le plus vif, et qui seul équivaut aux autres par l'étroite liaison qu'il a avec eux. Si cet état n'est que passager, il donne lieu à

un trait; et s'il dure quelque tems, il peut produire une piece entiere. En conservant son sang-froid, on pourroit imiter l'enthousiasme, si l'on s'étoit fait l'habitude d'analyser les beaux morceaux que les poëtes lui doivent. Mais la copie seroit-elle toujours égale à l'original?

§. 106. L'esprit est proprement l'instrument avec lequel on acquiert les idées qui s'éloignent des plus communes. C'est pourquoi nos idées sont d'une nature bien différente, selon le genre des opérations qui constituent plus particuliérement l'esprit de chaque homme. Les effets ne peuvent pas être les mêmes dans celui où vous supposerez plus d'analyse avec moins d'imagination, et dans celui où vous supposerez plus d'imagination avec moins d'analyse. L'imagination seule est susceptible d'une grande variété, et suffit pour faire des esprits de bien des especes. Nous avons des modeles de chacune dans nos écritures; mais toutes n'ont pas des noms. D'ailleurs, pour considérer l'esprit dans tous ses effets, ce n'est pas assez d'avoir donné l'analyse des opérations de l'entendement, il faudroit encore fait avoir celle des passions, et avoir remarqué comment toutes ces choses se combinent, et se confondent en une seule cause. L'influence des passions est si grande, que souvent sans elles l'entendement n'auroit presque point d'exercice, et que, pour avoir de l'esprit, il ne manque quelquefois à un homme que des passions.

Elles sont même absolument nécessaires pour certains talens. Mais une analyse des passions appartiendroit plutôt à un ouvrage où l'on traiteroit des progrès de nos connoissances, qu'à celui où il ne s'agit que de leur origine.

§. 107. Le principal avantage qui résulte de la maniere dont j'ai envisagé les opérations de l'ame, c'est qu'on voit évidemment comment le bon sens, l'esprit, la raison et leurs contraires naissent également d'un même principe, qui est la liaison des idées les unes avec les autres; que, remontant encore plus haut, on voit que cette liaison est produite par l'usage des signes. Voilà le principe. Je vais finir par une récapitulation de ce qui a été dit.

On est capable de plus de réflexion à proportion qu'on a de plus de raison. Cette derniere faculté produit donc la réflexion. D'un côté, la réflexion nous rend maîtres de notre attention; elle engendre donc l'attention; d'un autre côté, elle nous fait lier nos idées; elle occasionne donc la mémoire. De-là naît l'analyse, d'où se forme la réminiscence, ce qui donne lieu à l'imagination (je prends ici ce mot dans le sens que je lui ai donné.)

C'est par le moyen de la réflexion que l'imagination devient à notre pouvoir, et nous n'avons à notre disposition l'exercice de la mémoire que long-tems après que nous sommes maîtres de celui de notre imagination, et ces deux opérations produisent la conception.

L'entendement differe de l'imagination, comme l'opération qui consiste à concevoir differe de l'analyse. Quant aux opérations qui consistent à distinguer, comparer, composer, décomposer, juger, raisonner, elles naissent les unes des autres, et sont les effets immédiats de l'imagination et de la mémoire. Telle est la génération des opérations de l'ame.

Il est important de bien saisir toutes ces choses, et de remarquer sur-tout les opérations qui forment l'entendement, (on sait que je ne prends pas ce mot dans le sens des autres) et le distinguer de celles qu'il produit. C'est sur cette différence que portera toute la suite de cet ouvrage : elle en est le fondement. Tout y sera confondu pour ceux qui ne la saisiront pas.

SECTION TROISIEME.

Des idées simples et des idées complexes.

§. 1. J'Appelle idée complexe la réunion ou la collection de plusieurs perceptions ; et idée simple, une perception considérée toute seule.

» Bien que les qualités qui frappent nos » sens, dit Locke (1), soient si fort unies » et bien mêlées ensemble dans les choses » mêmes, qu'il n'y ait aucune séparation » ou distance entr'elles, il est certain » néanmoins que les idées que ces diverses » qualités produisent dans l'ame, y en- » trent par les sens d'une maniere simple » et sans nul mêlange. Car quoique la vue » et l'attouchement excitent souvent dans » le même tems différentes idées par le » même objet, comme lorsqu'on voit le » mouvement et la couleur tout-à-la fois, » et que la main sent la mollesse et la cha- » leur du morceau de cire ; cependant les » idées simples qui sont ainsi réunies dans » le même sujet, sont aussi parfaitement » distinctes que celles qui entrent dans » l'esprit par divers sens. Par exemple, la » froideur et la dureté qu'on sent dans un » morceau de glace, sont des idées aussi » distinctes dans l'ame, que l'odeur et la

(1) Liv. 2. c. 2. §. 1.

» blancheur d'une fleur de lys, ou que
» l'odeur du sucre et l'odeur d'une rose : et
» rien n'est plus évident à un homme que
» la perception claire et distincte qu'il a de
» ces idées simples, dont chacune prise à
» part, est exempte de toute composition,
» et ne produit, par conséquent, dans
» l'ame, qu'une perception entiérement uni-
» forme, qui ne peut être distinguée en
» différentes idées.

Quoique nos perceptions soient susceptibles de plus ou de moins de vivacité, on auroit tort de s'imaginer que chacune soit composée de plusieurs autres. Fondez ensemble des couleurs qui ne diffèrent que parce qu'elles ne sont pas également vives, elles ne produiront qu'une seule perception.

Il est vrai qu'on regarde comme différens degrés d'une même perception toutes celles qui ont des rapports moins éloignés. Mais c'est que, faute d'avoir autant de noms que de perceptions, on a été obligé de rappeller celles-ci à certaines classes. Prises à part, il n'y en a point qui ne soit simple. Comment décomposer, par exemple, celle qu'occasionne la blancheur de la neige ? Y distinguera-t-on plusieurs autres blancheurs dont elle se soit formée ?

§. 2. Toutes les opérations de l'ame, considérées dans leur origine, sont également simples ; car chacune n'est alors qu'une perception. Mais ensuite elles se combinent pour agir de concert et forment

des opérations composées. Cela paroît sensiblement dans ce qu'on appelle *pénétration*, *discernement*, *sagacité*, &c.

§. 3. Outre les idées qui sont réellement simples, on regarde souvent comme telle une collection de plusieurs perceptions, lorsqu'on la rapporte à une collection plus grande dont elle fait partie. Il n'y a même point de notion, quelque composée qu'elle soit, qu'on ne puisse considérer comme simple, en lui attachant l'idée de l'unité.

§. 4. Parmi les idées complexes, les unes sont composées de perceptions différentes : telle est celle d'un corps : les autres le sont de perceptions uniformes, ou plutôt elles ne sont qu'une même perception répétée plusieurs fois. Tantôt le nombre n'en est point déterminé ; telle est l'idée abstraite de l'étendue, tantôt il est déterminé ; le pied, par exemple, est la perception d'un pouce prise douze fois.

§. 5. Quant aux notions qui se forment de perceptions différentes, il y en a de deux sortes : celles des substances et celles qui se composent des idées simples qu'on rapporte aux différentes actions des hommes. Afin que les premieres soient utiles, il faut qu'elles soient faites sur le modele des substances, et qu'elles ne représentent que les propriétés qui y sont renfermées. Dans les autres, on se conduit tout différemment. Souvent il est important de les former, avant d'en avoir vu des exem-

ples; et d'ailleurs, ces exemples n'auroient ordinairement rien d'assez fixe pour nous servir de regle. Une notion de la vertu ou de la justice, formée de la sorte, varieroit selon que les cas particuliers admettroient ou rejetteroient certaines circonstances, et la confusion iroit à un tel point, qu'on ne discerneroit plus le juste de l'injuste : erreur de bien des philosophes. Il ne nous reste donc qu'à rassembler, à notre choix, plusieurs idées simples, et qu'à prendre ces collections une fois déterminées, pour le modele d'après lequel nous devons juger des choses. Telles sont les idées attachées à ces mots : *gloire*, *honneur*, *courage*. Je les appellerai *idées archétypes* : terme que les métaphysiciens modernes ont assez mis en usage.

§. 6. Puisque les idées simples ne sont que nos propres perceptions, le seul moyen de les connoître, c'est de réfléchir sur ce qu'on éprouve à la vue des objets.

§. 7. Il en est de même de ces idées complexes qui ne sont qu'une répétition indéterminée d'une même perception. Il suffit, par exemple, pour avoir l'idée abstraite de l'étendue, d'en considérer la perception, sans en considérer aucune partie déterminée comme répétée un certain nombre de fois.

§. 8. N'ayant à envisager les idées que par rapport à la maniere dont elles viennent à notre connoissance, je ne ferai de

ces deux especes qu'une seule classe. Ainsi, quand je parlerai des idées complexes, il faudra m'entendre de celles qui sont formées de perceptions différentes, ou d'une même perception répétée d'une maniere déterminée.

§. 9. On ne peut bien connoître les idées complexes, prises dans le sens auquel je viens de les restreindre, qu'en les analysant; c'est-à-dire, qu'il faut les réduire aux idées simples dont elles ont été composées, et suivre le progrès de leur génération. C'est ainsi que nous nous sommes formé la notion de l'entendement. Jusqu'ici aucun philosophe n'a su que cette méthode pût être pratiquée en métaphysique. Les moyens dont ils se sont servis pour y suppléer, n'ont fait qu'augmenter la confusion et multiplier les disputes.

§. 10. De là on peut conclure l'inutilité des définitions; c'est-à-dire, de ces propositions où l'on veut expliquer les propriétés des choses par un genre et par une différence. 1°. L'usage en est impossible, quand il s'agit des idées simples. Locke l'a fait voir (1), et il est assez singulier qu'il soit le premier qui l'ait remarqué. Les philosophes qui sont venus avant lui, ne sachant pas discerner les idées qu'il falloit définir de celles qui ne devoient pas l'être, qu'on juge de la confusion qui se trouve dans leurs écrits. Les Cartésiens n'igno-

---

(1) Liv. 3. c. 4.

roient pas qu'il y a des idées plus claires que toutes les définitions qu'on en peut donner ; mais ils n'en savoient pas la raison, quelque facile qu'elle paroisse à appercevoir. Ainsi ils font bien des efforts pour définir des idées fort simples, tandis qu'ils jugent inutile d'en définir de fort composées. Cela fait voir combien, en philosophie, le plus petit pas est difficile à faire.

En second lieu, les définitions sont peu propres à donner une notion exacte des choses un peu composées. Les meilleures ne valent pas même une analyse imparfaite. C'est qu'il y entre toujours quelque chose de gratuit, ou du moins, on n'a point de regles pour s'assurer du contraire. Dans l'analyse, on est obligé de suivre la génération même de la chose. Ainsi, quand elle sera bien faite, elle réunira infailliblement les suffrages, et par-là, terminera les disputes.

§. 11. Quoique les géometres aient connu cette méthode, ils ne sont pas exempts de reproches. Il leur arrive quelquefois de ne pas saisir la vraie génération des choses, et cela dans des occasions où il n'étoit pas bien difficile de le faire. On en voit la preuve dès l'entrée de la géométrie. Après avoir dit que le point est *ce qui se termine soi-même de toutes parts, ce qui n'a d'autres bornes que soi-même*, ou *ce qui n'a ni longueur, ni largeur, ni profondeur*, ils le font mouvoir pour engendrer la ligne. Ils

font ensuite mouvoir la ligne pour engendrer la surface, et la surface pour engendrer le solide.

Je remarque d'abord qu'ils tombent ici dans le défaut des autres philosophes, c'est de vouloir définir une chose fort simple : défaut qui est une des suites de la synthese qu'ils ont si fort à cœur, et qui demande qu'on définisse tout.

En second lieu, le mot de *borne* dit si nécessairement relation à une chose étendue, qu'il n'est pas possible d'imaginer une chose qui se termine de toutes parts, ou qui n'a d'autres bornes que soi-même. La privation de toute longueur, largeur et profondeur n'est pas non plus une notion assez facile pour être présentée la premiere.

En troisieme lieu, on ne sauroit se représenter le mouvement d'un point sans étendue, et encore moins la trace qu'on suppose qu'il laisse après lui pour produire la ligne. Quant à la ligne, on peut bien la concevoir en mouvement selon la détermination de sa longueur, mais non pas selon la détermination qui devoit produire la surface ; car alors elle est dans le même cas que le point. On en peut dire autant de la surface mue pour engendrer le solide.

§. 12. On voit bien que les géometres ont eu pour objet de se conformer à la génération des choses ou à celle des idées ; mais ils n'y ont pas réussi.

On ne peut avoir l'usage des sens, qu'on

n'ait aussi-tôt l'idée de l'étendue avec toutes ses dimentions. Celle du solide est donc une des premieres qu'ils transmettent. Or, prenez un solide, et considérez-en une extrêmité sans penser à sa profondeur ; vous aurez l'idée d'une surface, ou d'une étendue en longueur et largeur sans profondeur. Car votre réflexion n'est l'idée que de la chose dont elle s'occupe.

Prenez ensuite cette surface, et pensez à sa longueur sans penser à sa largeur ; vous aurez l'idée d'une ligne, ou d'une étendue en longueur sans largeur et sans profondeur.

Enfin réfléchissez sur une extrêmité de cette ligne, sans faire attention à sa longueur, et vous vous ferez l'idée d'un point, ou de ce qu'on prend en géométrie pour ce qui n'a ni longueur, ni largeur, ni profondeur.

Par cette voie, vous vous formerez sans effort les idées de point, de ligne et de surface. On voit que tout dépend d'étudier l'expérience, afin d'expliquer la génération des idées dans le même ordre dans lequel elles se sont formées. Cette méthode est sur-tout indispensable, quand il s'agit des notions abstraites ; c'est le seul moyen de les expliquer avec netteté.

§. 13. On peut remarquer deux différences essentielles entre les idées simples et les complexes. 1°. L'esprit est purement passif dans la production des premieres : il ne pourroit pas se donner l'idée d'une

couleur qu'il n'a jamais vue. Il est, au contraire, actif dans la génération des dernieres. C'est lui qui en réunit les idées simples, d'après des modeles, ou à son choix; en un mot, elles ne sont que l'ouvrage d'une expérience réfléchie. Je les appellerai plus particuliérement *notions*.
2°. Nous n'avons point de mesure pour connoître l'excès d'une idée simple sur une autre : ce qui provient de ce qu'on ne peut les diviser. Il n'en est pas de même des idées complexes : on connoît, avec la derniere précision, la différence de deux nombres, parce que l'unité, qui en est la mesure commune, est toujours égale. On peut encore compter les idées simples des notions complexes qui, ayant été formées de perceptions différentes, n'ont pas une mesure aussi exacte que l'unité. S'il y a des rapports qu'on ne sauroit apprécier, ce sont uniquement ceux des idées simples. Par exemple, on connoît exactement quelles idées on a attaché de plus au mot *or* qu'à celui de *tombac*; mais on ne peut pas mesurer la différence de la couleur de ces métaux, parce que la perception en est simple et indivisible.

§. 14. Les idées simples et les idées complexes conviennent en ce qu'on peut également les considérer comme absolues et comme relatives. Elles sont absolues, quand on s'y arrête et qu'on en fait l'objet de sa réflexion, sans les rapporter à d'autres. Mais, quand on les considere comme

subordonnées les unes aux autres, on les nomme relations.

§. 15. Les notions archétypes ont deux avantages : le premier, c'est d'être complettes ; ce sont des modeles fixes dont l'esprit peut acquérir une connoissance si parfaite, qu'il ne lui en restera plus rien à découvrir. Cela est évident, puisque ces notions ne peuvent renfermer d'autres idées simples que celles que l'esprit à lui-même rassemblées. Le second avantage est une suite du premier, il consiste en ce que tous les rapports qui sont entr'elles peuvent être apperçus : car, connoissant toutes les idees simples dont elles sont formées, nous en pouvons faire toutes les analyses possibles.

Mais les notions des substances n'ont pas les mêmes avantages. Elles sont nécessairement incomplettes, parce que nous les rapportons à ces modeles où nous pouvons tous les jours découvrir de nouvelles propriétés. Par conséquent nous ne saurions connoître tous les rapports qui sont entre deux substances. S'il est louable de chercher, par l'expérience, à augmenter de plus en plus notre connoissance à cet égard, il est ridicule de se flatter qu'on puisse, un jour, la rendre parfaite.

Cependant il faut prendre garde qu'elle n'est pas obscure et confuse, comme on se l'imagine ; elle n'est que bornée. Il dépend de nous de parler des substances dans la derniere exactitude, pourvu que nous

ne comprenions dans nos idées et dans nos expressions, que ce qu'une observation constante nous apprend.

§. 16. Les mots synonymes de *pensée*, *opération*, *perception*, *sensation*, *conscience*, *idée*, *notion*, sont d'un si grand usage en métaphysique, qu'il est essentiel d'en remarquer la différence. J'appelle *pensée*, tout ce que l'ame éprouve, soit par des impressions étrangeres, soit par l'usage qu'elle fait de sa réflexion : *opération*, la pensée, en tant qu'elle est propre à produire quelque changement dans l'ame, et, par ce moyen, à l'éclairer et la guider : *perception*, l'impression qui se produit en nous à la présence des objets : *sensation*, cette même impression en tant qu'elle vient par les sens : *conscience*, la connoissance qu'on en prend : *idée*, la connoissance qu'on en prend comme image : *notion*, toute idée qui est notre propre ouvrage. Voilà le sens dans lequel je me sers de ces mots. On ne peut prendre indifféremment l'un pour l'autre, qu'autant qu'on n'a besoin que de l'idée principale qu'ils signifient. On peut appeller les idées simples, indifféremment perceptions ou idées ; mais on ne doit pas les appeller notions, parce qu'elles ne sont pas l'ouvrage de l'esprit. On ne doit pas dire *la notion du blanc*, mais *la perception du blanc*. Les notions, à leur tour, peuvent être considérées comme images : on peut, par conséquent, leur donner le nom d'*idées*, mais jamais celui de perception.

Ce seroit faire entendre qu'elles ne sont pas notre ouvrage. On peut dire la *notion de la hardiesse*, et non la *perception de la hardiesse ;* ou si l'on veut faire usage de ce terme, il faut dire, *les perceptions qui composent la notion de la hardiesse.* En un mot, comme nous n'avons conscience des impressions qui se passent dans l'ame, que comme de quelque chose de simple et d'indivisible, le nom de *perception* doit être consacré aux idées simples, ou du moins à celles qu'on regarde comme telles par rapport à des notions plus composées.

J'ai encore une remarque à faire sur les mots d'*idées* et de *notions :* c'est que le premier signifiant une perception considérée comme image, et le second une idée que l'esprit a lui-même formée, les idées et les notions ne peuvent appartenir qu'aux êtres qui sont capables de réflexion. Quant aux autres, tels que les bêtes, ils n'ont que des sensations et des perceptions : ce qui n'est pour eux qu'une perception, devient idée à notre égard, par la réflexion que nous faisons que cette perception représente quelque chose.

SECTION QUATRIEME.

CHAPITRE PREMIER.

De l'opération par laquelle nous donnons des signes à nos idées.

CEtte opération résulte de l'imagination, qui présente à l'esprit des signes dont on n'avoit point encore l'usage, et de l'attention qui les lie avec les idées. Elle est une des plus essentielles dans la recherche de la vérité : cependant elle est des moins connues. J'ai déja fait voir quel est l'usage et la nécessité des signes pour l'exercice des opérations de l'ame. Je vais démontrer la même chose, en les considérant par rapport aux différentes especes d'idées. C'est une vérité qu'on ne sauroit présenter sous trop de faces différentes.

§. 1. L'arithmétique fournit un exemple bien sensible de la nécessité des signes. Si, après avoir donné un nom à l'unité, nous n'en imaginions pas, successivement, pour toutes les idées que nous formons par la multiplication de cette premiere, il nous seroit impossible de faire aucun progrès dans la connoissance des nombres. Nous ne discernons différentes collections, que parce que nous avons des chiffres qui sont eux-mêmes fort distincts. Otons ces chif-

fres, ôtons tous les signes en usage, et nous nous appercevrons qu'il nous est impossible d'en conserver les idées. Peut-on seulement se faire la notion du plus petit nombre, si l'on ne considere pas plusieurs objets, dont chacun soit comme le signe auquel on attache l'unité ? Pour moi, je n'apperçois les nombres *deux* ou *trois*, qu'autant que je me représente deux ou trois objets différens. Si je passe au nombre *quatre*, je suis obligé, pour plus de facilité, d'imaginer deux objets d'un côté et deux de l'autre, à celui de *six*, je ne puis me dispenser de les distribuer deux à deux, ou trois à trois : et si je veux aller plus loin, il me faudra bientôt considérer plusieurs unités comme une seule, et les réunir pour cet effet à un seul objet.

§. 2. Locke (1) parle de quelques Américains qui n'avoient point d'idées du nombre mille, parce qu'en effet ils n'avoient imaginé des noms que pour compter jusqu'à vingt. J'ajoute qu'ils auroient eu quelque difficulté à s'en faire du nombre vingt-un. En voici la raison.

Par la nature de notre calcul, il suffit d'avoir des idées des premiers nombres, pour être en état de s'en faire de tous ceux qu'on peut déterminer. C'est que, les premiers signes étant donnés, nous avons des regles pour en inventer d'autres. Ceux qui

---

(1) L. 2. c. 16. §. 6. Il dit qu'il s'est entretenu avec eux.

ignoreroient cette méthode, au point d'être obligés d'attacher chaque collection à des signes qui n'auroient point d'analogie entr'eux, n'auroient aucun secours pour se guider dans l'invention des signes. Ils n'auroient donc pas la même facilité que nous, pour se faire de nouvelles idées. Tel étoit, vraisemblablement, le cas de ces Américains. Ainsi, non seulement ils n'avoient point d'idée du nombre mille, mais même il ne leur étoit pas aisé de s'en faire immédiatement au-dessus de vingt. (1)

§. 3. Le progrès de nos connoissances dans les nombres vient donc uniquement de l'exactitude avec laquelle nous avons ajouté l'unité à elle-même, en donnant à chaque progression un nom qui la fait distinguer de celle qui la précede et de celle qui la suit. Je sais que cent est supérieur d'une unité à quatre-vingt-dix-neuf, et inférieur d'une unité à cent un, parce que je me souviens que ce sont là trois signes que j'ai choisis pour désigner trois nombres qui se suivent.

§. 4. Il ne faut pas se faire illusion, en

---

(1) On ne peut plus douter de ce que j'avance ici, depuis la relation de M. de la Condamine.

Il parle (pag. 67,) d'un peuple qui n'a d'autre signe pour exprimer le nombre *trois* que celui-ci, *poellarrarorincourac*. Ce peuple ayant commencé d'une maniere aussi peu commode, il ne lui étoit pas aisé de compter au-delà. On ne doit donc pas avoir de la peine à comprendre que ce fussent là, comme on l'assure, les bornes de son arithmétique.

s'imaginant

s'imaginant que les idées des nombres, séparées de leurs signes, soient quelque chose de clair et de déterminé (1). Il ne peut rien y avoir qui réunisse dans l'esprit plusieurs unités, que le nom même auquel on les a attachées. Si quelqu'un me demande ce que c'est que *mille*, que puis-je répondre ? sinon que ce mot fixe dans mon esprit une certaine collection d'unités. S'il m'interroge encore sur cette collection, il est évident qu'il m'est impossible de la lui faire appercevoir dans toutes ses parties. Il ne me reste donc qu'à lui présenter successivement tous les noms qu'on a inventé pour signifier les progressions qui la précedent. Je dois lui apprendre à ajouter une unité à une autre, et à les réunir par le signe *deux* ; une troisieme aux deux précédentes, et à les attacher au signe *trois*, et ainsi de suite. Par cette voie, qui est l'unique, je le menerai de nombres en nombres jusqu'à mille.

Qu'on cherche ensuite ce qu'il y aura de clair dans son esprit, on y trouvera trois choses : l'idée de l'unité, celle de l'opération par laquelle il a ajouté plusieurs fois l'unité à elle-même ; enfin le souvenir d'avoir imaginé le signe *mille* après les

(1) Mallebranche a pensé que les nombres qu'apperçoit l'*entendement pur* sont quelque chose de bien supérieur à ceux qui tombent sous les sens. Saint Augustin (dans ses confessions,) les Platoniciens et tous les partisans des idées innées, ont été dans le même préjugé.

signes *neuf cents quatre-vingt dix-neuf*, *neuf cents quatre-vingt dix-huit*, &c. Ce n'est certainement ni par l'idée de l'unité, ni par celle de l'opération qui l'a multipliée, qu'est déterminé ce nombre, car ces choses se trouvent également dans tous les autres. Mais puisque le signe *mille* n'appartient qu'à cette collection, c'est lui seul qui la détermine et qui la distingue.

§. 5. Il est donc hors de doute que, quand un homme ne voudroit calculer que pour lui, il seroit autant obligé d'inventer des signes, que s'il vouloit communiquer ses calculs. Mais pourquoi ce qui est vrai en arithmétique, ne le seroit-il pas dans les autres sciences? Pourrions-nous jamais réfléchir sur la métaphysique et sur la morale, si nous n'avions inventé des signes pour fixer nos idées, à mesure que nous avons formé de nouvelles collections? Les mots ne doivent-ils pas être aux idées de toutes les sciences ce que sont les chiffres aux idées de l'arithmétique? Il est vraisemblable que l'ignorance de cette vérité est une des causes de la confusion qui regne dans les ouvrages de métaphysique et de morale. Pour traiter cette matiere avec ordre, il faut parcourir toutes les idées qui peuvent être l'objet de notre réflexion.

§. 6. Il me semble qu'il n'y a rien à ajouter à ce que j'ai dit sur les idées simples. Il est certain que nous réfléchissons souvent sur nos perceptions, sans nous rap-

peller autre chose que leurs noms, ou les circonstances où nous les avons éprouvées. Ce n'est même que par la liaison qu'elles ont avec ces signes, que l'imagination peut les réveiller à notre gré.

L'esprit est si borné, qu'il ne peut pas se retracer une grande quantité d'idées, pour en faire, tout à la fois, le sujet de sa réflexion. Cependant il est souvent nécessaire qu'il en considere plusieurs ensemble. C'est ce qu'il fait avec le secours des signes, qui, en les réunissant, les lui font envisager comme si elles n'étoient qu'une seule idée.

§. 7. Il y a deux cas où nous rassemblons des idées simples sous un seul signe : nous le faisons sur des modeles ou sans modeles.

Je trouve un corps, et je vois qu'il est étendu, figuré, divisible, solide, dur, capable de mouvement et de repos, jaune, fusible, ductile, malléable, fort pesant, fixe, qu'il a la capacité d'être dissous dans l'eau régale, &c. Il est certain que, si je ne puis pas donner, tout à la fois, une idée de toutes ces qualités, je ne saurois me les rappeller à moi-même qu'en les faisant passer en revue devant mon esprit. Mais si, ne pouvant les embrasser toutes ensemble, je voulois ne penser qu'à une seule, par exemple, à sa couleur, une idée aussi incomplette me seroit inutile, et me feroit souvent confondre ce corps avec ceux qui lui ressemblent par cet

ndroit. Pour sortir de cet embarras, j'invente le mot *or*, et je m'accoutume à lui attacher toutes les idées dont j'ai fait le dénombrement. Quand par la suite je penserai à la nation de l'or, je n'appercevrai donc que ce son, *or*, et le souvenir d'y avoir lié une certaine quantité d'idées simples que je ne puis réveiller tout à la fois, mais que j'ai vu co-exister dans un même sujet, et que je me rappellerai les unes après les autres quand je les souhaiterai.

Nous ne pouvons donc réfléchir sur les substances, qu'autant que nous avons des signes qui déterminent le nombre et la variété des propriétés que nous y avons remarquées, et que nous voulons réunir dans des idées complexes, comme elles le sont hors de nous dans des sujets. Qu'on oublie, pour un moment, tous ces signes, et qu'on essaie d'en rappeller les idées, on verra que les mots, ou d'autres signes équivalens, sont d'une si grande nécessité, qu'ils tiennent, pour ainsi dire, dans notre esprit, la place que les sujets occupent au-dehors. Comme les qualités des choses ne co-existeroient pas hors de nous, sans des sujets où elles se réunissent, leurs idées ne co-existeroient pas dans notre esprit, sans des signes où elles se réunissent également.

§. 8. La nécessité des signes est encore bien sensible dans les idées complexes que nous formons sans modeles. Quand nous avons rassemblé des idées que nous ne

voyons nulle part réunies, comme il arrive ordinairement dans les notions archétypes? qu'est-ce qui en fixeroit les collections, si nous ne les attachions à des mots qui sont comme des liens qui les empêchent de s'échapper? Si vous croyez que les noms vous soient inutiles, arrachez-les de votre mémoire, et essayez de réfléchir sur les loix civiles et morales, sur les vertus et les vices, enfin sur toutes les actions humaines; vous reconnoîtrez votre erreur, vous avouerez que si, à chaque combinaison que vous faites, vous n'avez pas des signes pour déterminer le nombre d'idées simples que vous avez voulu recueillir, à peine aurez-vous fait un pas, que vous n'appercevrez plus qu'un cahos. Vous serez dans le même embarras que celui qui voudroit calculer, en disant plusieurs fois un, un, un, et qui ne voudroit pas imaginer des signes pour chaque collection. Cet homme ne se feroit jamais l'idée d'une vingtaine, parce que rien ne pourroit l'assurer qu'il en auroit exactement répété toutes les unités.

§. 9. Concluons que, pour avoir des idées sur lesquelles nous puissions réfléchir, nous avons besoin d'imaginer des signes qui servent de liens aux différentes collections d'idées simples, et que nos notions ne sont exactes qu'autant que nous avons inventé, avec ordre, les signes qui doivent les fixer.

§. 10. Cette vérité fera connoître à tous ceux qui voudront réfléchir sur eux-mê-

mes, combien le nombre des mots que nous avons dans la mémoire est supérieur à celui de nos idées. Cela devoit être naturellement ainsi, soit parce que la réflexion ne venant qu'après la mémoire, elle n'a pas toujours repassé avec assez de soin sur les idées auxquelles on avoit donné des signes, soit parce que nous voyons qu'il y a un grand intervalle entre le tems où l'on commence à cultiver la mémoire d'un enfant, en y gravant bien des mots dont il ne peut encore remarquer les idées, et celui où il commenee à être capable d'analyser ses notions, pour s'en rendre quelque compte. Quand cette opération survient, elle se trouve trop lente pour suivre la mémoire, qu'un long exercice a rendu prompte et facile. Quel travail ne seroit-ce pas, s'il falloit qu'elle examinât tous les signes? On les emploie donc tels qu'ils se présentent, et l'on se contente ordinairement d'en saisir à-peu-près le sens. Il arrive de là que l'analyse est, de toutes les opérations, celle dont on connoît le moins l'usage. Combien d'hommes chez qui elle n'a jamais lieu! L'expérience, au moins, confirme qu'elle a d'autant moins d'exercice, que la mémoire et l'imagination en ont davantage. Je le répete donc; tous ceux qui rentreront en eux-mêmes, y trouveront grand nombre de signes auxquels ils n'ont lié que des idées fort imparfaites, et plusieurs mêmes auxquels ils n'en attachent point du tout. De-

là le cahos où se trouvent les sciences abstraites : chaos que les philosophes n'ont jamais pu débrouiller, parce qu'aucun d'eux n'en a connu la premiere cause. Locke est le seul en faveur de qui on peut faire ici quelque exception.

§. 11. Cette vérité montre encore combien les ressorts de nos connoissances sont simples et admirables. Voilà l'ame de l'homme avec des sensations et des opérations : comment disposera-t-elle de ces matériaux ? Des gestes, des sons, des chiffres, des lettres ; c'est avec des instrumens aussi étrangers à nos idées, que nous les mettons en œuvre, pour nous élever aux connoissances les plus sublimes. Les matériaux sont les mêmes chez tous les hommes : mais l'adresse à se servir des signes varie ; et de là l'inégalité qui se trouve parmi eux.

Refusez à un esprit supérieur l'usage des caracteres : combien de connoissances lui sont interdites, auxquelles un esprit médiocre atteindroit facilement ? Otez-lui encore l'usage de la parole ; le sort des muets vous apprend dans quelles bornes étroites vous le renfermez. Enfin, enlevez-lui l'usage de toutes sortes de signes, qu'il ne sache pas faire à propos le moindre geste, pour exprimer les pensées les plus ordinaires, vous aurez en lui un imbécille.

§. 12. Il seroit à souhaiter que ceux qui se chargent de l'éducation des enfans, n'ignorassent pas les premiers ressorts de l'es-

prit humain. Si un précepteur, connoissant parfaitement l'origine et le progrès de nos idées, n'entretenoit son disciple que des choses qui ont le plus de rapport à ses besoins et à son âge ; s'il avoit assez d'adresse pour le placer dans les circonstances les plus propres à lui apprendre à se faire des idées précises et à les fixer par des signes constans ; si même, en badinant, il n'employoit jamais, dans ses discours, que des mots dont le sens seroit exactement déterminé ; quelle netteté, quelle étendue ne donneroit-il pas à l'esprit de son éleve ! Mais combien peu de peres sont en état de procurer de pareils maîtres à leurs enfans ; et combien sont encore plus rares ceux qui seroient propres à remplir leurs vues ? Il est cependant utile de connoître tout ce qui pourroit contribuer à une bonne éducation. Si l'on ne peut pas toujours l'exécuter, peut-être évitera-t-on au moins ce qui y seroit tout-à-fait contraire. On ne devroit, par exemple, jamais embarrasser les enfans par des parallogismes, des sophismes ou d'autres mauvais raisonnemens. En se permettant de pareils badinages, on court risque de leur rendre l'esprit confus ou même faux. Ce n'est qu'après que leur entendement auroit acquis beaucoup de netteté et de justesse, qu'on pourroit, pour exercer leur sagacité, leur tenir des discours captieux. Je voudrois même qu'on y apportât asez de précaution pour prévenir tous les incon-

véniens ; mais des réflexions sur cette matiere m'écarteroient trop de mon sujet. Je vais, dans le chapitre suivant, confirmer par des faits ce que je crois avoir démontré dans celui-ci ; ce sera une occasion de développer mon sentiment de plus en plus.

CHAPITRE II.

On confirme par des faits ce qui a été prouvé dans le chapitre précédent.

§. 13. » A Chartres, un jeune homme
» de vingt-trois à vingt-quatre ans, fils
» d'un artisan, sourd et muet de naissan-
» ce, commença tout-à-coup à parler, au
» grand étonnement de toute la Ville. On
» sut de lui que, trois ou quatre mois au-
» paravant, il avoit entendu le son des
» cloches, et avoit été extrêmement sur-
» pris de cette sensation nouvelle et in-
» connue. Ensuite il lui étoit sorti une es-
» pece d'eau de l'oreille gauche, et il avoit
» entendu parfaitement des deux oreilles.
» Il fut trois ou quatre mois à écouter,
» sans rien dire, s'accoutumant à répéter
» tout bas les paroles qu'il entendoit, et
» s'affermissant dans la prononciation et
» dans les idées attachées aux mots. Enfin
» il se crut en état de rompre le silence,
» et il déclara qu'il parloit, quoique ce ne
» fût encore qu'imparfaitement. Aussi-tôt
» des Théologiens habiles l'interrogerent

» sur son état passé, et leurs principales » questions roulerent sur Dieu, sur l'ame, » sur la bonté ou la malice morale des ac- » tions. Il ne parut pas avoir poussé ses pen- » sées jusques-là. Quoiqu'il fût né de pa- » rens catholiques, qu'il assistât à la messe, » qu'il fût instruit à faire le signe de la » croix et à se mettre à genoux dans la » contenance d'un homme qui prie, il n'a- » voit jamais joint à tout cela aucune in- » tention, ni compris celle que les autres » y joignent. Il ne savoit pas bien distinc- » tement ce que c'étoit que la mort, et il » n'y pensoit jamais. Il menoit une vie » purement animale, tout occupé des ob- » jets sensibles et présens, et du peu d'i- » dées qu'il recevoit par les yeux. Il ne ti- » roit pas même de la comparaison de ses » idées tout ce qu'il semble qu'il en auroit » pu tirer. Ce n'est pas qu'il n'eût naturel- » lement de l'esprit; mais l'esprit d'un » homme privé du commerce des autres » est si peu exercé et si peu cultivé, qu'il » ne pense qu'autant qu'il y est indispensa- » blement forcé par les objets extérieurs. » Le plus grand fonds des idées des » hommes est dans leur commerce réci- » proque. «

§. 14. Ce fait est rapporté dans les mémoires de l'Académie des sciences (1). Il eût été à souhaiter qu'on eût interrogé ce jeune homme sur le peu d'idées qu'il avoit,

(1) Année 1703, pag. 18.

quand il étoit sans l'usage de la parole ; sur les premieres qu'il acquit depuis que l'ouie lui fut rendue ; sur les secours qu'il reçut, soit des objets extérieurs, soit de ce qu'il entendoit dire, soit de sa propre réflexion, pour en faire de nouvelles ; en un mot, sur tout ce qui put être à son esprit une occasion de se former. L'expérience agit en nous de si bonne heure, qu'il n'est pas étonnant qu'elle se donne quelquefois pour la nature même. Ici au contraire elle agit si tard, qu'il eût été aisé de ne pas s'y méprendre. Mais les Théologiens y vouloient reconnoître la nature, et tout habiles qu'ils étoient, ils ne reconnurent ni l'une ni l'autre. Nous n'y pouvons suppléer que par des conjectures.

§. 15. J'imagine que, pendant 23 ans, ce jeune homme étoit à peu près dans l'état où j'ai représenté l'ame, quand ne disposant point encore de son attention, elle la donne aux objets, non pas à son choix, mais selon qu'elle est entraînée par la force avec laquelle ils agissent sur elle. Il est vrai, qu'élevé parmi les hommes, il en recevoit des secours qui lui faisoient lier quelques-unes de ses idées à des signes. Il n'est pas douteux qu'il ne sût faire connoître par des gestes ses principaux besoins, et les choses qui le pouvoient soulager. Mais comme il manquoit de noms pour désigner celles qui n'avoient pas un si grand rapport à lui, qu'il étoit peu intéressé à y suppléer par quelqu'autre

moyen, et qu'il ne retiroit de dehors aucun secours, il n'y pensoit jamais que quand il en avoit une perception actuelle. Son attention uniquement attirée par des sensations vives, cessoit avec ces sensations. Pour lors la contemplation n'avoit aucun exercice, à plus forte raison la mémoire.

§. 16. Quelquefois notre conscience partagée entre un grand nombre de perceptions qui agissent sur nous avec une force à peu près égale, est si foible, qu'il ne nous reste aucun souvenir de ce que nous avons éprouvé. A peine sentons-nous pour lors que nous existons : des jours s'écouleroient comme des momens, sans que nous en fissions la différence, et nous éprouverions des milliers de fois la même perception, sans remarquer que nous l'avons déja eue. Un homme qui par l'usage des signes a acquis beaucoup d'idées, et se les est rendu familieres, ne peut pas demeurer long-tems dans cette espece de léthargie. Plus la provision de ses idées est grande, plus il y a lieu de croire que quelqu'une aura occasion de se réveiller, d'exercer son attention, et de le retirer de cet assoupissement. Par conséquent moins on a d'idées, plus cette léthargie doit être ordinaire. Qu'on juge donc si pendant vingt-trois ans que ce jeune homme de Chartres fut sourd et muet, son ame put faire souvent usage de son attention, de sa réminiscence et de sa réflexion.

§. 17. Si l'exercice de ces premieres opé-

rations étoit si borné, combien celui des autres l'étoit-il davantage ? Incapable de fixer et de déterminer exactement les idées qu'il recevoit par les sens, il ne pouvoit ni en les composant, ni en les décomposant, se faire des notions à son choix. N'ayant pas des signes assez commodes pour comparer ses idées les plus familieres, il étoit rare qu'il formât des jugemens. Il est même vraisemblable que, pendant le cours des vingt-trois premieres années de sa vie, il n'a pas fait un seul raisonnement. Raisonner, c'est former des jugemens, et les lier en observant la dépendance où ils sont les uns des autres. Or ce jeune homme n'a pu le faire, tant qu'il n'a pas eu l'usage des conjonctions, ou des particules qui expriment les rapports des différentes parties du discours. Il étoit donc naturel *qu'il ne tirât pas de la comparaison de ses idées tout ce qu'il semble qu'il en auroit pu tirer*. Sa réflexion, qui n'avoit pour objet que des sensations vives ou nouvelles, n'influoit point dans la plupart de ses actions, et que fort peu dans les autres. Il ne se conduisoit que par habitude et par imitation, sur-tout dans les choses qui avoient moins de rapport à ses besoins. C'est ainsi que, faisant ce que la dévotion de ses parens exigeoit de lui, il n'avoit jamais songé au motif qu'on pouvoit avoir, et ignoroit qu'il y dût joindre une intention. Peut-être même l'imitation étoit-elle d'autant plus exacte, que la réflexion ne l'accompagnoit point ;

car les distractions doivent être moins fréquentes dans un homme qui sait peu réfléchir.

§. 18. Il semble que, pour savoir ce que c'est que la vie, ce soit assez d'être et de se sentir. Cependant, au hasard d'avancer un paradoxe, je dirai que ce jeune homme en avoit à peine une idée. Pour un être qui ne réfléchit pas, pour nous-mêmes, dans ces momens où quoiqu'éveillés, nous ne faisons, pour ainsi dire, que végéter, les sensations ne sont que des sensations, et elles ne deviennent des idées que lorsque la réflexion nous les fait considérer comme images de quelque chose. Il est vrai qu'elles guidoient ce jeune homme dans la recherche de ce qui étoit utile à sa conservation, et l'éloignement de ce qui pouvoit lui nuire : mais il en suivoit l'impression sans réfléchir sur ce que c'étoit que se conserver, ou se laisser détruire. Une preuve de la vérité de ce que j'avance, c'est qu'il ne savoit pas bien distinctement ce que c'étoit que la mort. S'il avoit su ce que c'étoit que la vie, n'auroit-il pas vu aussi distinctement que nous, que la mort n'en est que la privation (1) ?

---

(1) La mort peut se prendre encore pour le passage de cette vie dans une autre ; mais ce n'est pas là le sens dans lequel il faut ici l'entendre. M. de Fontenelle ayant dit que ce jeune homme n'avoit point d'idée de Dieu, ni de l'ame, il est évident qu'il n'en avoit pas davantage de la mort prise pour le passage de cette vie dans une autre.

§. 19. Nous voyons dans ce jeune homme quelques foibles traces des opérations de l'ame : mais si l'on excepte la perception, la conscience, l'attention, la réminiscence et l'imagination, quand elle n'est point encore en notre pouvoir, on ne trouvera aucun vestige des autres dans quelqu'un qui auroit été privé de tout commerce avec les hommes, et qui avec des organes sains et bien constitués, auroit, par exemple, été élevé parmi des ours. Presque sans réminiscence, il passeroit souvent par le même état sans reconnoître qu'il y eût été. Sans mémoire, il n'auroit aucun signe pour suppléer à l'absence des choses. N'ayant qu'une imagination dont il ne pourroit disposer, ses perceptions ne se réveilleroient qu'autant que le hasard lui présenteroit un objet avec lequel quelques circonstances les auroient liées : enfin sans réflexion, il recevroit les impressions que les choses feroient sur ses sens, et ne leur obéiroit que par instinct. Il imiteroit les ours en tout, auroit un cri à peu près semblable au leur, et se traîneroit sur les pieds et sur les mains. Nous sommes si fort portés à l'imitation, que peut-être un Descartes, à sa place, n'essayeroit pas seulement de marcher sur ses pieds.

§. 20. Mais quoi ! me dira-t-on, la nécessité de pourvoir à ses besoins, et de satisfaire à ses passions, ne suffira-t-elle pas pour développer toutes les opérations de son ame ?

Je réponds que non, parce que tant qu'il vivra sans aucun commerce avec le reste des hommes, il n'aura point occasion de lier ses idées à des signes arbitraires. Il sera sans mémoire ; par conséquent, son imagination ne sera point à son pouvoir : d'où il résulte qu'il sera entiérement incapable de réflexion.

§. 21. Son imagination aura cependant un avantage sur la nôtre ; c'est qu'elle lui retracera les choses d'une maniere bien plus vive. Il nous est si commode de nous rappeller nos idées avec le secours de la mémoire, que notre imagination est rarement exercée. Chez lui, au contraire, cette opération, tenant lieu de toutes les autres, l'exercice en sera aussi fréquent que ses besoins, et elle réveillera les perceptions avec plus de force. Cela peut se confirmer par l'exemple des aveugles qui ont communément le tact plus fin que nous, car on en peut apporter la même raison.

§. 22. Mais cet homme ne disposera jamais lui-même des opérations de son ame. Pour le comprendre, voyons dans quelles circonstances elles pourront avoir quelque exercice.

Je suppose qu'un monstre auquel il a vu dévorer d'autres animaux, ou que ceux avec lesquels il vit, lui ont appris à fuir, vienne à lui, cette vue attire son attention, réveille les sentimens de frayeur qui sont liés avec l'idée du monstre, et le dispose à la fuite. Il échappe à cet ennemi, mais le

tremblement dont tout son corps est agité, lui en conserve quelque tems l'idée présente; voilà la contemplation : peu après le hasard le conduit dans le même lieu; l'idée du lieu réveille celle du monstre avec laquelle elle s'étoit liée : voilà l'imagination. Enfin, puisqu'il se reconnoît pour le même être qui s'est déja trouvé dans ce lieu, il y a encore en lui réminiscence. On voit par-là que l'exercice de ces opérations dépend d'un certain concours de circonstances qui l'affectent d'une maniere particuliere, et qu'il doit, par conséquent, cesser aussi-tôt que ces circonstances cessent. La frayeur de cet homme dissipée, si l'on suppose qu'il ne retourne pas dans le même lieu, ou qu'il n'y retourne que quand l'idée n'en sera plus liée avec celle du monstre, nous ne trouverons rien en lui qui soit propre à lui rappeller ce qu'il a vu. Nous ne pouvons réveiller nos idées, qu'autant qu'elles sont liées à quelques signes : les siennes ne le sont qu'aux circonstances qui les ont fait naître : il ne peut donc se les rappeller, que quand il se retrouve dans ces mêmes circonstances. De-là dépend l'exercice des opérations de son ame. Il n'est pas le maître, je le répete, de les conduire par lui-même. Il ne peut qu'obéir à l'impression que les objets font sur lui; et l'on ne doit pas attendre qu'il puisse donner aucun signe de raison.

§. 23. Je n'avance pas de simples conjectures. Dans les forêts qui confinent la

Lithuanie et la Russie, on prit en 1694 un jeune homme d'environ dix ans, qui vivoit parmi les ours : il ne donnoit aucune marque de raison, marchoit sur ses pieds et sur ses mains, n'avoit aucun langage, et formoit des sons qui ne ressembloient en rien à ceux d'un homme. Il fut long-tems avant de pouvoir proférer quelques paroles, encore le fit-il d'une maniere bien barbare. Aussi-tôt qu'il put parler, on l'interrogea sur son premier état, mais il ne s'en souvint non plus que nous nous souvenons de ce qui nous est arrivé au berceau. (1)

§. 24. Ce fait prouve parfaitement la vérité de ce que j'ai dit sur le progrès des opérations de l'ame. Il étoit aisé de prévoir que cet enfant ne devoit pas se rappeller son premier état. Il pouvoit en avoir quelque souvenir au moment qu'on l'en retira : mais ce souvenir uniquement produit par une attention donnée rarement, et jamais fortifiée par la réflexion, étoit si foible, que les traces s'en effacerent pendant l'intervalle qu'il y eut du moment où il commença à se faire des idées, à celui où l'on put lui faire des questions. En supposant, pour épuiser toutes les hypotheses, qu'il se fût encore souvenu du tems qu'il vivoit dans les forêts, il n'auroit jamais pu se le représenter que par les perceptions qu'il se seroit

(1) Connor. in evang. med. art. 15. pag. 133. et seq.

rappellées. Ces perceptions ne pouvoient être qu'en petit nombre ; ne se souvenant point de celles qui les avoient précédées, suivies ou interrompues, il ne se seroit point retracé la succession des parties de ce tems. D'où il seroit arrivé qu'il n'auroit jamais soupçonné qu'elle eût eu un commencement, et qu'il ne l'auroit cependant envisagée que comme un instant. En un mot, le souvenir confus de son premier état l'auroit mis dans l'embarras de s'imaginer d'avoir toujours été, et de ne pouvoir se représenter son éternité prétendue que comme un moment. Je ne doute donc pas qu'il n'eût été bien surpris, quand on lui auroit dit qu'il avoit commencé d'être ; et qu'il ne l'eût encore été, quand on auroit ajouté qu'il avoit passé par différens accroissemens. Jusques-là incapable de réflexion, il n'auroit jamais remarqué des changemens aussi insensibles, et il auroit naturellement été porté à croire qu'il avoit toujours été tel qu'il se trouvoit au moment où on l'engageoit à réfléchir sur lui-même.

§. 25. L'illustre secrétaire de l'académie des sciences a fort bien remarqué que le plus grand fonds des idées des hommes est dans leur commerce réciproque. Cette vérité développée, achevera de confirmer tout ce que je viens de dire.

J'ai distingué trois sortes de signes : les signes accidentels, les signes naturels, et les signes d'institution. Un enfant élevé parmi les ours n'a que le secours des pre-

miers. Il est vrai qu'on ne peut lui refuser les cris naturels à chaque passion : mais comment soupçonneroit-il qu'ils soient propres à être les signes des sentimens qu'il éprouve ? S'il vivoit avec d'autres hommes, il leur entendroit si souvent pousser des cris semblables à ceux qui lui échappent, que tôt ou tard il lieroit ces cris avec les sentimens qu'ils doivent exprimer. Les ours ne peuvent lui fournir les mêmes occasions: leurs mugissemens n'ont pas assez d'analogie avec la voix humaine. Par le commerce que ces animaux ont ensemble, ils attachent vraisemblablement à leurs cris les perceptions dont ils sont les signes ; ce que cet enfant ne sauroit faire. Ainsi pour se conduire d'après l'impression des cris naturels, ils ont des secours qu'il ne peut avoir, et il y a apparence que l'attention, la réminiscence et l'imagination, ont chez eux plus d'exercice que chez lui ; mais c'est à quoi se bornent toutes les opérations de leur ame. (1)

(1) Locke (L. 2. c. 11. §. 10. et 11.) remarque avec raison, que les bêtes ne peuvent point former d'abstractions. Il leur refuse en conséquence la puissance de raisonner sur des idées générales, mais il regarde comme évident qu'elles raisonnent en certaines rencontres sur des idées particulieres. Si ce philosophe avoit vu qu'on ne peut réfléchir, qu'autant qu'on a l'usage des signes d'institution, il auroit reconnu que les bêtes sont absolument incapables de raisonnemment ; et que, par conséquent, leurs actions qui paroissent raisonnées, ne sont que les effets d'une imagination dont elles ne peuvent point disposer.

Puisque les hommes ne peuvent se faire des signes, qu'autant qu'ils vivent ensemble, c'est une conséquence que le fonds de leurs idées, quand leur esprit commence à se former, est uniquement dans leur commerce réciproque. Je dis *quand leur esprit commence à se former*, parce qu'il est évident que, lorsqu'il a fait des progrès, il connoît l'art de se faire des signes, et peut acquérir des idées sans aucun secours étranger.

Il ne faudroit pas m'objecter qu'avant ce commerce l'esprit a déja des idées, puisqu'il a des perceptions : car des perceptions qui n'ont jamais été l'objet de la réflexion, ne sont pas proprement des idées. Elles ne sont que des impressions faites dans l'ame, auxquelles il manque pour être des idées, d'être considérées comme images.

§. 26. Il me semble qu'il est inutile de rien ajouter à ces exemples, ni aux explications que j'en ai données : ils confirment bien sensiblement que les opérations de l'esprit se développent plus ou moins, à proportion qu'on a l'usage des signes.

Il s'offre cependant une difficulté : c'est que si notre esprit ne fixe ses idées que par des signes, nos raisonnemens courent risque de ne rouler souvent que sur des mots ; ce qui doit nous jeter dans bien des erreurs.

Je réponds que la certitude des mathématiques leve cette difficulté. Pourvu que nous déterminions si exactement les idées simples attachées à chaque signe, que nous puissions, dans le besoin, en faire l'ana-

lyse, nous ne craindrons pas plus de nous tromper, que les mathématiciens, lorsqu'ils se servent de leurs chiffres. A la vérité, cette objection fait voir qu'il faut se conduire avec beaucoup de précautions, pour ne pas s'engager, comme bien des philosophes, dans des disputes de mots, et dans des questions vaines et puériles : mais par-là elle ne fait que confirmer ce que j'ai moi-même remarqué.

§. 27. On peut observer ici avec quelle lenteur l'esprit s'éleve à la connoissance de la vérité. Locke en fournit un exemple qui me paroît curieux.

Quoique la nécessité des signes pour les idées des nombres ne lui ait pas échappé, il n'en parle pas cependant comme un homme bien assuré de ce qu'il avance. Sans les signes, dit-il, avec lesquels nous distinguons chaque collection d'unité, *à peine* pouvons-nous faire usage des nombres, sur-tout dans les combinaisons fort composées. (1)

Il s'est apperçu que les noms étoient nécessaires pour les idées archétypes, mais il n'en a pas saisi la vraie raison. « L'esprit, » dit-il, ayant mis de la liaison entre les » parties détachées de ces idées complexes, » cette union, qui n'a aucun fondement » particulier dans la nature, cesseroit, s'il » n'y avoit quelque chose qui la main- » tînt. (2) «Ce raisonnement devoit, comme

(1) L. 2. c. 16. §. 5.
(2) L. 3. c. 5. §. 10.

il l'a fait, l'empêcher de voir la nécessité des signes pour les notions des substances : car ces notions ayant un fondement dans la nature, c'étoit une conséquence que la réunion de leurs idées simples se conservât dans l'esprit sans le secours des mots.

Il faut bien peu de chose pour arrêter les plus grands génies dans leurs progrès : il suffit, comme on le voit ici, d'une légere méprise qui leur échappe dans le moment même qu'ils défendent la vérité. Voilà ce qui a empêché Locke de découvrir combien les signes sont nécessaires à l'exercice des opérations de l'ame. Il suppose que l'esprit fait des propositions mentales dans lesquelles il joint ou sépare les idées sans l'intervention des mots. (1) Il prétend même que la meilleure voie pour arriver à des connoissances, seroit de considérer les idées en elles-mêmes ; mais il remarque qu'on le fait fort rarement, tant, dit-il, la coutume d'employer des sons pour des idées a prévalu parmi nous. (2) Après ce que j'ai dit, il est inutile que je m'arrête à faire voir combien tout cela est peu exact.

M. Wolf remarque qu'il est bien difficile que la raison ait quelque exercice dans un homme qui n'a pas l'usage des signes d'institution. Il en donne pour exemple les deux faits que je viens de rapporter, (3) mais il

---

(1) L. 4. c. 5. §. 3. 4. 5.
(2) L. 4. c. 6. §. 1.
(3) Psycol. ration. §. 461.

ne les explique pas. D'ailleurs, il n'a point connu l'absolue nécessité des signes, non plus que la maniere dont ils concourent aux progrès des opérations de l'ame.

Quant aux Cartésiens et aux Mallebranchistes, ils ont été aussi éloignés de cette découverte qu'on peut l'être. Comment soupçonner la nécessité des signes, lorsqu'on pense avec Descartes que les idées sont innées, ou avec Mallebranche, que nous voyons toutes choses en Dieu?

SECTION CINQUIEME.

Des abstractions.

§. 1. NOus avons vu que les notions abstraites se forment en cessant de penser aux propriétés par où les choses sont distinguées, pour ne penser qu'aux qualités par où elles conviennent. Cessons de considérer ce qui détermine une étendue à être telle, un tout à être tel, nous aurons les idées abstraites d'étendue et de tout. (1)

(1) Voici comment Locke explique le progrès de ces sortes d'idées. » Les idées, dit-il, que les » enfans se font des personnes avec qui ils conver- » sent, sont semblables aux personnes mêmes, et » ne sont que particulieres. Les idées qu'ils ont de » leur nourrice et de leur mere, sont fort bien » tracées dans leur esprit, et comme autant de » fideles tableaux, y représentent uniquement ces » individus. Les noms qu'ils leur donnent d'abord, » se terminent aussi à ces individus: ainsi les noms » de *nourrice* et de *maman*, dont se servent les » enfans, se rapportent uniquement à ces person- » nes. Quand après cela le tems et une plus grande » connoissance du monde leur a fait observer qu'il » y a plusieurs autres êtres, qui, par certains com- » muns rapports de figure et de plusieurs autres » qualités, ressemblent à leur pere, à leur mere et » autres personnes qu'ils sont accoutumés de voir, » ils forment une idée à laquelle ils trouvent que » tous ces êtres particuliers participent également, » et ils lui donnent, comme les autres, le nom » d'*homme*. Voilà comment ils viennent à avoir un

Ces sortes d'idées ne sont donc que des dénominations que nous donnons aux choses envisagées par les endroits par où elles se ressemblent : c'est pourquoi on les appelle *idées générales*. Mais ce n'est pas assez d'en connoître l'origine ; il y a encore des considérations importantes à faire sur leur nécessité et sur les vices qui les accompagnent.

§. 2. Elles sont sans doute absolument nécessaires. Les hommes étant obligés de parler des choses, selon qu'elles different, ou qu'elles conviennent, il a fallu qu'ils pussent les rapporter à des classes distinguées par des signes. Avec ce secours ils renferment dans un seul mot ce qui n'auroit pu, sans confusion, entrer dans de longs discours. On en voit un exemple sensible dans l'usage qu'on fait des termes de *substance*, *esprit*, *corps*, *animal*. Si l'on ne veut parler des choses, qu'autant qu'on se représente dans chacune un sujet qui en soutient les propriétés et les modes, on n'a besoin que du mot de *substance*. Si l'on a en vue d'indiquer plus particuliérement l'espece des propriétés et des modes, on se sert du mot d'*esprit* ou de celui de *corps*. Si en réunissant ces deux idées, on a dessein de

---

» nom général et une idée générale. En quoi ils ne » forment rien de nouveau, mais écartant seulement de l'idée complexe qu'ils avoient de *Pierre*, » de *Jacques*, de *Marie* et d'*Elisabeth*, ce qui est » particulier à chacun d'eux, ils ne retiennent » que ce qui leur est commun à tous. *Liv.* 3, *ch.* » 3, §. 7. «

parler d'un tout vivant, qui se met de lui-même et par instinct, on a le mot d'*animal*. Enfin, selon qu'on joindra à cette derniere notion les idées qui distinguent les différentes especes d'animaux, l'usage fournit ordinairement des termes propres à rendre notre pensée d'une maniere abrégée.

§. 3. Mais il faut remarquer que c'est moins par rapport à la nature des choses, que par rapport à la maniere dont nous les connoissons, que nous en déterminons les genres et les especes, ou pour parler un langage plus familier, que nous les distribuons dans les classes subordonnées les unes aux autres. Si nous avions la vue assez perçante pour découvrir dans les objets un plus grand nombre de propriétés, nous appercevrions bientôt des différences entre ceux qui nous paroissent le plus conformes, et nous pourrions en conséquence les soudiviser en de nouvelles classes. Quoique différentes portions d'un même métal soient, par exemple, semblables par les qualités que nous leur connoissons, il ne s'ensuit pas qu'elles le soient par celles qui nous restent à connoître. Si nous savions en faire la derniere analyse, peut-être trouverions-nous autant de différence entr'elles, que nous en trouvons maintenant entre des métaux de différente espece.

§. 4. Ce qui rend les idées générales si nécessaires, c'est la limitation de notre esprit. Dieu n'en a nullement besoin; sa connoissance infinie comprend tous les in-

dividus, et il ne lui est pas plus difficile de penser à tous en même tems, que de penser à un seul. Pour nous, la capacité de notre esprit est remplie, non-seulement lorsque nous ne pensons qu'à un objet, mais même lorsque nous ne le considérons que par quelque endroit. Ainsi nous sommes obligés, pour mettre de l'ordre dans nos pensées, de distribuer les choses en différentes classes.

§. 5. Des notions qui partent d'une telle origine, ne peuvent être que défectueuses, et, vraisemblablement, il y aura du danger à nous en servir, si nous ne le faisons avec précaution. Aussi les philosophes sont-ils tombés à ce sujet dans une erreur qui a eu de grandes suites : ils ont réalisé toutes leurs abstractions, ou les ont regardées comme des êtres qui ont une existence réelle, indépendamment de celle des choses. (1)

(1) Au commencement du douzieme siecle les péripatéciens formerent deux branches, celle des nominaux et celle des réalistes. Ceux-ci soutenoient que les notions générales que l'école appelle *nature universelle*, *relations*, *formalités*, et autres, sont des réalités distinctes des choses. Ceux-là au contraire pensoient qu'elles ne sont que des noms par où on exprime différentes manieres de concevoir, et ils s'appuyoient sur ce principe, *que la nature ne fait rien en vain*. C'étoit soutenir une bonne these par une assez mauvaise raison ; car c'étoit convenir que ces réalités étoient possibles, et que, pour les exciter, il ne falloit que leur trouver quelque utilité. Cependant ce principe étoit appellé *le rasoir des nominaux*. La dispute entre ces deux sectes fut si vive, qu'on en vint aux mains en Allemagne, et qu'en France Louis XI fut obligé de défendre la lecture des livres des nominaux.

Voici, je pense, ce qui a donné lieu à une opinion aussi absurde.

§. 6. Toutes nos premieres idées ont été particulieres ; c'étoient certaines sensations de lumiere, de couleur, etc. ou certaines opérations de l'ame. Or, toutes ces idées présentent une vraie réalité, puisqu'elles ne sont proprement que notre être différemment modifié. Car nous ne saurions rien appercevoir en nous, que nous ne le regardions comme à nous, comme appartenant à notre être, ou comme étant notre être de telle ou telle façon ; c'est-à-dire, sentant, voyant, etc. telles sont toutes nos idées dans leur origine.

Notre esprit étant trop borné pour réfléchir en même tems sur toutes les modifications qui peuvent lui appartenir, il est obligé de les distinguer, afin de les prendre les unes après les autres. Ce qui sert de fondement à cette distinction, c'est que ses modifications changent, et se succedent continuellement dans son être, qui lui paroît un certain fonds qui demeure toujours le même.

Il est certain que ces modifications distinguées de la sorte de l'être qui en est le sujet, n'ont plus aucune réalité. Cependant l'esprit ne peut pas réfléchir sur rien ; car ce seroit proprement ne pas réfléchir. Comment donc ces modifications, prises d'une maniere abstraite, ou séparément, de l'être auquel elles appartiennent, et qui ne leur convient qu'autant qu'elles y sont renfer-

mées, deviendront-elles l'objet de l'esprit? C'est qu'il continue de les regarder comme des êtres. Accoutumé, toutes les fois qu'il les considere comme étant à lui, à les appercevoir avec la réalité de son être, dont pour lors elles ne sont pas distinctes, il leur conserve, autant qu'il peut, cette même réalité, dans le même tems qu'il les en distingue. Il se contredit : d'un côté, il envisage ses modifications sans aucun rapport à son être, elles ne sont plus rien ; d'un autre côté, parce que le néant ne peut se saisir, il les regarde comme quelque chose, et continue de leur attribuer cette même réalité avec laquelle il les a d'abord apperçues, quoiqu'elles ne puissent plus leur convenir. En un mot, ces abstractions, quand elles n'étoient que des idées particulieres, se sont liées avec l'idée de l'être, et cette liaison subsiste.

Quelque vicieuse que soit cette contradiction, elle est néanmoins nécessaire. Car si l'esprit est trop limité pour embrasser tout à la fois son être et ses modifications, il faudra bien qu'il les distingue, en formant des idées abstraites : et quoique par-là les modifications perdent toute la réalité qu'elles avoient, il faudra bien encore qu'il leur en suppose, parce qu'autrement il n'en pourroit jamais faire l'objet de sa réflexion.

C'est cette nécessité qui est cause que bien des philosophes n'ont pas soupçonné que la réalité des idées abstraites fût l'ou-

vrage de l'imagination. Ils ont vu que nous étions absolument engagés à considérer ces idées comme quelque chose de réel, ils s'en sont tenu là; et n'étant pas remonté à la cause qui nous les fait appercevoir sous cette fausse apparence, ils ont conclu qu'elles étoient en effet des êtres.

On a donc réalisé toutes ces notions, mais plus ou moins, selon que les choses, dont elles sont des idées partielles, paroissent avoir plus ou moins de réalité. Les idées des modifications ont participé à moins de degrés d'être, que celles des substances, et celles des substances finies en ont encore eu moins que celle de l'être infini. (1)

§. 7. Ces idées réalisées de la sorte ont été d'une fécondité merveilleuse. C'est à elles que nous devons l'heureuse découverte des *qualités occultes*, *des formes substantielles*, *des especes intentionelles*: ou pour ne parler que de ce qui est commun aux modernes, c'est à elles que nous devons *ces genres*, *ces especes*, *ces essences et ces différences*, qui sont tout autant d'êtres qui vont se placer dans chaque substance, pour la déterminer à être ce qu'elle est. Lorsque les philosophes se servent de ces mots, *être*, *substance*, *essence*, *genre*, *espece*, il ne faut pas s'imaginer qu'ils n'entendent que certaines collections d'idées simples qui nous

(1) Descartes lui-même raisonne de la sorte. Med.

viennent par sensation et par réflexion : ils veulent pénétrer plus avant, et voir dans chacun d'eux des réalités spécifiques. Si même nous descendons dans un plus grand détail, et que nous passions en revue les noms de substances, *corps*, *animal*, *homme*, *métal*, *or*, *argent*, *etc.* tous dévoilent aux yeux des philosophes des êtres cachés au reste des hommes.

Une preuve qu'ils regardent ces mots comme signes de quelque réalité, c'est que, quoiqu'une substance ait souffert quelque altération, ils ne laissent pas de demander si elle appartient encore à la même espece, à laquelle elle se rapportoit avant ce changement : question qui deviendroit superflue, s'ils mettoient les notions des substances et celles de leurs especes dans différentes collections d'idées simples. Lorsqu'ils demandent *si de la glace et de la neige sont de l'eau ; si un fœtus monstrueux est un homme ; si Dieu, les esprits, les corps ou même le vuide sont des substances* : il est évident que la question n'est pas si ces choses conviennent avec les idées simples rassemblées sous ces mots ; *eau*, *homme*, *substance* ; elle se résoudroit d'elle-même. Il s'agit de savoir si ces choses renferment certaines essences, certaines réalités qu'on suppose que ces mots, *eau*, *homme*, *substance*, signifient.

§. 8. Ce préjugé a fait imaginer à tous les philosophes qu'il faut définir les substances par la différence la plus prochaine

et la plus propre à en expliquer la nature. Mais nous sommes encore à attendre d'eux un exemple de ces sortes de définitions. Elles seront toujours défectueuses par l'impuissance où ils sont de connoître les essences : impuissance dont ils ne se doutent pas, parce qu'ils se préviennent pour des idées abstraites qu'ils réalisent, et qu'ils prennent ensuite pour l'essence même des choses.

§. 9. L'abus des notions abstraites réalisées se montre encore bien visiblement, lorsque les philosophes, non contens d'expliquer à leur maniere la nature de ce qui est, ont voulu expliquer la nature de ce qui n'est pas. On les a vu parler des créatures purement possibles, comme des créatures existantes, et tout réaliser jusqu'au néant d'où elles sont sorties. Où étoient les créatures, a-t-on demandé, avant que Dieu les eût créées ? La réponse est facile ; car c'est demander où elles étoient avant qu'elles fussent : à quoi, ce me semble, il suffit de répondre qu'elles n'étoient nulle part.

L'idée des créatures possibles n'est qu'une abstraction réalisée, que nous avons formée, en cessant de penser à l'existence des choses, pour ne penser qu'aux autres qualités que nous leur connoissons. Nous avons pensé à l'étendue, à la figure, au mouvement et au repos des corps, et nous avons cessé de penser à leur existence. Voilà comment nous nous sommes fait l'idée des corps possibles : idée qui leur ôte toute leur réalité, puisqu'elle les suppose dans le néant, et qui,

par une contradiction évidente, la leur conserve, puisqu'elle nous les représente comme quelque chose d'étendu, de figuré, etc.

Les philosophes n'appercevant pas cette contradiction, n'ont pris cette idée que par ce dernier endroit. En conséquence, ils ont donné à ce qui n'est point les réalités de ce qui existe, et quelques-uns ont cru résoudre d'une maniere sensible les questions les plus épineuses de la création.

§. 10. » Je crains, dit Locke, que la » maniere dont on parle des facultés de » l'ame, n'ait fait venir à plusieurs per- » sonnes l'idée confuse d'autant d'agens qui » existent distinctement en nous, qui ont » différentes fonctions et différens pou- » voirs, qui commandent, obéissent et » exécutent diverses choses, comme au- » tant d'êtres distincts; ce qui a produit » quantité de vaines disputes, de discours » obscurs et pleins d'incertitude sur les » questions qui se rapportent à ces diffé- » rens pouvoirs de l'ame. «

Cette crainte est digne d'un sage philosophe; car pourquoi agiteroit-on comme des questions fort importantes, *si le jugement appartient à l'entendement ou à la volonté ; s'ils sont l'un et l'autre également actifs ou également libres ; si la volonté est capable de connoissance, ou si ce n'est qu'une faculté aveugle ; si enfin elle commande à l'entendement, ou si celui-ci la guide et la détermine ?* Si par *entendement* et *volonté*, les philosophes ne

vouloient exprimer que l'ame envisagée par rapport à certains actes qu'elle produit, ou peut produire, il est évident que le jugement, l'activité et la liberté appartiendroient à l'entendement, ou ne lui appartiendroient pas, selon qu'en parlant de cette faculté, on considéreroit plus ou moins de ces actes. Il en est de même de la volonté. Il suffit dans ces sortes de cas d'expliquer les termes, en déterminant par des analyses exactes les notions qu'on se fait des choses. Mais les philosophes ayant été obligés de se représenter l'ame par des abstractions, ils en ont multiplié l'être, et l'entendement et la volonté ont subi le sort de toutes les notions abstraites. Ceux même, tels que les Cartésiens, qui ont remarqué expressément que ce ne sont point là des êtres distingués de l'ame, ont agité toutes les questions que je viens de rapporter. Ils ont donc réalisé ces notions abstraites contre leur intention, et sans s'en appercevoir. C'est qu'ignorant la maniere de les analyser, ils étoient incapables d'en connoître les défauts, et, par conséquent de s'en servir avec toutes les précautions nécessaires.

§. 11. Ces sortes d'abstrations ont infiniment obscurci tout ce qu'on a écrit sur la liberté : question où bien des plumes ne paroissent s'être exercées, que pour l'obscurcir davantage. L'entendement, disent quelques philosophes, est une faculté qui reçoit les idées, et la volonté est une fa-

culté aveugle par elle-même, et qui ne se détermine qu'en conséquence des idées que l'entendement lui présente. Il ne dépend pas de l'entendement d'appercevoir ou non les idées et les rapports de vérité ou de probabilité, qui sont entr'elles. Il n'est pas libre, il n'est même pas actif; car il ne produit point en lui les idées du blanc et du noir, et il voit nécessairement que l'une n'est pas l'autre. La volonté agit, il est vrai; mais aveugle par elle-même, elle suit le *dictamen* de l'entendement : c'est-à-dire, qu'elle se détermine conséquemment à ce que lui prescrit une cause nécessaire. Elle est donc aussi nécessaire. Or, si l'homme étoit libre, ce seroit par l'une ou l'autre de ces facultés. L'homme n'est donc pas libre.

Pour réfuter tout ce raisonnement, il suffit de remarquer que ces philosophes se font de l'entendement et de la volonté, des fantômes qui ne sont que dans leur imagination. Si ces facultés étoient telles qu'ils se les représentent, sans doute que la liberté n'auroit jamais lieu. Je les invite à rentrer en eux mêmes, et je leur réponds que, pourvu qu'ils veuillent renoncer à ces réalités abstraites, et analyser leurs pensées, ils verront les choses d'une maniere bien différente. Il n'est point vrai, par exemple, que l'entendement ne soit ni libre, ni actif; les analyses que nous en avons données démontrent le contraire. Mais il faut convenir que cette difficulté set grande, si même elle n'est insoluble, dans l'hypothese des idées innées.

§. 12. Je ne sais si, après ce que je viens de dire, on pourra enfin abandonner toutes ces abstractions réalisées : plusieurs raisons me font appréhender le contraire. Il faut se souvenir que nous avons dit (1) que les noms des substances tiennent dans notre esprit la place que les sujets occupent hors de nous : ils y sont le lien et le soutien des idées simples, comme les sujets le sont au dehors des qualités. Voilà pourquoi nous sommes toujours tentés de les rapporter à ce sujet, et de nous imaginer qu'ils en expriment la réalité même.

En second lieu, j'ai remarqué ailleurs (2) que nous ne pouvons connoître toutes les idées simples dont les notions archétypes se sont formées. Or, l'essence d'une chose étant, selon les philosophes, ce qui la constitue ce qu'elle est, c'est une conséquence que nous puissions dans ces occasions avoir des idées des essences : aussi leur avons-nous donné des noms. Par exemple, celui de *justice*, signifie l'essence du juste ; celui de *sagesse*, l'essence du sage, etc. C'est peut-être là une des raisons qui a fait croire aux scolastiques que, pour avoir des noms qui exprimassent les essences des substances, ils n'avoient qu'à suivre l'analogie du langage. Ainsi ils ont fait les mots de *corporéité*, d'*animalité* et d'*humanité*, pour désigner les essences du *corps*, de l'*animal* et de l'*homme*. Ces termes leur étant deve-

(1) Section 4.
(2) Section 3.

nus familiers, il est bien difficile de leur persuader qu'ils sont vuides de sens.

En troisieme lieu, il n'y a que deux moyens de se servir des mots; s'en servir après avoir fixé dans son esprit toutes les idées simples qu'ils doivent signifier, ou seulement après les avoir supposés signes de la réalité même des choses. Le premier moyen est, pour l'ordinaire, embarrassant, parce que l'usage n'est pas toujours assez décidé. Les hommes voyant les choses différemment, selon l'expérience qu'ils ont acquise, il est difficile qu'ils s'accordent sur le nombre et sur la qualité des idées de bien des noms. D'ailleurs, lorsque cet accord se rencontre, il n'est pas toujours aisé de saisir dans sa juste étendue le sens d'un terme: pour cela, il faudroit du tems, de l'expérience et de la réflexion. Mais il est bien plus commode de supposer dans les choses une réalité dont on regarde les mots comme les véritables signes; d'entendre par ces noms, *homme*, *animal*, etc. une entité qui détermine et distingue ces choses, que de faire attention à toutes les idées simples qui peuvent lui appartenir. Cette voie satisfait tout à la fois notre impatience et notre curiosité. Peut-être y a-t-il peu de personnes, même parmi celles qui ont le plus travaillé à se défaire de leurs préjugés, qui ne sentent quelque penchant à rapporter tous les noms des substances à des réalités inconnues. Cela paroît même dans des cas où il est facile d'éviter l'erreur,

parce que nous savons bien que les idées que nous réalisons, ne sont pas de véritables êtres. Je veux parler des êtres moraux, tels que *la gloire*, *la guerre*, *la renommée*, auxquels nous n'avons donné la dénomination d'*être*, que parce que dans les discours les plus sérieux, comme dans les conversations les plus familieres, nous les imaginons sous cette idée.

§. 13. C'est là certainement une des sources les plus étendues de nos erreurs. Il suffit d'avoir supposé que les mots répondent à la réalité des choses, pour les confondre avec elles, et pour conclure qu'ils en expliquent parfaitement la nature. Voilà pourquoi celui qui fait une question, et qui s'informe ce que c'est que tel ou tel corps, croit, comme Locke le remarque, demander quelque chose de plus qu'un nom, et que celui qui lui répond, *c'est du fer*, croit aussi lui apprendre quelque chose de plus. Mais avec un tel jargon il n'y a point d'hypothese, quelqu'inintelligible qu'elle puisse être, qui ne se soutienne. Il ne faut plus s'étonner de la vogue des différentes sectes.

§. 14. Il est donc bien important de ne pas réaliser nos abstractions. Pour éviter cet inconvénient, je ne connois qu'un moyen, c'est de savoir développer l'origine et la génération de toutes nos notions abstraites. Mais ce moyen a été inconnu aux philosophes, et c'est en vain qu'ils ont taché d'y suppléer par des définitions. La cause de leur ignorance à cet égard, c'est

le préjugé où ils ont toujours été qu'il falloit commencer par les idées générales: car lorsqu'on s'est défendu de commencer par les particulieres, il n'est pas possible d'expliquer les plus abstraites qui en tirent leur origine. En voici un exemple.

Après avoir défini l'impossible par *ce qui implique contradiction*, le possible par *ce qui ne l'implique pas*, et l'être par *ce qui peut exister*, on n'a pas su donner d'autre définition de l'existence, sinon qu'elle est *le complément de la possibilité.* Mais je demande si cette définition présente quelqu'idée, et si l'on ne seroit pas en droit de jeter sur elle le ridicule qu'on a donné à quelques-unes de celles d'Aristote.

Si le possible est *ce qui n'implique pas contradiction*, la possibilité est *la non-implication de contradiction.* L'existence est donc *le complément de la non-implication de contradiction.* Quel langage! en observant mieux l'ordre naturel des idées, on auroit vu que la notion de la possibilité ne se forme que d'après celle de l'existence.

Je pense qu'on n'adopte ces sortes de définitions, que parce que, connoissant d'ailleurs la chose définie, on n'y regarde pas de si près. L'esprit qui est frappé de quelque clarté, la leur attribue, et ne s'apperçoit point qu'elles sont intelligibles. Cet exemple fait voir combien il est important de s'attacher à ma méthode; c'est-à-dire, de substituer toujours des analyses aux définitions des philosophes. Je crois

même qu'on devroit porter le scrupule jusqu'à éviter de se servir des expressions dont ils paroissent le plus jaloux. L'abus en est devenu si familier, qu'il est difficile, quelque soin qu'on se donne, qu'elles ne fassent mal saisir une pensée au commun des lecteurs. Locke en est un exemple. Il est vrai qu'il n'en fait pour l'ordinaire que des applications fort justes : mais on l'entendroit dans bien des endroits avec plus de facilité, s'il les avoit entiérement bannies de son style. Je n'en juge, au reste, que par la traduction.

Ces détails font voir quelle est l'influence des idées abstraites. Si leurs défauts ignorés ont fort obscurci toute la métaphysique, aujourd'hui qu'ils sont connus, il ne tiendra qu'à nous d'y remédier.

SECTION SIXIEME.

De quelques jugemens qu'on a attribués à l'ame sans fondement, ou solution d'un problême de métaphysique.

§. 1. JE crois n'avoir jusqu'ici attribué à l'ame aucune opération que chacun ne puisse appercevoir en lui-même. Mais les philosophes, pour rendre raison des phénomenes de la vue, ont supposé que nous formons certains jugemens, dont nous n'avons nulle conscience. Cette opinion est si généralement reçue, que Locke, le plus circonspect de tous, l'a adoptée : voici comment il s'explique.

» Une observation qu'il est à propos de » faire au sujet de la perception, c'est que » les idées qui viennent par voie de sensa- » tion, sont souvent altérées par le juge- » ment de l'esprit des personnes faites, » sans qu'elles s'en apperçoivent. Ainsi, » lorsque nous plaçons devant nos yeux » un corps rond de couleur uniforme, » d'or, par exemple, d'albâtre ou de jais, » il est certain que l'idée qui s'exprime » dans notre esprit à la vue de ce globe, » représente un cercle plat diversement » ombragé, avec différens degrés de lu- » miere dont nos yeux se trouvent frappés. » Mais comme nous sommes accoutumés » par l'usage à distinguer quelle sorte d'ima-

» ges les corps convexes produisent ordinai-
» rement en nous, et quels changemens
» arrivent dans la réflexion de la lumiere,
» selon la différence sensible des corps,
» nous mettons aussi-tôt, à la place de ce
» qui nous paroît, la cause même de l'i-
» mage que nous voyons, et cela en vertu
» d'un jugement que la coutume nous a
» rendu habituel; de sorte que, joignant à
» la vision un jugement que nous confon-
» dons avec elle, nous nous formons l'idée
» d'une figure convexe et d'une couleur
» uniforme, quoique dans le fond nos yeux
» ne nous représentent qu'un plan ombragé
» et coloré diversement, comme il paroît
» dans la peinture. A cette occasion j'insé-
» rerai ici un problême du savant M.
» Molineux...... *Supposez un aveugle de*
» *naissance, qui soit présentement homme*
» *fait, auquel on ait appris à distinguer par*
» *l'attouchement un cube et un globe, du*
» *même métal et à peu près de même gran-*
» *deur; en sorte que, lorsqu'il touche l'un et*
» *l'autre, il puisse dire quel est le cube et*
» *quel est le globe. Supposez que le cube et le*
» *globe étant posés sur une table, cet aveugle*
» *vienne à jouir de la vue. On demande si, en*
» *les voyant sans les toucher, il pourroit les*
» *discerner, et dire quel est le globe et quel est*
» *le cube.* Le pénétrant et judicieux auteur
» de cette question répond en même tems
» que *non: car*, ajoute-t-il, *bien que cet*
» *aveugle ait appris par expérience de quelle*
» *maniere le globe et le cube affectent son attou-*

» *chement, il ne sait pourtant pas encore ce*
» *qui affecte son attouchement de telle ou de*
» *telle maniere, et doit frapper ses yeux de*
» *telle ou de telle maniere, ni que l'angle*
» *avancé d'un cube qui presse sa main d'une*
» *maniere inégale, doive paroître à ses yeux*
» *tel qu'il paroît dans le cube.* Je suis tout-à-
» fait du sentiment de cet habile homme...
» Je crois que cet aveugle ne seroit point
» capable, à la premiere vue, de dire avec
» certitude, quel seroit le globe et quel
» seroit le cube, s'il se contentoit de le
» regarder; quoiqu'en les touchant il pût les
» nommer et les distinguer sûrement par la
» différence de leurs figures qu'il apperce-
» vroit par l'attouchement (1). «

§. 2. Tout ce raisonnement suppose que l'image qui se trace dans l'œil à la vue d'un globe, n'est qu'un cercle plat, éclairé et coloré différemment : ce qui est vrai. Mais il suppose encore, et c'est ce qui me paroît faux, que l'impression qui se fait dans l'ame en conséquence, ne nous donne que la perception de ce cercle; que si nous voyons le globe d'une figure convexe, c'est parce qu'ayant acquis par l'expérience du toucher l'idée de cette figure, et que sachant quelle sorte d'image elle produit en nous par la vue, nous nous sommes accoutumés, contre le rapport de cette image, à la juger convexe : jugement qui, pour me servir de l'expression que Locke em-

---

(1) L. 2. p. 97. §. 8.

ploie peu après, *change l'idée de la sensation, et nous la représente autre qu'elle n'est en elle-même.*

§. 3. Parmi ces suppositions, Locke avance sans preuve, que la sensation de l'ame ne représente rien de plus que l'image que nous savons se tracer dans l'œil. Pour moi, quand je regarde un globe, je ne vois autre chose qu'un cercle plat : expérience à laquelle il me paroît tout naturel de m'en rapporter. Il y a d'ailleurs bien des raisons pour rejetter les jugemens auxquels ce philosophe a recours. D'abord il suppose que nous connoissons quelle sorte d'images les corps convexes produisent en nous, et quels changemens arrivent dans la réflexion de la lumiere, selon la différence des figures sensibles des corps : connoissances que la plus grande partie des hommes n'a point, quoiqu'ils voient les figures de la même maniere que les philosophes. En second lieu, nous aurions beau joindre ces jugemens à la vision, nous ne les confondrions jamais avec elle, comme Locke le suppose ; mais nous verrions d'une façon, et nous jugerions d'une autre.

Je vois un bas-relief, je sais à n'en pas douter qu'il est peint sur une surface plate ; je l'ai touché : cependant cette connoissance, l'expérience réitérée, et tous les jugemens que je puis faire, n'empêchent point que je voie des figures convexes. Pourquoi cette apparence continue-t-elle ?

Pourquoi un jugement qui a la vertu de me faire voir les choses tout autrement qu'elles ne sont dans l'idée que m'en donnent mes sensations, n'auroit-il pas la vertu de me les faire voir conformes à cette idée? On peut raisonner de même sur l'apparence de rondeur sous laquelle nous voyons de loin un bâtiment que nous savons et jugeons être quarré, et sur mille autres exemples semblables.

§. 4. En troisieme lieu, une raison qui suffiroit seule pour détruire cette opinion de Locke, c'est qu'il est impossible de nous faire avoir conscience de ces sortes de jugemens. On se fonde envain sur ce qu'il paroît se passer dans l'ame bien des choses dont nous ne prenons pas connoissance. Par ce que j'ai dit ailleurs (1), il est vrai que nous pourrions bien oublier ces jugemens le moment d'après que nous les aurons formés : mais lorsque nous en ferions l'objet de notre réflexion, la conscience en seroit si vive, que nous ne pourrions plus les révoquer en doute.

§. 5. En suivant le sentiment de Locke dans toutes ses conséquences, il faudroit raisonner sur les distances, les situations, les grandeurs et l'étendue, comme il a fait sur les figures. Ainsi l'on diroit : » Lorsque nous regardons une vaste cam» pagne, il est certain que l'idée qui s'im» prime dans notre esprit à cette vue, re-

---

(1) Sect. 2. c. 1.

» présente une surface plate, ombragée, » colorée diversement, avec différens de» grés de lumiere dont nos yeux sont frap» pés. Mais comme nous sommes accou» tumés par l'usage à distinguer quelle » sorte d'image, les corps différemment » situés, différemment distans, différem» ment grands et différemment étendus, » produisent ordinairement en nous, et » quels changemens arrivent dans la ré» flexion de la lumiere, selon la différence » des distances, des situations, des gran» deurs et de l'étendue ; nous mettons » aussi-tôt, à la place de ce qui nous pa» roît, la cause même des images que nous » voyons ; et cela en vertu d'un jugement » que la coutume nous a rendu habituel ; » de sorte que, joignant à la vision un ju» gement que nous confondons avec elle, » nous nous formons les idées de diffé» rentes situations, distances, grandeurs » et étendues, quoique dans le fond, nos » yeux ne nous représentent qu'un plan » ombragé et coloré diversement «.

Cette application du raisonnement de Locke est d'autant plus juste, que les idées de situation, de distance, de grandeur et d'étendue, que nous donne la vue d'une campagne, se trouvent toutes en petit dans la perception des différentes parties d'un globe. Cependant ce philosophe n'a pas adopté ces conséquences. En exigeant dans son problême, que le globe et le cube soient à-peu-près de la même gran-

deur, il fait assez entendre que la vue peut, sans le secours d'aucun jugement, nous donner différentes idées de grandeur. C'est pourtant une contradiction : car on ne conçoit pas comment on auroit des idées des grandeurs, sans en avoir des figures.

§. 6. D'autres n'ont pas fait difficulté d'admettre ces conséquences. Monsieur de Voltaire, célebre par quantité d'ouvrages, rapporte (1) et approuve le sentiment du docteur Barclai, qui assuroit que ni situations, ni distances, ni grandeurs, ni figures, ne seroient discernées par un aveugle-né, dont les yeux recevroient tout-à-coup la lumiere.

§. 7. Je regarde, dit-il, de fort loin par un petit trou, un homme posté sur un toît; le lointain et le peu de rayons m'empêchent d'abord de distinguer si c'est un homme : l'objet me paroit très-petit, je crois voir une statue de deux pieds tout au plus : l'objet se remue, je juge que c'est un homme, et dès cet instant cet homme me paroît de la grandeur ordinaire.

§. 8. J'admets, si l'on veut, ce jugement et l'effet qu'on lui attribue; mais il est encore bien éloigné de prouver la these du docteur Barclai. Il y a ici un passage subit d'un premier jugement à un second tout opposé. Cela engage à fixer l'objet avec plus d'attention, afin d'y trouver la taille ordinaire à un homme. Cette attention vio-

---

(1) Elémens de la philosophie de Newton. c. VI.

lente

lente produit vraisemblablement quelque changement dans le cerveau, et de-là dans les yeux ; ce qui fait voir un homme d'environ cinq pieds. C'est-là un cas particulier, et le jugement qu'il fait faire est tel qu'on ne peut nier d'en avoir conscience. Pourquoi n'en seroit-il pas de même dans toute autre occasion, si nous formions toujours, comme on le suppose, de semblables jugemens ?

Qu'un homme qui n'étoit qu'à quatre pas de moi, s'éloigne jusqu'à huit, l'image qui s'en trace au fond de mes yeux, en sera la moitié plus petite. Pourquoi donc continuai-je à le voir à-peu-près de la même grandeur ? Vous l'appercevrez d'abord, répondra-t-on, la moitié plus grand ; mais la liaison que l'expérience a mise dans votre cerveau entre l'idée d'un homme et celle de la hauteur de cinq à six pieds, vous force à imaginer par un jugement soudain, un homme d'une telle hauteur, et à voir une telle hauteur en effet. Voilà, je l'avoue, une chose que je ne saurois confirmer par ma propre expérience. Une premiere perception pourroit-elle s'éclipser si vîte, et un jugement la remplacer si soudainement, qu'on ne pût remarquer le passage de l'une à l'autre, lorsqu'on y donneroit toute son attention ? D'ailleurs, que cet homme s'éloigne à seize pas, à trente-deux, à soixante-quatre, et toujours de la sorte ; pourquoi me paroîtra-t-il diminuer peu-à-peu, jusqu'à ce qu'enfin je cesse entiérement de

le voir ? Si la perception de la vue est l'effet d'un jugement par lequel j'ai lié l'idée d'un homme à celle de la hauteur de cinq à six pieds, cet homme devroit tout-à-coup disparoître à mes yeux, ou je devrois, à quelque distance qu'il l'éloignât de moi, continuer à le voir de la même grandeur. Pourquoi diminuera-t-il plus vîte à mes yeux qu à ceux d'un autre, quoique nous ayions la même expérience ? Enfin, qu'on désigne à quel point de distance ce jugement doit commencer à perdre de sa force.

§. 9. Ceux que je combats, comparent le sens de la vue à celui de l'ouie, et concluent de l'un à l'autre. Par les sons, disent-ils, l'oreille est frappée ; on entend des tons et rien de plus : par la vue, l'œil est ébranlé ; on voit des couleurs, et rien de plus. Celui qui pour la premiere fois de sa vie entendroit le bruit du canon, ne pourroit juger si on tire ce canon à une lieue, ou à trente pas. Il n'y a que l'expérience qui puisse l'accoutumer à juger de la distance qui est entre lui et l'endroit d'où part ce bruit. C'est la même chose précisément par rapport aux rayons de lumiere qui partent d'un objet : ils ne nous apprennent point du tout où est cet objet.

§. 10. L'ouie par elle-même, n'est pas faite pour nous donner l'idée de la distance, et même, en y joignant le secours de l'expérience, l'idée qu'elle en fournit, est encore la plus imparfaite de toutes. Il y a des occasions où il en est à peu près de même de

la vue. Si je regarde par un trou un objet éloigné, sans appercevoir ceux qui m'en séparent, je n'en connois la distance que fort imparfaitement. Alors je me rappelle les connoissances que je dois à l'expérience, et je juge cet objet plus ou moins loin, selon qu'il me paroît plus ou moins au dessous de sa grandeur ordinaire. Voilà donc un cas où il est nécessaire de joindre un jugement au sens de la vue comme à celui de l'ouïe : mais remarquez bien qu'on en a conscience, et qu'après, comme auparavant, nous ne connoissons les distances que d'une maniere fort imparfaite.

J'ouvre ma fenêtre, et j'apperçois un homme à l'extrêmité de la rue : je vois qu'il est loin de moi, avant que j'aie encore formé aucun jugement. Il eſt vrai que ce ne sont pas les rayons de la lumiere qui partent de lui, qui m'apprennent le plus exactement combien il est éloigné de moi; mais ce sont ceux qui partent des objets qui sont entre deux. Il est naturel que la vue de ces objets me donne quelque idée de la distance où je suis de cet homme; il est même impossible que je n'aie pas cette idée, toutes les fois que je les apperçois.

§. 11. Vous vous trompez, me dira-t-on. Les jugemens soudains, presque uniformes que votre ame à un certain âge porte des distances, des grandeurs, des situations, vous font penser qu'il n'y a qu'à ouvrir les yeux pour voir de la maniere dont vous

voyez. Cela n'est pas, il y faut le secours des autres sens. Si vous n'aviez que celui de la vue, vous n'auriez aucun moyen pour connoître l'étendue.

§. 12. Qu'appercevrois-je donc? Un point mathématique. Non, sans doute. Je verrois certainement de la lumiere et des couleurs. Mais la lumiere et les couleurs ne retracent-elles pas nécessairement différentes distances, différentes grandeurs, différentes situations? Je regarde devant moi, en haut, en bas, à droite, à gauche: je vois une lumiere répandue en tout sens, et plusieurs couleurs qui certainement ne sont pas concentrées dans un point: je n'en veux pas davantage. Je trouve là, indépendamment de tout jugement, sans le secours des autres sens, l'idée de l'étendue avec toutes ses dimensions.

Je suppose un œil animé: qu'on me permette cette supposition, toute bizarre qu'elle paroisse. Dans le sentiment du docteur Barclai, cet œil verroit une lumiere colorée; mais il n'appercevroit ni étendue, ni grandeurs, ni distances, ni situations, ni figures. Il s'accoutumeroit donc à juger que toute la nature n'est qu'un point mathématique. Qu'il soit uni à un corps humain, lorsque son ame a contracté depuis longtems l'habitude de former ce jugement: on croira sans doute que cette ame n'a plus qu'à se servir des sens qu'elle vient d'acquérir, pour se faire des idées de grandeurs, de distances, de situations et de

figures. Point du tout : les jugemens habituels, soudains et uniformes, qu'elle a formés de tout tems, changeront les idées de ces nouvelles sensations ; de sorte qu'elle touchera des corps, et assurera qu'ils n'ont ni étendue, ni situations, ni grandeurs, ni figures.

§. 13. Il seroit curieux de découvrir les loix que Dieu suit, quand il nous enrichit des différentes sensations de la vue : sensations qui non-seulement nous avertissent mieux que toutes les autres, des rapports des choses à nos besoins et à la conservation de notre être, mais qui annoncent encore d'une maniere plus éclatante, l'ordre, la beauté et la grandeur de l'univers. Quelque importante que soit cette recherche, je l'abandonne à d'autres. Il me suffit que ceux qui voudront ouvrir les yeux, conviennent qu'ils apperçoivent de la lumiere, des couleurs, de l'étendue, des grandeurs, etc. Je ne remonte pas plus haut, parce que c'est-là que je commence à avoir une connoissance évidente.

§. 14. Examinons à notre tour ce qui arriveroit à un aveugle-né, à qui on donneroit le sens de la vue.

Cet aveugle s'est formé des idées de l'étendue, des grandeurs, etc. en réfléchissant sur les différentes sensations qu'il éprouve, quand il touche des corps. Il prend un bâton dont il sent que toutes les parties ont une même détermination : voilà d'où il tire l'idée d'une ligne droite. Il en

touche un autre dont les parties ont différentes déterminations, en sorte que, si elles étoient continuées, elles aboutiroient à différens points; voilà d'où il tire l'idée d'une ligne courbe. De-là il passe à celles d'angle, de cube, de globe et de toutes sortes de figures. Telle est l'origine des idées qu'il a sur l'étendue. Mais il ne faut pas croire qu'au moment qu'il ouvre les yeux, il jouisse déja du spectacle que produit dans toute la nature ce mêlange admirable de lumiere et de couleur. C'est un trésor qui est renfermé dans les nouvelles sensations qu'il éprouve; la réflexion peut seule le lui découvrir, et lui en donner la vraie jouissance. Lorsque nous fixons nous-mêmes les yeux sur un tableau fort composé, et que nous le voyons tout entier, nous ne nous en formons encore aucune idée déterminée. Pour le voir comme il faut, nous sommes obligés d'en considérer toutes les parties les unes après les autres. Quel tableau que l'univers à des yeux qui s'ouvrent à la lumiere pour la premiere fois!

Je passe au moment où cet homme est en état de réfléchir sur ce qui lui frappe la vue. Certainement tout n'est pas devant lui comme un point. Il apperçoit donc une étendue en longueur, largeur et profondeur. Qu'il analyse cette étendue, il se fera les idées de surfaces, de lignes, de point et de toutes sortes de figures; idées qui seront semblables à celles qu'il a ac-

quises par le toucher ; car de quelques sens que l'étendue vienne à notre connoissance, elle ne peut être représentée de deux manieres différentes. Que je voie ou que je touche un cercle et une regle, l'idée de l'un ne peut jamais offrir qu'une ligne courbe, et celle de l'autre qu'une ligne droite. Cet aveugle-né distinguera donc à la vue le globe du cube, puisqu'il y reconnoîtra les mêmes idées qu'il s'en étoit faites par le toucher.

On pourroit cependant l'engager à suspendre son jugement, en lui faisant la difficulté suivante. Ce corps, lui diroit-on, vous paroît à la vue un globe, cet autre vous paroît un cube : mais sur quel fondement assureriez-vous que le premier est le même qui vous a donné au toucher l'idée du globe, et le second le même qui vous a donné celle du cube ? Qui vous a dit que ces corps doivent avoir au toucher la même figure qu'ils ont à la vue ? Que savez-vous si celui qui paroît un globe à vos yeux, ne sera pas le cube, quand vous y porterez la main ? Qui peut même vous répondre qu'il y ait là quelque chose de semblable aux corps que vous reconnoîtriez à l'attouchement pour un cube et pour un globe ? L'argument seroit embarrassant, et je ne vois que l'expérience qui pût y fournir une réponse : mais ce n'est pas là la these de Locke, ni du docteur Barclai.

§. 15. J'avoue qu'il me reste à résoudre

une difficulté qui n'est pas petite : c'est une expérience qui paroît en tout point contraire au sentiment que je viens d'établir. La voici telle qu'elle est rapportée par M. de Voltaire : elle perdroit à être rendue en d'autres termes.

» En 1729, M. Chiselden, un de ces » fameux chirurgiens, qui joignent l'a» dresse de la main aux plus grandes lu» mieres de l'esprit, ayant imaginé qu'on » pourroit donner la vue à un aveugle-né, » en lui abaissant ce qu'on appelle des ca» taractes, qu'il soupçonnoit formées dans » ses yeux, presqu'au moment de sa nais» sance, il proposa l'opération. L'aveugle » eut de la peine à y consentir. Il ne conce» voit pas trop que le sens de la vue pût » beaucoup augmenter ses plaisirs. Sans » l'envie qu'on lui inspira d'apprendre à » lire et à écrire, il n'eût point desiré de » voir..... Quoi qu'il en soit, l'opération » fut faite et réussit. Ce jeune homme, d'en» viron quatorze ans, vit la lumiere pour » la premiere fois. Son expérience confirma » tout ce que Locke et Barclai avoient si » bien prévu. Il ne distingua de long-tems » ni grandeurs, ni distances, ni situations, » ni même figures. Un objet d'un pouce » mis devant son œil, et qui lui cachoit » une maison, lui paroissoit aussi grand » que la maison. Tout ce qu'il voyoit, lui » sembloit d'abord être sur ses yeux, et » les toucher comme les objets du tact » touchent la peau. Il ne pouvoit distin-

» guer ce qu'il avoit jugé rond à l'aide de
» ses mains, d'avec ce qu'il avoit jugé angulaire, ni discerner avec ses yeux, si
» ce que ses mains avoient senti être en haut
» ou en bas, étoit en effet en haut ou en
» bas. Il étoit si loin de connoître les grandeurs, qu'après avoir enfin conçu par la
» vue que sa maison étoit plus grande que sa
» chambre, il ne concevoit pas comment
» la vue pouvoit donner cette idée. Ce ne
» fut qu'au bout de deux mois d'expérience, qu'il put appercevoir que les tableaux représentoient des corps solides;
» et lorsqu'après ce long tâtonnement d'un
» sens nouveau en lui, il eut senti que
» des corps et non des surfaces seules,
» étoient peints dans les tableaux, il y
» porta la main, et fut étonné de ne point
» trouver avec ses mains ces corps solides
» dont il commençoit à appercevoir les représentations. Il demandoit quel étoit le
» trompeur du sens du toucher, ou du sens
» de la vue (1).

§. 16. Quelques réflexions sur ce qui se passe dans l'œil à la présence de la lumiere, pourront expliquer cette expérience.

Quoique nous soyions encore bien éloignés de connoître tout le méchanisme de l'œil, nous savons cependant que la cornée est plus ou moins convexe; qu'à proportion que les objets réfléchissent une plus grande ou une moindre quantité de lumie-

(1) Ch. déja cité.

re, la prunelle se resserre ou s'agrandit, pour donner passage à moins de rayons, ou pour en recevoir davantage, on soupçonne le réservoir de l'humeur aqueuse de prendre successivement différentes formes. Il est certain que le cristallin s'avance ou se recule, afin que les rayons de lumiere viennent précisément se réunir sur la rétine (1); que les fibres délicates de la rétine sont agitées et ébranlées dans une variété étonnante; que cet ébranlement se communique dans le cerveau à d'autres parties plus déliées, et dont le ressort doit être encore plus admirable. Enfin les muscles qui servent à faire tourner les yeux vers les objets qu'on veut fixer, compriment encore tout le globe de l'œil, et par cette pression en changent plus ou moins la forme.

Non-seulement l'œil et toutes ses parties doivent se prêter à tous ces mouvemens, à toutes ces formes et à mille changemens que nous ne connoissons pas, avec une promptitude qu'il n'est pas possible d'imaginer; mais il faut encore que toutes ces révolutions se fassent dans une harmonie parfaite, afin que tout concoure à produire le même effet. Si, par exemple, la cornée étoit trop ou trop peu convexe par rapport à la situation et à la forme des autres parties de l'œil, tous les objets nous paroîtroient confus, renversés, et nous ne dis-

(1) Ou sur la choroïde : car on ne sait pas exactement si c'est par les fibres de la rétine ou par celles de la choroïde que l'impression de la lumiere se transmet à l'ame.

cernerions pas, si *ce que nos mains auroient senti être en haut ou en bas, seroit en effet ou en haut ou en bas.* On peut s'en convaincre en se servant d'une lunette dont la forme ne s'accorderoit pas avec celle de l'œil.

Si, pour obéir à l'action de la lumiere, les parties de l'œil se modifient sans cesse avec une si grande variété et une si grande vivacité, ce ne peut être qu'autant qu'un long exercice en a rendu les ressorts plus lians et plus faciles. Ce n'étoit pas là le cas du jeune homme à qui on abaissa les cataractes. Ses yeux depuis quatorze ans accrus et nourris, sans qu'il en eût fait usage, résistoient à l'action des objets. La cornée étoit trop ou trop peu convexe par rapport à la situation des autres parties. Le cristallin devenu comme immobile, réunissoit toujours les rayons en-deçà ou de-là de la rétine; ou s'il changeoit de situation, ce n'étoit jamais pour se mettre au point où il auroit dû se trouver. Il falloit un exercice de plusieurs jours pour faire jouer ensemble des ressorts si roidis par le tems. Voilà pourquoi ce jeune homme tâtonna pendant deux mois. S'il dut quelque chose au secours du toucher, c'est que les efforts qu'il faisoit pour voir dans les objets les idées qu'il s'en formoit en les maniant, lui donnoient occasion d'exercer davantage le sens de la vue. En supposant qu'il eût cessé de se servir de ses mains, toutes les fois qu'il ouvroit les yeux à la lumiere, il n'est pas douteux qu'il n'eût acquis par

la vue les mêmes idées, quoiqu'à la vérité avec plus de lenteur.

Ceux qui observoient cet aveuglé-né au moment qu'on lui abaissoit les cataractes, espéroient de voir confirmer un sentiment pour lequel ils étoient prévenus. Quand ils apprirent qu'il appercevoit les objets d'une maniere aussi imparfaite, ils ne soupçonnerent pas qu'on en pût apporter d'autres raisons que celles que Locke et Barclai avoient imaginées. Ce fut donc une décision irrévocable pour eux, que les yeux sans le secours des autres sens, seroient peu propres à nous fournir les idées d'étendue, de figures, de situations, etc.

Ce qui a donné lieu à cette opinion, qui sans doute aura paru extraordinaire à bien des lecteurs, c'est d'un côté l'envie que nous avons de rendre raison de tout, et de l'autre, l'insuffisance des regles de l'optique. On a beau mesurer les angles que les rayons de lumiere forment au fond de l'œil, on ne trouve point qu'ils soient en proportion avec la maniere dont nous voyons les objets. Mais je n'ai pas cru que cela pût m'autoriser à avoir recours à des jugemens dont personne ne peut avoir conscience. J'ai pensé que, dans un ouvrage où je me propose d'exposer les matériaux de nos connoissances, je devois me faire une loi de ne rien établir qui ne fût incontestable, et que chacun ne pût, avec la moindre réflexion, appercevoir en lui-même.

Fin de la premiere partie.

SECONDE PARTIE.

Du langage et de la méthode.

SECTION PREMIERE.

De l'origine et des progrès du langage.

ADam et Eve ne durent pas à l'expérience l'exercice des opérations de leur ame ; et en sortant des mains de Dieu, ils furent, par un secours extraordinaire, en état de réfléchir et de se communiquer leurs pensées. Mais je suppose que quelque tems après le déluge, deux enfans de l'un et de l'autre sexe aient été égarés dans des déserts, avant qu'ils connussent l'usage d'aucun signe. J'y suis autorisé par le fait que j'ai rapporté. Qui sait même s'il n'y a pas quelque peuple qui ne doive son origine qu'à un pareil événement ? Qu'on me permette d'en faire la supposition ; la question (1) est de savoir comment cette nation naissante s'est fait une langue.

(1) » A juger seulement par la nature des choses, » (dit M. Warburthon, pag. 48, Essai sur les » hiérogl.) et indépendamment de la révélation » qui est un guide plus sûr, l'on seroit porté à » admettre l'opinion de Diodore de Sicile et de » Vitruve, que les premiers hommes ont vécu pen-

CHAPITRE PREMIER.

Le langage d'action et celui des sons articulés, considérés dans leur origine.

§. 1. TAnt que les enfans dont je viens de parler ont vécu séparément, l'exercice des opérations de leur ame a été borné à celui

» dant un tems, dans les cavernes et les forêts, à
» la maniere des bêtes, n'articulant que des sons
» confus et indéterminés, jusqu'à ce que, s'étant
» associés pour se secourir mutuellement, ils soient
» arrivés par degrés à en former de distincts par le
» moyen de signes ou de marques arbitraires con-
» venues entr'eux, afin que celui qui parloit, pût
» exprimer les idées qu'il avoit besoin de commu-
» niquer aux autres. C'est ce qui a donné lieu aux
» différentes langues ; car tout le monde convient
» que le langage n'est point inné.
» Cette origine du langage est si naturelle, qu'un
» pere de l'église (Grég. Niss.) et Richard Simon,
» prêtre de l'Oratoire, ont travaillé l'un et l'autre
» à l'établir : mais ils auroient pu être mieux in-
» formés; car rien n'est plus évident, par l'écriture
» sainte, que le langage a eu une origine différente.
» Elle nous apprend que Dieu enseigna la religion
» au premier homme ; ce qui ne permet pas de
» douter qu'il ne lui ait, en même tems, enseigné
» à parler. (En effet, la connoissance de la religion
» suppose beaucoup d'idées et un grand exercice
» des opérations de l'ame ; ce qui n'a pu avoir lieu
» que par le secours des signes : je l'ai démontré
» dans la premiere partie de cet ouvrage) . . . .
» Quoique, ajoute plus bas M. Warburthon, Dieu

de la perception et de la conscience, qui ne cesse point quand on est éveillé; à celui de l'attention, qui avoit lieu toutes les fois que quelques perceptions les affectoient d'une maniere plus particuliere à celui de la réminiscence, quand des circonstances qui les avoient frappés se représentoient à eux, avant que les liaisons qu'elles avoient formées eussent été détruites, et à un exercice fort peu étendu de l'imagination. La perception d'un besoin se lioit, par exemple, avec celle d'un objet qui avoit servi à les soulager. Mais ces sortes de liaisons, formées par hasard, et n'étant pas entretenues par la réflexion, ne subsistoient pas long-tems. Un jour, le sentiment de la faim rappelloit à ses enfans un arbre chargé de fruits qu'ils avoient vu la veille : le lendemain, cet arbre étoit oublié, et le même sentiment leur rappelloit un autre objet. Ainsi l'exercice de l'imagi-

» ait enseigné le langage aux hommes, cependant » il ne seroit pas raisonnable de supposer que ce » langage se soit étendu au-delà des nécessités alors » actuelles de l'homme, et qu'il n'ait pas eu par » lui-même la capacité de le perfectionner et de » l'enrichir. Ainsi le premier langage a nécessaire- » ment été stérile et borné. « Tout cela me paroît fort exact. Si je suppose deux enfans dans la nécessité d'imaginer jusqu'aux premiers signes du langage, c'est parce que j'ai cru qu'il ne suffisoit pas pour un philosophe de dire qu'une chose a été faite par des voies extraordinaires; mais qu'il étoit de son devoir d'expliquer comment elle auroit pu se faire par des moyens naturels.

nation n'étoit point à leur pouvoir ; il n'étoit que l'effet des circonstances où ils se trouvoient. (1)

§. 2. Quand ils vécurent ensemble, ils eurent occasion de donner plus d'exercice à ces premieres opérations, parce que leur commerce réciproque leur fit attacher aux cris de chaque passion les perceptions dont ils étoient les signes naturels. Ils les accompagnoient ordinairement de quelque mouvement, de quelque geste ou de quelque action, dont l'expression étoit encore plus sensible. Par exemple, celui qui souffroit, parce qu'il étoit privé d'un objet que ses besoins lui rendoient nécessaire, ne s'en tenoit pas à pousser des cris ; il faisoit des efforts pour l'obtenir ; il agitoit sa tête, ses bras et toutes les parties de son corps. L'autre, ému à ce spectacle, fixoit les yeux sur le même objet, et sentant passer dans son ame des sentimens dont il n'étoit pas encore capable de se rendre raison, il souffroit de voir souffrir ce misérable. Dès ce moment, il se sent intéressé à le soulager, et il obéit à cette impression autant qu'il est en son pouvoir. Ainsi, par le seul instinct, ces hommes se demandoient et se prêtoient des secours. Je dis *par le seul instinct*, car la réflexion n'y pouvoit encore avoir part. L'un ne disoit pas : *Il faut m'a-*

(1) Ce que j'avance ici sur les opérations de l'ame de ces enfans, ne sauroit être douteux, après ce qui a été prouvé dans la premiere partie de cet essai. Sect. 2, ch. 1, 2, 3, 4, 5, et sect. 4.

giter de telle maniere , pour lui faire connoître ce qui m'est nécessaire , et pour l'engager à me secourir ; ni l'autre , *je vois à ses mouvemens qu'il veut telle chose , je vais lui en donner la jouissance :* mais tous deux agissoient en conséquence du besoin qui les pressoit davantage.

§. 3. Cependant les mêmes circonstances ne purent se répéter si souvent , qu'ils ne s'accoutumassent enfin à attacher aux cris des passions , et aux différentes actions du corps , des perceptions qui y étoient exprimées d'une maniere si sensible. Plus ils se familiariserent avec ces signes , plus ils furent en état de se les rappeller à leur gré. Leur mémoire commença à avoir quelque exercice ; ils purent disposer eux-mêmes de leur imagination , et ils parvinrent insensiblement à faire avec réflexion ce qu'ils n'avoient fait que par instinct. (1) D'abord tous deux se firent une habitude de connoître , à ces signes , les sentimens que l'autre éprouvoit dans le moment : ensuite ils s'en servirent pour se communiquer les sentimens qu'ils avoient éprouvés. Celui , par exemple , qui voyoit un lieu où il avoit été effrayé , imitoit les cris et les mouvemens qui étoient les signes de la frayeur, pour avertir l'autre de ne pas s'exposer au danger qu'il avoit couru.

---

(1) Cela répond à la difficulté que je me suis faite dans la premiere partie de cet ouvrage. Sect. 2 , ch. 5.

§. 4. L'usage de ces signes étendit peu-à-peu l'exercice des opérations de l'ame; et à leur tour, celles-ci, ayant plus d'exercice, perfectionnerent les signes, et en rendirent l'usage plus familier. Notre expérience prouve que ces deux choses s'aident mutuellement. Avant qu'on eût trouvé les signes algébriques, les opérations de l'ame avoient assez d'exercice pour en amener l'invention : mais ce n'est que depuis l'usage de ces signes, qu'elles en ont eu assez pour porter les mathématiques au point de perfection où nous les voyons.

§. 5. Par ce détail, on voit comment les cris des passions contribuerent au développement des opérations de l'ame, en occasionnant naturellement le langage d'action: langage qui, dans ses commencemens, pour être proportionné au peu d'intelligence de ce couple, ne consistoit vraisemblablement qu'en cortorsions et en agitations violentes.

§. 6. Cependant ces hommes ayant acquis l'habitude de lier quelques idées à des signes arbitraires, les cris naturels leur servirent de modele pour se faire un nouveau langage. Ils articulerent de nouveaux sons, et en les répétant plusieurs fois, et les accompagnant de quelque geste qui indiquoit les objets qu'ils vouloient faire remarquer, ils s'accoutumerent à donner des noms aux choses. Les premiers progrès de ce langage furent néanmoins très-lents. L'organe de la parole étoit si inflexible, qu'il ne pouvoit facilement articuler que peu de sons fort

simples. Les obstacles, pour en prononcer d'autres, empêchoient même de soupçonner que la voix fût propre à se varier au-delà du petit nombre de mots qu'on avoit imaginé.

§. 7. Ce couple eut un enfant qui, pressé par des besoins qu'il ne pouvoit faire connoître que difficilement, agita toutes les parties de son corps. Sa langue fort flexible se replia d'une maniere extraordinaire, et prononça un mot tout nouveau. Le besoin continuant, donna encore lieu aux mêmes effets: cet enfant agita sa langue comme la premiere fois, et articula encore le même son. Les parens surpris, ayant enfin deviné ce qu'il vouloit, essayerent, en le lui donnant, de répéter le même mot. La peine qu'ils eurent à le prononcer fit voir qu'ils n'auroient pas été d'eux-mêmes capables de l'inventer.

Par un semblable moyen, ce nouveau langage ne s'enrichit pas beaucoup. Faute d'exercice, l'organe de la voix perdit bientôt, dans l'enfant, toute sa flexibilité. Ses parens lui apprirent à faire connoître ses pensées par des actions: maniere de s'exprimer, dont les images sensibles étoient bien plus à sa portée que des sons articulés. On ne peut attendre que du hasard, la naissance de quelque nouveau mot; et pour en augmenter par une voie aussi lente, considérablement le nombre, il fallut sans doute plusieurs générations. Le langage d'action alors si naturel, étoit un grand

obstacle à surmonter. Pouvoit-on l'abandonner pour un autre dont on ne prévoyoit pas encore les avantages, et dont la difficulté se faisoit si bien sentir?

§. 8. A mesure que le langage des sons articulés devint plus abondant, il fut plus propre à exercer de bonne heure l'organe de la voix, et à lui conserver sa premiere flexibilité. Il parut alors aussi commode que la langage d'action; on se servit également de l'un et de l'autre : enfin l'usage des sons articulés devint si facile, qu'il prévalut.

§. 9. Il y a donc eu un tems où la conversation étoit soutenue par un discours entremêlé de mots et d'actions. » L'usage » et la coutume, (1) ainsi qu'il est arrivé » dans la plupart des autres choses de la » vie, changerent ensuite en ornement ce » qui étoit dû à la nécessité : mais la pra- » tique subsista encore long-tems après que » la nécessité eut cessé, singuliérement » parmi les orientaux, dont le caractere » s'accommodoit naturellement d'une forme » de conversation qui exerçoit si bien leur » vivacité par le mouvement, et la conten- » toit si fort par une représentation perpé- » tuelle d'images sensibles.

» L'écriture sainte nous fournit des exem- » ples sans nombre de cette sorte de con- » versation. En voici quelques-uns. Quand » le faux prophete agite ses cornes de fer

(1) Essai sur les hiérogl. §§. 8. et 9.

» pour marquer la déroute entiere des
» Syriens : (1) quand Jérémie, par l'ordre
» de Dieu, cache sa ceinture de lin dans
» le trou d'une pierre près de l'Euphrate : (2)
» quand il brise un vaisseau de terre à la
» vue du peuple : (3) quand il met à son
» col des liens et des jougs, (4) et quand
» il jette un livre dans l'Euphrate : (5) quand
» Ezéchiel dessine, par l'ordre de Dieu,
» le siege de Jérusalem sur de la brique : (6)
» quand il pese dans une balance les che-
» veux de sa tête et le poil de sa barbe : (7)
» quand il emporte les meubles de sa mai-
» son, (8) et quand il joint ensemble deux
» bâtons pour Juda et pour Israël : (9) par
» ces actions, les prophetes instruisoient
» le peuple de la volonté du Seigneur, et
» conversoient en signes. «

Quelques personnes, pour n'avoir pas su que le langage d'action étoit chez les Juifs une maniere commune et familiere de converser, ont osé traiter d'absurdes et de fanatiques, ces actions des prophetes. M. Warburthon détruit parfaitement (10) cette accusation. » L'absurdité d'une action, dit-

(1) 3 Reg. XXII, 11.
(2) Ch. XIII.
(3) Ch. XIX.
(4) Ch. XXVIII.
(5) Ch. LI.
(6) Ch. IV.
(7) Ch. V.
(8) Ch. XII.
(9) Ch. XXXVIII, 16.
(10) Essai sur les hiér. §. 9.

» il, consiste en ce qu'elle est bizarre, et » ne signifie rien. Or, l'usage et la coutume » rendoient sages et sensées celles des pro» phetes. A l'égard du fanatisme d'une » action, il est indiqué par ce tour d'esprit » qui sait qu'un homme trouve du plaisir à » faire des choses qui ne sont point d'usa» ge, et à se servir d'un langage extraor» dinaire. Mais un pareil fanatisme ne peut » plus être attribué aux prophetes, quand » il est clair que leurs actions étoient des » actions ordinaires, et que leurs discours » étoient conformes à l'idiome de leur » pays.

» Ce n'est pas seulement dans l'histoire » sainte que nous rencontrons des exem» ples de discours exprimés par des actions. » L'antiquité profane en est pleine ..... » Les premiers oracles se rendoient de » cette maniere, comme nous l'apprenons » d'un ancien dire d'Héraclite : *Que le roi,* » *dont l'oracle est à Delphes, ne parle ni ne se* » *tait, mais s'exprime par signes.* Preuve cer» taine que c'étoit anciennement une façon » ordinaire de se faire entendre, que de » substituer des actions aux paroles. (1) «

§. 10. Il paroît que ce langage fut surtout conservé pour instruire le peuple des choses qui l'intéressoient davantage ; telles que la police et la religion. C'est qu'agissant sur l'imagination avec plus de vivacité, il faisoit une impression plus durable. Son

(1) Essai sur les hiérogl. §. 10.

expression avoit même quelque chose de fort et de grand, dont les langues encore stériles ne pouvoient approcher. Les anciens appelloient ce langage du nom de *danse:* voilà pourquoi il est dit que David dansoit devant l'arche.

§. 11. Les hommes, en perfectionnant leur goût, donnerent à cette *danse* plus de variété, plus de grace et plus d'expression. Non-seulement on assujettit à des regles les mouvemens des bras et les attitudes du corps, mais encore on traça les pas que les pieds devoient former. Par-là, la danse se divisa naturellement en deux arts qui lui furent subordonnés : l'un, qu'on me permette une expression conforme au langage de l'antiquité, fut *la danse des gestes ;* il fut conservé pour concourir à communiquer les pensées des hommes : l'autre fut principalement *la danse des pas ;* on s'en servit pour exprimer certaines situations de l'ame, et particuliérement la joie; on l'employa dans les occasions de réjouissance, et son principal objet fut le plaisir.

La danse des pas provient donc de celle des gestes : aussi en conserve-t-elle encore le caractere. Chez les Italiens, parce qu'ils ont une gesticulation plus vive et plus variée, elle est pantomime. Chez nous, au contraire, elle est plus grave et plus simple. Si c'est là un avantage, il me paroît être cause que le langage de cette danse en est moins riche et moins étendue. Un danseur, par exemple, qui n'auroit d'autre

objet que de donner des graces à ses mouvemens et de la noblesse à ses attitudes, pourroit-il, lorsqu'il figureroit avec d'autres, avoir le même succès que lorsqu'il danseroit seul ? N'auroit-on pas lieu de craindre que sa danse, à force d'être simple, ne fût si bornée dans son expression, qu'elle ne lui fournît pas assez de signes pour le langage d'une danse figurée. Si cela est, plus on simplifiera cet art, plus on en bornera l'expression.

§. 12. Il y a dans la danse différens genres, depuis le plus simple, jusqu'à celui qui l'est le moins. Tous sont bons, pourvu qu'ils expriment quelque chose, et ils sont d'autant plus parfaits, que l'expression en est plus variée et plus étendue. Celui qui peint les graces et la noblesse, est bon; celui qui forme une espece de conversation ou de dialogue, me paroît meilleur. Le moins parfait, c'est celui qui ne demande que de la force, de l'adresse et de l'agilité, parce que l'objet n'en est pas assez intéressant : cependant il n'est pas à mépriser ; car il est cause des surprises agréables. Le défaut des François, c'est de borner les arts à force de vouloir les rendre simples. Par-là ils se privent quelquefois du meilleur, pour ne conserver que le bon : la musique nous en fournira encore un exemple.

CHAPITRE II.

De la prosodie des premieres langues.

§. 13. LA parole, en succédant au langage d'action, en conserva le caractere. Cette nouvelle maniere de communiquer nos pensées ne pouvoit être imaginée que sur le modele de la premiere. Ainsi, pour tenir la place des mouvemens violens du corps, la voix s'éleva et s'abaissa par des intervalles fort sensibles.

Ces langages ne se succéderent pas brusquement : ils furent long-tems mêlés ensemble, et la parole ne prévalut que fort tard. Or, chacun peut éprouver par lui-même qu'il est naturel à la voix de varier ses inflexions, à proportion que les gestes le sont davantage. Plusieurs autres raisons confirment ma conjecture.

Premiérement, quand les hommes commencerent à articuler des sons, la rudesse des organes ne leur permit pas de le faire par des inflexions aussi foibles que les nôtres.

En second lieu, nous pouvons remarquer que les inflexions sont si nécessaires, que nous avons quelque peine à comprendre ce qu'on nous lit sur un même ton. Si c'est assez pour nous que la voix se varie légérement, c'est que notre esprit est fort exercé par le grand nombre d'idées que

nous avons acquises, et par l'habitude où nous sommes de les lier à des sons. Voilà ce qui manquoit aux hommes qui eurent les premiers l'usage de la parole. Leur esprit étoit dans toute sa grossiéreté; les notions aujourd'hui les plus communes étoient nouvelles pour eux. Ils ne pouvoient donc s'entendre qu'autant qu'ils conduisoient leurs voix par des degrés fort distincts. Nous-mêmes nous éprouvons que, moins une langue dans laquelle on nous parle, nous est familiere, plus on est obligé d'appuyer sur chaque syllabe, et de les distinguer d'une maniere sensible.

En troisieme lieu, dans l'origine des langues, les hommes trouvant trop d'obstacles à imaginer de nouveaux mots, n'eurent pendant long-tems, pour exprimer les sentimens de l'ame, que les signes naturels auxquels ils donnerent le caractere des signes d'institution. Or, les cris naturels introduisent nécessairement l'usage des inflexions violentes, puisque différens sentimens ont pour signe le même son varié sur différens tons. *Ah*, par exemple, selon la maniere dont il est prononcé, exprime l'admiration, la douleur, le plaisir, la tristesse, la joie, la crainte, le dégoût, et presque tous les sentimens de l'ame.

Enfin, je pourrois ajouter que les premiers noms des animaux en imiterent vraisemblablement le cri: remarque qui convient également à ceux qui furent donnés aux vents, aux rivieres et à tout ce qui fait

quelque bruit. Il est évident que cette imitation suppose que les sons se succédoient par des intervalles très-marqués.

§. 14. On pourroit improprement donner le nom de chant à cette maniere de prononcer, ainsi que l'usage le donne à toutes les prononciations qui ont beaucoup d'accent. J'éviterai cependant de le faire, parce que j'aurai occasion de me servir de ce mot dans le sens qui lui est propre. Il ne suffit point pour un chant que les sons s'y succedent par des degrés très-distincts, il faut encore qu'ils soient assez soutenus pour faire entendre leurs harmoniques, et que les intervalles en soient appréciables. Il n'étoit pas possible que ce caractere fût ordinairement celui des sons par où la voix se varioit à la naissance des langues; mais aussi il ne pouvoit pas être bien éloigné de leur convenir. Avec quelque peu de rapport que deux sons se succedent, il suffira de baisser ou d'élever foiblement l'un des deux, pour y trouver un intervalle tel que l'harmonie le demande. Dans l'origine des langues, la maniere de prononcer admettoit donc des inflexions de voix si distinctes, qu'un musicien eût pu la noter en ne faisant que de légers changemens; ainsi je dirai qu'elle participoit du chant.

§. 15. Cette prosodie a été si naturelle aux premiers hommes, qu'il y en a eu à qui il a paru plus facile d'exprimer différentes idées avec le même mot prononcé sur différens tons, que de multiplier le

nombre des mots à proportion de celui des idées. Ce langage se conserve encore chez les Chinois. Ils n'ont que 328 monosyllabes qu'ils varient sur cinq tons, ce qui équivaut à 1640 signes. On a remarqué que nos langues ne sont pas plus abondantes. D'autres peuples, nés sans doute avec une imagination plus féconde, aimerent mieux inventer de nouveaux mots. La prosodie s'éloigna chez eux du chant peu-à-peu, et à mesure que les raisons qui l'en avoient fait approcher davantage cesserent d'avoir lieu; mais elle fut long-tems avant de devenir aussi simple qu'elle l'est aujourd'hui. C'est le sort des usages établis, de subsister encore après que les besoins qui les ont fait naître ont cessé. Si je disois que la prosodie des Grecs et des Romains participoit encore du chant, on auroit peut-être de la peine à deviner sur quoi j'appuyerois une pareille conjecture. Les raisons m'en paroissent pourtant simples et convaincantes : je vais les exposer dans le chapitre suivant.

CHAPITRE III.

De la prosodie des langues greque et latine ; et par occasion, de la déclamation des anciens.

§. 16. IL est constant que les Grecs et les Romains notoient leur déclamation, et qu'ils l'accompagnoient d'un instrument.(1) Elle étoit donc un vrai chant. Cette conséquence sera évidente à tous ceux qui auront quelque connoissance des principes de l'harmonie. Ils n'ignorent pas, 1°. qu'on ne peut noter un son, qu'autant qu'on a pu l'apprécier ; 2°. qu'en harmonie rien n'est appréciable que par la résonnance des corps sonores ; 3°. enfin, que cette résonnance ne donne d'autres sons ni d'autres intervalles, que ceux qui entrent dans le chant.

Il est encore constant que cette déclamation chantante n'avoit rien de choquant pour les anciens. Nous n'apprenons pas qu'ils se soient jamais récriés qu'elle fût peu naturelle, si ce n'est dans des cas particuliers, comme nous faisons nous-mêmes, quand le jeu d'un comédien nous paroît

(1) Je n'en donne pas la preuve, on la trouvera dans le troisieme volume des réflexions critiques sur la poésie et sur la peinture. Je renvoie aussi à ce même ouvrage pour la confirmation de la plupart des faits que je rapporterai. L'abbé du Bos, qui en est l'auteur, est un bon garant : son érudition est connue.

outré. Ils croyoient au contraire le chant essentiel à la poésie. La versification des meilleurs poëtes lyriques, dit Cicéron, (1) ne paroît qu'une simple prose quand elle n'est pas soutenue par le chant. Cela ne prouve-t-il pas que la prononciation, alors naturelle au discours familier, participoit si fort du chant, qu'il n'étoit pas possible d'imaginer un milieu tel que notre déclamation?

En effet, notre unique objet, quand nous déclamons, c'est de rendre nos pensées d'une maniere plus sensible, mais sans nous écarter beaucoup de celle que nous jugeons naturelle. Si la prononciation des anciens avoit été semblable à la nôtre, ils se seroient donc contentés, comme nous, d'une simple déclamation. Mais il falloit qu'elle fût bien différente, puisqu'ils n'en pouvoient augmenter l'expression que par le secours de l'harmonie.

§. 17. On sait d'ailleurs qu'il y avoit dans le grec et dans le latin, des accens qui, indépendamment de la signification d'un mot ou du sens de la phrase entiere, déterminoient la voix à s'abaisser sur certaines syllabes, et à s'élever sur d'autres. Pour comprendre comment ces accens ne se trouvoient jamais en contradiction avec l'expression du discours, il n'y a pas deux moyens. Il faut absolument supposer avec moi que, dans la prononciation des an-

(1) Traité de l'orateur.

ciens, les inflexions qui rendoient la pensée, étoient si variées et si sensibles, qu'elles ne pouvoient être contrariées par celles que demandoient les accens.

§. 18. Au reste, ceux qui se mettront à la place des Grecs et des Romains, ne seront point étonnés que leur déclamation fût un véritable chant. Ce qui fait que nous jugeons le chant peu naturel, ce n'est pas parce que les sons s'y succedent conformément aux proportions qu'exige l'harmonie; mais parce que les plus foibles inflexions nous paroissent ordinairement suffisantes pour exprimer nos pensées. Des peuples accoutumés à conduire leur voix par des intervalles marqués, trouveroient notre prononciation d'une monotonie sans ame; tandis qu'un chant qui ne modifieroit ces intervalles, qu'autant qu'il le faudroit pour en apprécier les sons, augmenteroit à leur égard l'expression du discours, et ne sauroit leur paroître extraordinaire.

§. 19. Faute d'avoir connu le caractere de la prononciation des langues grecque et latine, on a eu souvent bien de la peine à comprendre ce que les anciens ont écrit sur leurs spectacles. En voici un exemple.

» Si la tragédie peut subsister sans vers, » dit un commentateur de la poétique d'A- » ristote, (1) elle le peut encore plus sans » musique. Il faut même avouer que nous » ne comprenons pas bien comment la mu-

(1) Dacier, Poét. d'Arist. p. 82.

» sique a pu jamais être considérée comme
» faisant en quelque sorte partie de la
» tragédie ; car s'il y a rien au monde qui
» paroisse étranger et contraire, même à
» une action tragique, c'est le chant ; n'en
» déplaise aux inventeurs des tragédies en
» musique, poëmes aussi ridicules que
» nouveaux, et qu'on ne pourroit souffrir
» si l'on avoit le moindre goût pour les
» pieces de théâtre, ou que l'on n'eût pas
» été enchanté et séduit par un des plus
» grands musiciens qui aient jamais été.
» Car les opéra sont, si je l'ose dire, les
» grotesques de la poésie, d'autant plus
» insupportables, qu'on prétend les faire
» passer pour des ouvrages réguliers. Aris-
» tote nous auroit donc bien obligés de nous
» marquer comment la musique a pu être
» jugée nécessaire à la tragédie. Au lieu de
» cela, il s'est contenté de dire simplement
» que toute sa force étoit connue : ce qui
» marque seulement que tout le monde
» étoit convaincu de cette nécessité, et
» sentoit les effets merveilleux que le chant
» produisoit dans les poëmes, dont il n'oc-
» cupoit que les intermedes. J'ai souvent
» tâché de comprendre les raisons qui
» obligeoient des hommes aussi habiles et
» aussi délicats que les Athéniens, d'asso-
» cier la musique et la danse aux actions
» tragiques, et après bien des recherches
» pour découvrir comment il leur avoit
» paru naturel et vraisemblable qu'un
» chœur qui représentoit les spectateurs

» d'une action, dansât et chantât sur des
» événemens aussi extraordinaires ; j'ai
» trouvé qu'ils avoient suivi en cela leur
» naturel, et cherché à contenter leur su-
» perstition. Les Grecs étoient les hommes
» du monde les plus superstitieux et les
» plus portés à la danse et à la musique ;
» et l'éducation fortifioit cette inclination
» naturelle.

» Je doute fort que ce raisonnement,
» dit l'abbé du Bos, excusât le goût des
» Athéniens, supposé que la musique et
» la danse dont il et parlé dans les auteurs
» anciens, comme d'agrémens absolument
» nécessaires dans la représentation des
» tragédies, eussent été une danse et une
» musique pareilles à notre danse et à notre
» musique ; mais comme nous l'avons déja
» vu, cette musique n'étoit qu'une simple
» déclamation, et cette danse, comme
» nous le verrons, n'étoit qu'un geste étudié
» et assujetti. «

Ces deux explications me paroissent également fausses. Dacier se représente la maniere de prononcer des Grecs par celle des François, et la musique de leurs tragédies par celle de nos opéra : ainsi il est tout naturel qu'il soit surpris du goût des Athéniens. Mais il a tort de s'en prendre à Aristote. Ce philosophe, ne pouvant prévoir les changemens qui devoient arriver à la prononciation et à la musique, comptoit qu'il seroit entendu de la postérité, comme il l'étoit de ses contemporains.

S'il nous paroît obscur, ne nous en prenons qu'à l'habitude où nous sommes de juger des ouvrages de l'antiquité par les nôtres.

L'erreur de l'abbé du Bos a le même principe. Ne comprenant pas que les anciens eussent pu introduire sur leurs théâtres, comme l'usage le plus naturel, une musique semblable à celle de nos opéra, il a pris le parti de dire que ce n'étoit point une musique, mais seulement une simple déclamation notée.

§. 20. D'abord il me semble que par-là il fait violence à bien des passages des anciens : on le voit sur-tout par l'embarras où il est d'éclaircir ceux qui concernent les chœurs. En second lieu, si ce savant abbé avoit pu connoître les principes de la génération harmonique, il auroit vu qu'une simple déclamation notée est une chose démontrée impossible. Pour détruire le systême qu'il s'est fait à cette occasion, il suffit de rapporter la maniere dont il essaie de l'établir.

» J'ai demandé, dit-il, à plusieurs mu-
» siciens, s'il seroit bien difficile d'inventer
» des caracteres avec lesquels on pût écrire
» en notes la déclamation en usage sur
» notre théâtre........ Ces musiciens m'ont
» répondu que la chose étoit possible, et
» même qu'on pouvoit écrire la déclama-
» tion en notes, en se servant de la gamme
» de notre musique, pourvu qu'on ne don-
» nât aux notes que la moitié de l'intona-

» tion ordinaire. Par exemple, les notes » qui ont un semi-ton d'intonation en mu- » sique, n'auroient qu'un quart de ton d'in- » tonation dans la déclamation. Ainsi on » noteroit les moindres élévations de la » voix qui soient sensibles, du moins à nos » oreilles.

» Nos vers ne portent point leur mesure » avec eux, comme les vers métriques des » Grecs et des Romains la portoient. Mais » on m'a dit aussi qu'on pourroit en user » dans la déclamation pour la valeur des » notes comme pour leur intonation. On » n'y donneroit à une blanche que la valeur » d'une noire, à une noire la valeur d'une » croche, et on évalueroit les autres notes » suivant cette proportion.

» Je sais bien qu'on ne trouveroit pas » d'abord des personnes capables de lire » couramment cette espece de musique et » de bien entonner les notes. Mais des » enfans de quinze ans à qui l'on auroit » enseigné cette intonation durant six mois, » en viendroient à bout. Leurs organes se » plieroient à cette intonation, à cette » prononciation de notes faites sans chan- » ter, comme ils se plient à l'intonation » de notre musique ordinaire. L'exercice » et l'habitude qui suit l'exercice, sont, » par rapport à la voix, ce que l'archer et » la main du joueur d'instrument sont par » rapport au violon. Peut-on croire que » cette intonation fût même difficile ? Il » ne s'agiroit que d'accoutumer la voix à

» faire méthodiquement ce qu'elle fait tous » les jours dans la conversation. On y » parle quelquefois vîte et quelquefois » lentement. On y emploie de toutes sortes » de tons, et l'on y fait des progressions, » soit en haussant la voix, soit en la bais- » sant par toutes sortes d'intervalles possi- » bles. La déclamation notée ne seroit » autre chose que les tons et les mouvemens » de la prononciation écrits en notes. Cer- » tainement la difficulté qui se rencontre- » roit dans l'exécution d'une pareille note, » n'approcheroit pas de celle qu'il y a de » lire à la fois des paroles qu'on n'a ja- » mais lues, et de chanter et d'accom- » pagner du clavessin ces paroles sur une » note qu'on n'a pas étudiée. Cependant » l'exercice apprend même à des femmes » à faire ces trois opérations en même » tems.

» Quant au moyen d'écrire en notes la » déclamation, soit celui que nous avons » indiqué, soit un autre, il ne sauroit être » aussi difficile de le réduire en regles » certaines, et d'en mettre la méthode en » pratique, qu'il étoit de trouver l'art d'é- » crire en note les pas et les figures d'une » entrée de ballet dansée par huit per- » sonnes, principalement les pas étant » aussi variés et les figures aussi entrelas- » sées qu'elles le sont aujourd'hui. Cepen- » dant Feuillée est venu à bout de donner » cet art, et sa note enseigne même aux » danseurs comment ils doivent porter leurs » bras. «

§. 21. Voilà un exemple bien sensible des erreurs où l'on tombe, et des raisonnemens vagues qu'on ne peut manquer de faire, lorsqu'on parle d'un art dont on ne connoît pas les principes. On pourroit, à juste titre, critiquer ce passage d'un bout à l'autre. Je l'ai rapporté tout au long, afin que les méprises d'un écrivain, d'ailleurs aussi estimable que l'abbé du Bos, nous apprennent que nous courons risque de nous tromper dans nos conjectures, toutes les fois que nous parlons d'après des idées peu exactes.

Quelqu'un qui connoîtra la génération des sons, et l'artifice par lequel l'intonation en devient naturelle, ne supposera jamais qu'on pourroit les diviser par quart de tons, et que la gamme en seroit bientôt aussi familiere que celle dont on se sert en musique. Les musiciens, dont l'abbé du Bos apporte l'autorité, pouvoient être d'excellens praticiens, mais il y a apparence qu'ils ne connoissoient nullement la théorie d'un art, dont M. Rameau a le premier donné les vrais principes.

§. 22. Il est démontré dans la génération harmonique, 1°. Qu'on ne peut apprécier un son qu'autant qu'il est assez soutenu pour faire entendre ses harmoniques; 2°. que la voix ne peut entonner plusieurs sons de suite, faisant entr'eux des intervalles déterminés, si elle n'est guidée par une base fondamentale; 3°. qu'il n'y a point de base fondamentale qui puisse donner une suc-

cession par quart des tons. Or, dans notre déclamation, les sons pour la plupart sont fort peu soutenus, et s'y succedent par quart de tons, ou même par intervalles moindres. Le projet de la noter est donc impraticable.

§. 23. Il est vrai que la succession fondamentale par tierce donne le demi-ton mineur qui est à un quart de ton au-dessous du demi-ton majeur. Mais cela n'a lieu que dans des changemens de modes; ainsi il n'en peut jamais naître une gamme par quarts de tons. D'ailleurs, ce demi-ton mineur n'est pas naturel, et l'oreille est si peu propre à l'apprécier, que dans le clavessin on ne le distingue point du demi-ton majeur; car c'est la même touche qui forme l'un et l'autre. (1) Les anciens connoissoient sans doute la différence de ces deux demi-tons; c'est là ce qui a fait croire à l'abbé du Bos et à d'autres, qu'ils avoient divisé leur gamme par quarts de tons.

§. 24. On ne sauroit tirer aucune induction de la chorégraphie, ou de l'art d'écrire en notes les pas et les figures d'une entrée de ballet. Feuillée n'a eu que des signes à imaginer, parce que dans la danse tous les pas et tous les mouvemens, du moins ceux qu'il a su noter, sont appréciés. Dans notre déclamation les sons, pour la plupart, sont

---

(1) Voyez dans la génération harmonique, ch. XIV. art. 1. par quel artifice la voix passe au demi-ton mineur.

inappréciables ; ils sont ce que dans les ballets sont certaines expressions que la chorégraphie n'apprend pas à écrire.

Je renvoie dans une note l'explication de quelques passages que l'abbé du Bos a tiré des anciens, pour appuyer son sentiment. (1)

---

(1) Il en rapporte où les anciens parlent de leur prononciation ordinaire, comme étant simple, et ayant un son continu. Mais il auroit dû faire attention qu'ils n'en parloient alors que par comparaison avec leur musique. Elle n'étoit donc pas simple absolument. En effet, lorsqu'ils l'ont considérée en elle-même, ils y ont remarqué des accens prosodiques, ce dont la nôtre manque tout-à-fait. Un Gascon qui ne connoîtroit point de prononciation plus simple que la sienne, n'y verroit qu'un son continu, quand il la compareroit aux chants de la musique : les anciens étoient dans le même cas.

Cicéron fait dire à Crassus que, quand il entend Lælia, il croit entendre réciter les pieces de Plaute et de Nœvius, parce qu'elle prononce unîment, et sans affecter les accens des langues étrangeres. Or, dit l'abbé du Bos, Lælia ne chantoit pas dans son domestique. Cela est vrai, mais du tems de Plaute et de Nœvius, la prononciation des Latins participoit déja du chant, puisque la déclamation des pieces de ces poëtes avoit été notée. Lælia ne paroissoit donc prononcer unîment, que parce qu'elle ne se servoit pas des nouveaux accens que l'usage avoit mis à la mode.

Ceux qui jouent les comédies, dit Quintilien, ne s'éloignent pas de la nature dans leur prononciation, du moins assez pour la faire méconnoître ; mais ils relevent, par les agrémens que l'art permet, la maniere ordinaire de prononcer. Qu'on juge si c'est là chanter, dit l'abbé du Bos : oui,

§. 25. Les mêmes causes qui font varier la voix par des intervalles fort distincts,

---

supposé que la prononciation que Quintilien appelle naturelle, fût si chargée d'accens, qu'elle approchât assez du chant, pour pouvoir être notée, sans être sensiblement altérée. Or, cela est, sur-tout du tems où ce rhéteur écrivoit ; car les accens de la langue latine s'étoient fort multipliés.

Voici un fait, qui au premier coup-d'œil paroît encore plus favorable à l'opinion de l'abbé du Bos. C'est qu'à Athenes on faisoit composer la déclamation des lois, et accompagner d'un instrument celui qui les publioit. Or, est-il vraisemblable que les Athéniens fissent chanter leurs lois ? Je réponds qu'ils n'auroient jamais songé à établir un pareil usage, si leur prononciation avoit été comme la nôtre, parce que le chant le plus simple s'en seroit trop écarté : mais il faut se mettre à leur place. Leur langue avoit encore plus d'accens que celle des Romains ; ainsi une déclamation dont le chant étoit peu chargé, pouvoit apprécier les inflexions de la voix, sans paroître s'éloigner de la prononciation ordinaire.

Il paroît donc évident, conclut l'abbé du Bos, que le chant des pieces dramatiques qui se récitoient sur les théâtres des anciens, n'avoit ni passages, ni ports de voix cadencés, ni tremblemens soutenus, ni les autres caracteres de notre chant musical.

Je me trompe fort, ou cet écrivain n'avoit pas une idée bien nette de ce qui constitue le chant. Il semble qu'il n'en juge que d'après celui de nos opéra. Ayant rapporté que Quintilien se plaignoit que quelques orateurs plaidassent au barreau, comme on récitoit sur le théâtre, croit-on, ajoute-t-il, que ces orateurs chantassent comme on chante dans nos opéra ? Je réponds que la succession

lui font nécessairement mettre de la différence entre les tems qu'elle emploie à arti-

---

des tons qui forment le chant, peut être beaucoup plus simple que dans nos opéra, et qu'il n'est point nécessaire qu'elle ait les mêmes passages, les mêmes ports de voix cadencés, ni les mêmes tremblemens soutenus.

Au reste, on trouve dans les anciens quantité de passages qui prouvent que leur prononciation n'étoit pas un son continu. „ Telle est, dit Cicéron „ dans son Traité de l'orateur, la vertu merveil- „ leuse de la voix qui, des trois tons, l'aigu, le „ grave et le moyen, forme toute la variété, toute „ la douceur et l'harmonie du chant : car on doit „ savoir que la prononciation renferme une espece „ de chant, non un chant musical, ou tel que „ celui dont usent les orateurs Phrygiens et Cariens „ dans leurs péroraisons, mais un chant peu mar- „ qué, tel que celui dont vouloient parler Démos- „ thene et Eschine, lorsqu'ils se reprochoient réci- „ proquement leurs inflexions de voix, et que „ Démosthene, pour pousser encore plus loin „ l'ironie, avouoit que son adversaire avoit parlé „ d'un ton doux, clair et résonnant (de la traduc- „ tion de M. l'abbé Colin.) "

Quintilien remarque que ce reproche de Démosthene et d'Eschine ne doit pas faire condamner ces inflexions de voix, puisque cela apprend qu'ils en ont tous deux fait usage.

„ Les grands acteurs, dit l'abbé du Bos, tom. 3. „ p. 260, n'auroient pas voulu prononcer un mot le „ matin, avant que d'avoir, pour s'exprimer ainsi, „ développé méthodiquement leur voix en la faisant „ sortir peu-à-peu, et en lui donnant l'essor „ comme par degrés, afin de ne pas offenser ses „ organes en les déployant précipitamment et avec „ violence. Ils observoient même de se tenir cou-

culer les sons. Il n'étoit donc pas naturel que des hommes, dont la prosodie participoit du chant, observassent des tenues égales sur chaque syllabe : cette maniere de prononcer n'eût pas assez imité le caractere du langage d'action. Les sons, dans la naissance des langues, se succédoient donc les uns avec une rapidité extrême, les

---

„ chés durant cet exercice. Après avoir joué, ils „ s'asseyoient, et dans cette posture ils replioient, „ pour ainsi dire, les organes de leurs voix en res- „ pirant sur le ton le plus haut où ils fussent mon- „ tés en déclamant, et en respirant ensuite suc- „ cessivement sur tous les autres tons, jusqu'à „ ce qu'ils fussent enfin parvenus au ton le plus „ bas où ils fussent descendus. " Si la déclamation n'avoit pas été un chant où tous les tons devoient entrer, les comédiens auroient-ils eu la précaution d'exercer chaque jour leur voix sur toute la suite des tons qu'elle pouvoit former ?

Enfin les écrits des anciens, comme le dit „ encore l'abbé du Bos, même tome, p. 262, sont „ remplis de faits qui prouvent que leur attention, „ sur-tout ce qui pouvoit servir à fortifier ou bien „ embellir la voix, alloit jusqu'à la superstition. „ On peut voir dans le troisieme chapitre de l'on- „ zieme livre de Quintilien, que par rapport à tout „ genre d'éloquence, les anciens avoient fait de „ profondes réflexions sur la nature de la voix „ humaine, et sur toutes les pratiques propres à „ la fortifier en l'exerçant. L'art d'enseigner à „ fortifier et à ménager sa voix, devint même „ une profession particuliere. " Une déclamation qui étoit l'effet de tant de soins et de tant de réflexions, pouvoit-elle être aussi simple que la nôtre ?

autres avec une grande lenteur. De là l'origine de ce que les grammairiens appellent *quantité*, ou de la différence sensible des longues et des breves. La quantité et la prononciation par des intervalles distincts ont subsisté ensemble, et se sont altérées à-peu-près avec la même proportion. La prosodie des Romains approchoit encore du chant; aussi leurs mots étoient-ils composés de syllabes fort inégales : chez nous, la quantité ne s'est conservée qu'autant que les foibles inflexions de notre voix l'ont rendu nécessaire.

§. 26. Comme les inflexions par des intervalles sensibles avoient amené l'usage d'une déclamation chantante, l'inégalité marquée des syllabes y ajouta une différence de tems et de mesure. La déclamation des anciens eut donc les deux choses qui caractérisent le chant, je veux dire, la modulation et le mouvement.

Le mouvement est l'ame de la musique : aussi voyons-nous que les anciens le jugeoient absolument nécessaire à leur déclamation. Il y avoit sur leurs théâtres un homme qui le marquoit en frappant du pied, et le comédien étoit aussi astreint à la mesure, que le musicien et le danseur le sont aujourd'hui. Il est évident qu'une pareille déclamation s'éloigneroit trop de notre maniere de prononcer, pour nous paroître naturelle. Bien loin d'exiger qu'un acteur suive un certain mouvement, nous lui défendons de faire sentir la mesure de

nos vers, ou même nous voulons qu'il la rompe assez, pour paroître s'exprimer en prose. Tout confirme donc que la prononciation des anciens dans le discours familier, approchoit si fort du chant, que leur déclamation étoit un chant proprement dit.

§. 27. On remarque tous les jours dans nos spectacles, que ceux qui chantent ont bien de la peine à faire entendre distinctement les paroles. On me demandera sans doute si la déclamation des anciens étoit sujette au même inconvénient. Je réponds que non, et j'en trouve la raison dans le caractere de leur prosodie.

Notre langue ayant peu de quantité, nous sommes satisfaits du musicien, pourvu qu'il fasse breves les syllabes breves, et longues les syllabes longues. Ce rapport observé, il peut d'ailleurs les abréger ou les alonger à son gré; faire, par exemple, une tenue d'une mesure, de deux, de trois sur une même syllabe. Le défaut d'accent prosodique lui donne encore autant de liberté; car il est le maître de faire baisser ou élever la voix sur un même son : il n'a que son goût pour regle. De tout cela il doit naturellement en résulter quelque confusion dans les paroles mises en chant.

A Rome, le musicien qui composoit la déclamation des pieces dramatiques, étoit obligé de se conformer en tout à la prosodie. Il ne lui étoit pas libre d'alonger une syllabe breve au-delà d'un tems, ni

une longue au-delà de deux ; le peuple même l'eût sifflé. L'accent prosodique déterminoit souvent s'il devoit passer à un son plus élevé ou à un son plus grave ; il ne lui laissoit pas le choix. Enfin il étoit autant de son devoir de conformer le mouvement du chant à la mesure du vers, qu'à la pensée qui y étoit exprimée. C'est ainsi que la déclamation, en se conformant à une prosodie qui avoit des regles plus fixes que la nôtre, concouroit, quoique chantante, à faire entendre les paroles distinctement.

§. 28. Il ne faudroit pas se représenter la déclamation des anciens d'après nos récitatifs : le chant n'en étoit pas si musical. Quant à nos récitatifs, nous ne les avons si fort chargés de musique, que parce que, quelque simples qu'ils eussent été, ils n'auroient jamais pu nous paroître naturels. Voulant introduire le chant sur nos théâtres, et voyant qu'il ne pouvoit se rapprocher assez de notre prononciation ordinaire, nous avons pris le parti de le charger, pour nous dédommager par ses agrémens de ce qu'il ôtoit, non à la nature, mais à une habitude que nous prenons pour elle. Les Italiens ont un récitatif moins musical que le nôtre. Accoutumés à accompagner leurs discours de beaucoup plus de mouvement que nous, et à une prononciation qui recherche autant les accens, que la nôtre les évite, une musique peu composée leur a paru assez na-

turelle. C'est pourquoi ils l'emploient par préférence dans les morceaux qui demanderoient d'être déclamés. Notre récitatif perdroit, par rapport à nous, s'il devenoit plus simple, parce qu'il auroit moins d'agrémens, sans être plus naturel à notre égard ; et celui des Italiens perdroit par rapport à eux, s'il le devenoit moins, parce qu'il ne gagneroit pas du côté des agrémens, ce qu'il auroit perdu du côté de la nature, ou plutôt, de ce qui leur paroît tel. On peut conclure que les Italiens et les François doivent s'en tenir chacun à leur maniere, et qu'ils ont à ce sujet également tort de se critiquer.

§. 29. Je trouve encore dans la prosodie des anciens la raison d'un fait que personne, je pense, n'a expliqué. Il s'agit de savoir comment les orateurs romains qui haranguoient dans la place publique, pouvoient être entendus de tout le peuple.

Les sons de notre voix se portent facilement aux extrêmités d'une place d'assez grande étendue ; toute la difficulté est d'empêcher qu'on ne les confonde. Mais cette difficulté doit être moins grande à proportion que, par le caractere de la prosodie d'une langue, les syllabes de chaque mot se distinguent d'une maniere plus sensible. Dans le latin elles différoient par la qualité du son, par l'accent qui, indépendamment du son, exigeoit que la voix s'élevât ou s'abaissât ; et par la quantité, nous manquons d'accens, notre langue

n'a presque point de quantité ; et beaucoup de nos syllabes sont muettes. Un Romain pouvoit donc se faire entendre distinctement dans une place où un François ne le pourroit que difficilement, et peut-être point du tout.

CHAPITRE IV.

Des progrès que l'art du geste a fait chez les anciens.

§. 30. TOut le monde connoît aujourd'hui les progrès que l'art du geste avoit fait chez les anciens et principalement chez les Romains. L'abbé du Bos a recueilli ce que les auteurs de l'antiquité nous ont conservé de plus curieux sur cette matiere : mais personne n'a donné la raison de ces progrès. C'est pourquoi les spectacles des anciens paroissent des merveilles qu'on ne peut comprendre, et que pour cela on a quelquefois bien de la peine à garantir du ridicule que nous donnons volontiers à tout ce qui est contraire à nos usages. L'abbé du Bos voulant en prendre la défense, fait remarquer les dépenses immenses des Grecs et des Romains pour la représentation de leurs pieces dramatiques, et les progrès qu'ils ont fait dans la poésie, l'art oratoire, la peinture, la sculpture et l'architecture. Il en conclut que le préjugé doit leur être favorable par rapport aux

arts qui ne laissent point de monument; et si nous l'en voulions croire, nous donnerions aux représentations de leurs pieces dramatiques les mêmes louanges que nous donnons à leurs bâtimens et à leurs écrits. Je pense que, pour goûter ces sortes de représentations, il faudroit y être préparé par des coutumes bien éloignées de nos usages. Mais en conséquence de ces coutumes, les spectacles des anciens méritoient d'être applaudis, et pouvoient même être supérieurs aux nôtres. C'est ce que je vais essayer d'expliquer dans ce chapitre et dans le suivant.

§. 31. Si, comme je l'ai dit, il est naturel à la voix de varier ses inflexions à proportion que les gestes le sont davantage, il est également naturel à des hommes qui parlent une langue dont la prononciation approche beaucoup du chant, d'avoir un geste plus varié : ces deux choses doivent aller ensemble. En effet, si nous remarquons dans la prosodie des Grecs et des Romains quelques restes du caractere du langage d'action, nous devons, à plus forte raison, en appercevoir dans les mouvemens dont ils accompagnoient leurs discours. Dès-là nous voyons que leurs gestes pouvoient être assez marqués, pour être appréciés. Nous n'aurons donc plus de peine à comprendre qu'ils leur aient prescrit des regles, et qu'ils aient trouvé le secret de les écrire en notes. Aujourd'hui cette partie de la déclamation est devenue aussi

aussi simple que les autres. Nous ne faisons cas d'un acteur qu'autant qu'en variant foiblement ses gestes, il a l'art d'exprimer toutes les situations de l'ame; et nous le trouvons forcé, pour peu qu'il s'écarte trop de notre gesticulation ordinaire. Nous ne pouvons donc plus avoir de principes certains pour régler toutes les attitudes et tous les mouvemens qui entrent dans la déclamation; et les observations qu'on peut faire à ce sujet, se bornent à des cas particuliers.

§. 32. Les gestes étant réduits en art, et notés, il fut facile de les asservir au mouvement et à la mesure de la déclamation: c'est ce que firent les Grecs et les Romains. Ceux-ci allerent même plus loin: ils partagerent le chant et les gestes entre deux acteurs. Quelque extraordinaire que cet usage puisse paroître, nous voyons comment, par le moyen d'un mouvement mesuré, un comédien pouvoit varier à propos ses attitudes et les accorder avec le récit de celui qui déclamoit, et pourquoi on étoit aussi choqué d'un geste fait hors de mesure, que nous le sommes des pas d'un danseur, lorsqu'il ne tombe pas en cadence.

§. 33. La maniere dont s'introduisit l'usage de partager le chant et les gestes entre deux acteurs, prouve combien les Romains aimoient une gesticulation qui seroit outrée à notre égard. On rapporte que le poëte Livius Andronicus, qui jouoit dans une de ses pieces, s'étant enroué à

répéter plusieurs fois des endroits que le peuple avoit goûtés, fit trouver bon qu'un esclave récitât les vers, tandis qu'il feroit lui-même les gestes. Il mit d'autant plus de vivacité dans son action, que ses forces n'étoient point partagées; et son jeu ayant été applaudi, cet usage prévalut dans les monologues. Il n'y eut que les scenes dialoguées, où le même comédien continua de se charger de faire les gestes et de réciter. Des mouvemens qui demandoient toute la force d'un homme, seroient-ils applaudis sur nos théâtres ?

§. 34. L'usage de partager la déclamation conduisoit naturellement à découvrir l'art des pantomimes : il ne restoit qu'un pas à faire; il suffisoit que l'acteur qui s'étoit chargé des gestes, parvînt à y mettre tant d'expression, que le rôle de celui qui chantoit, parût inutile. C'est ce qui arriva. Les plus anciens écrivains qui ont parlé des pantomimes, nous apprennent que les premiers qui parurent, s'essayoient sur les monologues qui étoient, comme je viens de le dire, les scenes où la déclamation étoit partagée. On vit naître ces comédiens sous Auguste, et bientôt ils furent en état d'exécuter des pieces entieres. Leur art étoit par rapport à notre gesticulation, ce qu'étoit par rapport à notre déclamation le chant des pieces qui se récitoient. C'est ainsi que, par un long circuit, on parvint à imaginer, comme une invention nouvelle, un langage qui avoit

été le premier que les hommes eussent parlé, ou qui du moins n'en différoit que parce qu'il étoit propre à exprimer un plus grand nombre de pensées.

§. 35. L'art des pantomimes n'auroit jamais pris naissance chez des peuples tels que nous. Il y a trop loin de l'action peu marquée dont nous accompagnons nos discours, aux mouvemens animés, variés et caractérisés de ces sortes de comédiens. Chez les Romains ces mouvemens étoient une partie du langage, et sur-tout de celui qui étoit usité sur leurs théâtres. On avoit fait trois recueils de gestes, un pour la tragédie, un autre pour la comédie, et un troisieme pour des pieces dramatiques qu'on appelloit *Satyres*. C'est là que Pylade et Bathille, les premiers pantomimes que Rome ait vus, puiserent les gestes propres à leur art. S'ils en inventerent de nouveaux, ils les firent sans doute dans l'analogie de ceux que chacun connoissoit déja.

§. 36. La naissance des pantomimes amenée naturellement par les progrès que les comédiens avoient fait dans leur art; leurs gestes pris dans les recueils qui avoient été faits pour les tragédies, les comédies et les satyres; et le grand rapport qui se trouve entre une gesticulation fort caractérisée, et des inflexions de voix variées d'une maniere fort sensible, sont une nouvelle confirmation de ce que j'ai dit sur la déclamation des anciens. Si d'ailleurs on

remarque que les pantomimes ne pouvoient s'aider des mouvemens du visage, parce qu'ils jouoient masqués comme les autres comédiens, on jugera combien leurs gestes devoient être animés, et combien, par conséquent, la déclamation des pieces, d'où ils les avoient empruntées, devoit être chantante.

§. 37. Le défi que Cicéron et Roscius se faisoient quelquefois, nous apprend quelle étoit déja l'expression des gestes, même avant l'établissement des pantomimes. Cet orateur prononçoit un période qu'il venoit de composer, et le comédien en rendoit le sens par un jeu muet. Cicéron en changeoit ensuite les mots ou le tour, de maniere que le sens n'en étoit point énervé; et Roscius également l'exprimoit par de nouveaux gestes. Or, je demande si de pareils gestes auroient pu s'allier avec une déclamation aussi simple que la nôtre.

§. 38. L'art des pantomimes charma les Romains dès sa naissance; il passa dans les provinces les plus éloignées de la capitale, et il subsista aussi long-tems que l'empire. On pleuroit à leurs représentations, comme à celles des autres comédiens : elles avoient même l'avantage de plaire beaucoup plus, parce que l'imagination est plus vivement affectée d'un langage qui est tout en action. Enfin la passion pour ce genre de spectacle vint au point que, dès les premieres années du regne de Tibere, le sénat fut obligé de faire un ré-

glement pour défendre aux Sénateurs de fréquenter les écoles des pantomimes, et aux chevaliers romains de leur faire cortege dans les rues.

» L'art des pantomimes, dit avec raison „ l'abbé du Bos (1), auroit eu plus de „ peine à réussir parmi les nations septen- „ trionales de l'Europe, dont l'action na- „ turelle n'est pas fort éloquente, ni assez „ marquée pour être reconnue bien facile- „ ment lorsqu'on la voit sans entendre le „ discours dont elle doit être l'accompa- „ gnement naturel..... Mais..... les conver- „ sations de toute espece sont plus remplies „ de démonstrations; elles sont bien plus „ parlantes aux yeux, s'il est permis d'user „ de cette expression, en Italie que dans „ nos contrées. Un Romain qui veut bien „ quitter la gravité de son maintien étudié, „ et qui laisse agir sa vivacité naturelle, „ est fertile en gestes, il est fécond en dé- „ monstrations qui signifient presqu'autant „ que des phrases entieres. Son action rend „ intelligible bien des choses que notre ac- „ tion ne feroit pas deviner; et ses gestes „ sont encore si marqués, qu'ils sont fa- „ ciles à reconnoître lorsqu'on les revoit. „ Un Romain qui veut parler en secret à „ son ami d'une affaire importante, ne se „ contente pas de ne se point mettre à portée „ d'être entendu; il a encore la précaution „ de ne se point mettre à portée d'être vu,

(1) Réfl. Crit. tom. III. Sect. XVI.

„ craignant avec raison, que ses gestes et „ que les mouvemens de son visage ne fissent deviner ce qu'il va dire.

» On remarquera que la même vivacité „ d'esprit, que le même feu d'imagination „ qui fait faire par un mouvement naturel „ des gestes animés, variés, expressifs et „ caractérisés, en fait encore comprendre „ facilement la signification, lorsqu'il est „ question d'entendre le sens des gestes „ des autres. On entend facilement un langage qu'on parle...... Joignons à ces „ remarques la réflexion qu'on fait ordinairement, qu'il y a des nations dont le „ naturel est plus sensible que celui d'autres nations ; et l'on n'aura pas de peine „ à comprendre que des comédiens qui ne „ parloient point, pussent toucher infiniment des Grecs et des Romains dont ils „ imitoient l'action naturelle. «

§. 39. Les détails de ce chapitre et du précédent démontrent que la déclamation des anciens différoit de la nôtre en deux manieres : par le chant qui faisoit que le comédien étoit entendu de ceux qui en étoient le plus éloignés ; par les gestes qui, étant plus variés et plus animés, étoient distingués de plus loin. C'est ce qui fit qu'on put bâtir des théâtres assez vastes pour que le peuple assistât au spectacle. Dans l'éloignement où étoit la plus grande partie des spectateurs le visage des comédiens ne pouvoit être vu distinctement ; et cette raison empêcha d'éclairer la scene

autant qu'on le fait aujourd'hui ; on introduisit même l'usage des masques. Ce fut peut-être d'abord pour cacher quelque défaut ou quelques grimaces ; mais dans la suite, on s'en servit pour augmenter la force de la voix, et pour donner à chaque personnage la physionomie que son caractere paroissoit demander. Par-là, les masques avoient de grands avantages : leur unique inconvénient étoit de dérober l'expression du visage ; mais ce n'étoit que pour une petite partie des spectateurs, et l'on ne devoit pas y faire attention.

Aujourd'hui la déclamation est devenue plus simple, et l'acteur ne peut se faire entendre d'aussi loin. D'ailleurs les gestes sont moins variés et moins caractérisés. C'est sur le visage, c'est dans ses yeux que le bon comédien se pique d'exprimer les sentimens de son ame. Il faut donc qu'il soit vu de près et sans masque. Aussi nos salles de spectacles sont-elles beaucoup plus petites et beaucoup mieux éclairées que les théâtres des anciens. Voilà comment la prosodie, en prenant un nouveau caractere, a occasionné des changemens jusques dans des choses qui paroissent au premier coup d'œil, n'y avoir point de rapport.

§. 40. De la différence qui se trouve entre notre maniere de déclamer et celle des anciens, il faut conclure qu'il est aujourd'hui bien plus difficile d'exceller dans cet art que de leur tems. Moins nous per-

mettons d'écart dans la voix et dans le geste, plus nous exigeons de finesse dans le jeu. Aussi m'a-t-on assuré que les bons comédiens sont plus communs en Italie qu'en France. Cela doit être; mais il faut l'entendre relativement au goût des deux nations. Baron, pour les Romains, eût été froid; Roscius, pour nous, seroit un forcené.

§. 41. L'amour de la déclamation étoit la passion favorite des Romains; la plupart, dit l'abbé du Bos, étoient devenus des déclamateurs (1). La cause en est sensible, sur-tout dans les tems de la république. Alors le talent de l'éloquence étoit le plus cher à un citoyen, parce qu'il ouvroit le chemin aux plus grandes fortunes. On ne pouvoit donc manquer de cultiver la déclamation, qui en est une partie si essentielle. Cet art fut un des principaux objets de l'éducation, et il fut d'autant plus aisé de l'apprendre aux enfans, qu'il avoit ses regles fixes, comme aujourd'hui la danse et la musique. Voilà une des principales causes de la passion des anciens pour les spectacles.

Le bon goût de la déclamation passa jusques chez le peuple qui assistoit aux représentations des pieces de théâtre. Il s'accoutuma facilement à une maniere de réciter, qui ne différoit de celle qui lui étoit naturelle, que parce qu'elle suivoit des re-

(1) Tom. III. Sect. XV.

gles qui en augmentoient l'expression. Ainsi il apporta, dans la connoissance de sa langue, une délicatesse dont nous ne voyons aujourd'hui des exemples que parmi les gens du monde.

§. 42. Par une suite des changemens arrivés dans la prosodie, la déclamation est devenue si simple, qu'on ne peut plus lui donner de regles. Ce n'est presque qu'une affaire d'instinct ou de goût. Elle ne peut faire chez nous partie de l'éducation ; et elle est négligée au point que nous avons des orateurs qui ne paroissent pas croire qu'elle soit une partie essentielle de leur art : chose qui eût paru aussi inconcevable aux anciens, que ce qu'ils ont fait de plus étonnant peut l'être à notre égard. N'ayant pas cultivé la déclamation de bonne heure, nous ne courons pas aux spectacles avec le même empressement qu'eux, et l'éloquence a moins de pouvoir sur nous. Les discours oratoires qu'ils nous ont laissés n'ont conservé qu'une partie de leur expression. Nous ne connoissons ni le ton, ni le geste dont ils étoient accompagnés, et qui devoient agir si puissamment sur l'ame des auditeurs (1). Ainsi nous sentons foiblement la force des foudres de Démosthene et l'harmonie des périodes de Cicéron.

(1) » N'a-t-on pas vu souvent, dit Cicéron, » *Traité de l'orateur*, des orateurs médiocres rem- » porter tout l'honneur et tout le prix de l'élo- » quence par la seule dignité de l'action ; tandis

CHAPITRE V.

De la musique.

JUsqu'ici j'ai été obligé de supposer que la musique étoit connue des anciens : il est à propos d'en donner l'histoire, du moins en tant que cet art fait partie du langage.

§. 43. Dans l'origine des langues la prosodie étant fort variée, toutes les inflexions de la voix lui étoient naturelles. Le hasard ne pouvoit donc manquer d'y amener quelquefois des passages dont l'oreille étoit flattée. On les remarqua, et l'on se fit une habitude de les répéter. Telle est la premiere idée qu'on eut de l'harmonie.

» que des orateurs, d'ailleurs très-savans, passoient pour médiocres, parce qu'ils étoient dénués des graces de la prononciation? De sorte que Demosthene avoit raison de donner à l'action le premier, le second et le troisieme rang : car si l'éloquence n'est rien sans ce talent, et si l'action, quoique dépourvue d'éloquence, a tant de force et d'efficace, ne faut-il pas convenir qu'elle est d'une extrême importance dans le discours public «? Il falloit que la maniere de déclamer des anciens eût bien plus de force que la nôtre, pour que Démosthene et Cicéron, qui excelloient dans les autres parties, aient jugé que sans l'action l'éloquence n'est rien. Nos orateurs d'aujourd'hui n'adopteroient pas ce jugement ; aussi M. l'abbé Colin dit qu'il y a de l'exagération dans la pensée de Démosthene. Si cela étoit, pourquoi Cicéron l'approuveroit-il sans y mettre de restriction ?

§. 44. L'ordre diatonique, c'est-à-dire, celui où les sons se succedent par tons et par demi-tons, paroît aujourd'hui si naturel, qu'on croiroit qu'il a été connu le premier : mais si nous trouvons des sons dont les rapports soient beaucoup plus sensibles, nous aurons droit d'en conclure que la succession en a été remarquée auparavant.

Puisqu'il est démontré que la progression par tierce, par quinte et par octave tient immédiatement au principe où l'harmonie prend son origine, c'est-à-dire, à la résonnance des corps sonores, et que l'ordre diatonique s'engendre de cette progression, c'est une conséquence que les rapports des sons doivent être bien plus sensibles dans la succession harmonique que dans l'ordre diatonique. Celui-ci, en s'éloignant du principe de l'harmonie, ne peut conserver des rapports entre les sons, qu'autant qu'ils lui sont transmis par la succession qui l'engendre. Par exemple, *re*, dans l'ordre diatonique, n'est lié à *ut* que parce qu'*ut re* est produit par la progression *ut sol* ; et la liaison de ces deux derniers a son principe dans l'harmonie des corps sonores dont ils font partie. L'oreille confirme ce raisonnement ; car elle sent mieux le rapport des sons *ut*, *mi*, *sol*, *ut*, que celui des sons *ut*, *re*, *mi*, *fa*. Les intervalles harmoniques ont donc été remarqués les premiers.

Il y a encore ici des progrès à observer :

car les sons harmoniques formant des intervalles plus ou moins faciles à entonner, et ayant des rapports plus ou moins sensibles, il n'est pas naturel qu'ils aient été apperçus, et saisis aussi-tôt les uns que les autres. Il est donc vraisemblable qu'on n'a eu cette progression entiere, *ut*, *mi*, *sol*, *ut*, qu'après plusieurs expériences. Celle-là connue, on en fit d'autres sur le même modele, telles que *sol*, *si*, *re*, *sol*. Quant à l'ordre diatonique, on ne le découvrit que peu à peu et qu'après beaucoup de tâtonnemens, puisque la génération n'en a été montrée que de nos jours (1).

§. 45. Les premiers progrès de cet art ont donc été le fruit d'une longue expérience. On en a multiplié les principes, tant qu'on n'en a pas connu les véritables. M. Rameau est le premier qui ait vu l'origine de toute l'harmonie dans la résonnance des corps sonores, et qui ait rappellé la théorie de cet art à un seul principe. Les Grecs, dont on vante si fort la musique, ne connnoissoient point, non plus que les Romains, la composition à plusieurs parties. Il est cependant vraisemblable qu'ils ont de bonne heure pratiqué quelques accords, soit que le hasard les leur eût fait remarquer à la rencontre de deux voix, soit qu'en pinçant en même tems deux cordes d'un instrument, ils en eussent senti l'harmonie.

(1) Voyez la génération harmonique de M. Rameau.

§. 46. Les progrès de la musique ayant été aussi lents, on fut long-tems avant de songer à la séparer des paroles : elle eût paru tout-à-fait dénuée d'expression. D'ailleurs, la prosodie s'étant saisie de tous les tons que la voix peut former, et ayant seule fourni l'occasion de remarquer leur harmonie, il étoit naturel de ne regarder la musique que comme un art qui pouvoit donner plus d'agrément ou plus de force au discours. Voilà l'origine du préjugé des anciens, qui ne vouloient pas qu'on la séparât des paroles. Elle fut, à-peu-près, à l'égard de ceux chez qui elle prit naissance, ce qu'est la déclamation par rapport à nous : elle apprenoit à régler la voix ; au lieu qu'auparavant on la conduisoit au hasard. Il devoit paroître aussi ridicule de séparer le chant des paroles, qu'il le seroit aujourd'hui de séparer de nos vers les sons de notre déclamation.

§. 47. Cependant la musique se perfectionna : peu à peu elle parvint à égaler l'expression des paroles ; ensuite elle tenta de la surpasser. C'est alors qu'on put s'appercevoir qu'elle étoit par elle-même susceptible de beaucoup d'expression. Il ne devoit donc plus paroître ridicule de la séparer des paroles. L'expression que les sons avoient dans la prosodie qui participoit du chant, celle qu'ils avoient dans la déclamation qui étoit chantante, préparoient celle qu'ils devoient avoir, lorsqu'ils seroient entendus seuls. Deux raisons assu-

rerent même le succès à ceux qui, avec quelque talent, s'essayerent dans ce nouveau genre de musique. La premiere, c'est que sans doute ils choisissoient les passages auxquels par l'usage de la déclamation, on étoit accoutumé d'attacher une certaine expression, ou que du moins, ils en imaginoient de semblables. La seconde, c'est l'étonnement que, dans sa nouveauté, cette musique ne pouvoit manquer de produire. Plus on étoit surpris, plus on devoit se livrer à l'impression qu'elle pouvoit occasionner. Aussi vit-on ceux qui étoient moins difficiles à émouvoir, passer successivement, par la force des sons, de la joie à la tristesse, ou même à la fureur. A cette vue, d'autres, qui n'auroient point été remués, le furent presque également. Les effets de cette musique devinrent le sujet des conversations ; et l'imagination s'échauffoit au seul récit qu'on en entendoit faire. Chacun vouloit en juger par soi-même ; et les hommes aimant communément à voir confirmer les choses extraordinaires, venoient entendre cette musique avec les dispositions les plus favorables. Elle répéta donc souvent les mêmes miracles.

§. 48. Aujourd'hui notre prosodie et notre déclamation sont bien loin de préparer les effets que notre musique devroit produire. Le chant n'est pas, à notre égard, un langage aussi familier qu'il l'étoit pour les anciens ; et la musique, séparée des

paroles, n'a plus cet air de nouveauté, qui seul peut beaucoup sur l'imagination. D'ailleurs, au moment où elle s'exécute, nous gardons tout le sang-froid dont nous sommes capables; nous n'aidons point le musicien à nous en retirer, et les sentimens que nous éprouvons, naissent uniquement de l'action des sons sur l'oreille. Mais les sentimens de l'ame sont ordinairement si foibles, quand l'imagination ne réagit pas elle-même sur les sens, qu'on ne devroit pas être surpris que notre musique ne produisît pas des effets aussi surprenans que celle des anciens. Il faudroit, pour juger de son pouvoir, en exécuter des morceaux devant des hommes qui auroient beaucoup d'imagination, pour qui elle auroit le mérite de la nouveauté, et dont la déclamation, faite d'après une prosodie qui participeroit du chant, seroit elle-même chantante. Mais cette expérience seroit inutile, si nous étions aussi portés à admirer les choses qui sont proches de nous, que celles qui s'en éloignent.

§. 49. Le chant fait pour des paroles est aujourd'hui si différent de notre prononciation ordinaire et de notre déclamation, que l'imagination a bien de la peine à se prêter à l'illusion de nos tragédies mises en musique. D'un autre côté, les Grecs étoient bien plus sensibles que nous, parce qu'ils avoient l'imagination plus vive. Enfin les musiciens prenoient les momens les plus favorables pour les émouvoir. Alexandre,

par exemple, étoit à table, et comme le remarque M. Burette (1), il étoit vraisemblablement échauffé par les fumées du vin, quand une musique propre à inspirer la fureur lui fit prendre ses armes. Je ne doute pas que nous n'ayions des soldats à qui le seul bruit des tambours et des trompettes en feroit faire autant. Ne jugeons donc pas de la musique des anciens par les effets qu'on lui attribue; mais jugeons-en par les instrumens dont ils avoient l'usage, et l'on aura lieu de présumer qu'elle devoit être inférieure à la nôtre.

§. 50. On peut remarquer que la musique, séparée des paroles, a été préparée chez les Grecs par des progrès semblables à ceux auxquels les Romains ont dû l'art des pantomimes; et que ces deux arts ont, à leur naissance, causé la même surprise chez ces deux peuples, et produit des effets aussi surprenans. Cette conformité me paroît curieuse, et propre à confirmer mes conjectures.

§. 51. Je viens de dire, d'après tous ceux qui ont écrit sur cette matiere, que les Grecs avoient l'imagination plus vive que nous. Mais je ne sais si la vraie raison de cette différence est connue; il me semble au moins qu'on a tort de l'attribuer uniquement au climat. En supposant que celui de la Grece se fût toujours conservé tel qu'il étoit, l'imagination de ses habi-

(1) Hist. de l'acad. des belles-lettres, Tom. V.

tans devoit peu-à-peu s'affoiblir. On va voir que c'est un effet naturel des changemens qui arrivent au langage.

J'ai remarqué ailleurs (1) que l'imagination agit bien plus vivement dans des hommes qui n'ont point encore l'usage des signes d'institution : par conséquent, le langage d'action étant immédiatement l'ouvrage de cette imagination, il doit avoir plus de feu. En effet, pour ceux à qui il est familier, un seul geste équivaut souvent à une longue phrase. Par la même raison, les langues faites sur le modele de ce langage doivent être les plus vives ; et les autres doivent perdre de leur vivacité, à proportion que, s'éloignant davantage de ce modele, elles en conservent moins le caractere. Or, ce que j'ai dit sur la prosodie, fait voir que, par cet endroit, la langue grecque se ressentoit plus qu'aucune autre des influences du langage d'action ; et ce que je dirai sur les inversions, prouvera que ce n'étoit pas là les seuls effets de cette influence. Cette langue étoit donc très-propre à exercer l'imagination. La nôtre, au contraire, est si simple dans sa construction et dans sa prosodie, qu'elle ne demande presque que l'exercice de la mémoire. Nous nous contentons, quand nous parlons des choses, d'en rappeller les signes, et nous en réveillons rarement les idées. Ainsi l'imagination moins souvent

(1) Premiere partie, § 21.

remuée devient naturellement plus difficile à émouvoir. Nous devons donc l'avoir moins vive que les Grecs.

§. 52. La prévention pour la coutume, a été, de tout tems, un obstacle aux progrès des arts; la musique s'en est sur-tout ressentie. Six cents ans avant Jesus-Christ, Timothée fut banni de Sparte, par un décret des Ephores, pour avoir, au mépris de l'ancienne musique, ajouté trois cordes à la lyre; c'est-à-dire, pour avoir voulu la rendre propre à exécuter des chants plus variés et plus étendus. Tels étoient les préjugés de ces tems-là. Nous en avons de semblables; on en aura encore après nous, sans jamais se douter qu'ils puissent un jour être trouvés ridicules. Lulli, que nous jugeons aujourd'hui si simple et si naturel, a paru outré dans son tems. On disoit que, par ses airs de ballets, il corrompoit la danse, et qu'il en alloit faire un *baladinage*. » Il y a six vingts „ ans, dit l'abbé du Bos, que les chants „ qui se composoient en France, n'étoient, „ généralement parlant, qu'une suite de „ notes longues . . . . . et . . . . . il y a quatre-„ vingts ans que le mouvement de tous les „ airs de ballet étoit un mouvement lent; „ et leur chant, s'il est permis d'user de „ cette expression, marchoit posément, „ même dans sa plus grande gaieté «. Voilà la musique que regrettoient ceux qui blâmoient Lulli.

§. 53. La musique est un art où tout le

monde se croit en droit de juger, et où par conséquent, le nombre des mauvais juges est bien grand. Il y a sans doute, dans cet art comme dans les autres, un point de perfection dont il ne faut pas s'écarter : voilà le principe. Mais qu'il est vague ! Qui jusqu'ici a déterminé ce point ? et, s'il ne l'est pas, à qui est-ce à le reconnoître ? Est-ce aux oreilles peu exercées, parce qu'elles sont en plus grand nombre ? Il y a donc eu un tems où la musique de Lulli a été justement condamnée. Est-ce aux oreilles savantes, quoiqu'en petit nombre ? Il y a donc aujourd'hui une musique qui n'en est pas moins belle, pour être différente de celle de Lulli.

Il devoit arriver à la musique d'être critiquée, à mesure qu'elle se perfectionneroit davantage, sur-tout si les progrès en étoient considérables et subits : car alors elle ressemble moins à ce qu'on est accoutumé d'entendre. Mais commence-t-on à se la rendre familiere ? on la goûte, et elle n'a plus que le préjugé contr'elle.

§. 54. Nous ne saurions connoître quel étoit le caractere de la musique instrumentale des anciens ; je me bornerai à faire quelques conjectures sur le chant de leur déclamation.

Il s'écartoit vraisemblablement de leur prononciation ordinaire, à-peu-près comme notre déclamation s'éloigne de la nôtre, et se varioit également selon le caractere

des pieces et des scenes. Il devoit être aussi simple dans la comédie, que la prosodie le permettoit. C'étoit la prononciation ordinaire qu'on n'avoit altérée qu'autant qu'il avoit fallu pour en apprécier les sons, et pour conduire la voix par des intervalles certains.

Dans la tragédie, le chant étoit plus varié et plus étendu; et principalement dans les monologues auxquels on donnoit le nom de *Cantiques*. Ce sont ordinairement les scenes les plus passionnées; car il est naturel que le même personnage, qui se contraint dans les autres, se livre, quand il est seul, à toute l'impétuosité des sentimens qu'il éprouve. C'est pourquoi les poëtes romains faisoient mettre les monologues en musique, par des musiciens de profession. Quelquefois même ils leur laissoient le soin de composer la déclamation du reste de la piece. Il n'en étoit pas de même chez les Grecs; les poëtes y étoient musiciens, et ne confioient ce travail à personne.

Enfin, dans les chœurs, le chant étoit plus chargé que dans les autres scenes: c'étoient les endroits où le poëte donnoit le plus d'essor à son génie; il n'est pas douteux que le musicien ne suivît son exemple. Ces conjectures se confirment par les différentes sortes d'instrumens dont on accompagnoit la voix des acteurs; car ils avoient une portée plus ou moins étendue, selon le caractere des paroles.

Nous ne pouvons pas nous représenter les chœurs des anciens par ceux de nos opéra. La musique en étoit bien différente, puisqu'ils ne connoissoient pas la composition à plusieurs parties ; et les danses étoient peut-être encore plus éloignées de ressembler à nos ballets. » Il est facile de „ concevoir, dit l'abbé du Bos, qu'elles „ n'étoient autre chose que les gestes et „ les démonstrations que les personnages „ des chœurs faisoient pour exprimer leurs „ sentimens, soit qu'ils parlassent, soit „ qu'ils témoignassent par un jeu muet, „ combien ils étoient touchés de l'événe- „ ment auquels ils devoient s'intéresser. „ Cette déclamation obligeoit souvent les „ chœurs à marcher sur la scene ; et comme „ les évolutions que plusieurs personnes „ font en même tems, ne se peuvent faire „ sans avoir été concertées auparavant, „ quand on ne veut pas qu'elles dégénerent „ en une foule, les anciens avoient pres- „ crit certaines regles aux démarches des „ chœurs. « Sur des théâtres aussi vastes que ceux des anciens, ces évolutions pouvoient former des tableaux bien propres à exprimer les sentimens dont le chœur étoit pénétré.

§. 55. L'art de noter la déclamation, et de l'accompagner d'un instrument, étoit connu à Rome dès les premiers tems de la république. La déclamation y fut, dans les commencemens, assez simple ; mais par la suite, le commerce des Grecs y amena

des changemens. Les Romains ne purent résister aux charmes de l'harmonie et de l'expression de la langue de ce peuple. Cette nation polie devint l'école où se formerent le goût pour les lettres, les arts et les sciences; et la langue latine se conforma au caractere de la langue grecque, autant que son génie put le permettre.

Cicéron nous apprend que les accens qu'on avoit empruntés des étrangers avoient changé d'une maniere sensible la prononciation des Romains. Ils occasionnerent sans doute de pareils changemens dans la musique des pieces dramatiques: l'un est une suite naturelle de l'autre. En effet, Horace et cet orateur remarquent que les instrumens qu'on employoit au théâtre de leur tems, avoient une portée bien plus étendue que ceux dont on s'étoit servi auparavant; que l'acteur, pour les suivre, étoit obligé de déclamer sur un plus grand nombre de tons; et que le chant étoit devenu si pétulant, qu'on n'en pouvoit observer la mesure qu'en s'agitant d'une maniere violente. Je renvoie à ces passages, tels que les rapporte l'abbé du Bos, afin qu'on juge si l'on peut les entendre d'une simple déclamation (1).

§. 56. Telle est l'idée qu'on peut se faire de la déclamation chantante et des causes qui l'ont introduite, ou qui l'ont fait varier. Il nous reste à rechercher les circonstances

---

(1) Tom. III. Sect. X.

qui ont occasionné une déclamation aussi simple que la nôtre, et des spectacles si différens de ceux des anciens.

Le climat n'a pas permis aux peuples froids et flegmatiques du Nord de conserver les accens et la quantité que la nécessité avoit introduit dans la prosodie, à la naissance des langues. Quand ces barbares eurent inondé l'empire romain, et qu'ils en eurent conquis toute la partie occidentale, le latin confondu avec leurs idiômes perdit son caractere. Voilà d'où nous vient le défaut d'accent que nous regardons comme la principale beauté de notre prononciation : cette origine ne prévient pas en sa faveur. Sous l'empire de ces peuples grossiers, les lettres tomberent : les théâtres furent détruits : l'art des pantomimes, celui de noter la déclamation et de la partager entre deux comédiens, les arts qui concourent à la décoration des spectacles, tels que l'architecture, la peinture, la sculpture, et tous ceux qui sont subordonnés à la musique, périrent. A la renaissance des lettres, le génie des langues étoit si changé, et les mœurs si différentes, qu'on ne put rien comprendre à ce que les anciens rapportoient de leurs spectacles.

Pour concevoir parfaitement la cause de cette révolution, il ne faut que se rappeller ce que j'ai dit sur l'influence de la prosodie. Celle des Grecs et des Romains étoit si caractérisée, qu'elle avoit des principes fixes et si connus, que le peuple

même, sans en avoir étudié les regles, étoit choqué des moindres défauts de prononciation. C'est-là ce qui fournit les moyens de faire un art de la déclamation et de l'écrire en notes : dès-lors cet art fit partie de l'éducation.

La déclamation ainsi perfectionnée produisit l'art de partager le chant et les gestes entre deux comédiens, celui des pantomimes ; et étendant même son influence, jusques sur la forme et la grandeur des théâtres, elle donna occasion, comme nous l'avons vu, de les faire assez vastes pour contenir une partie considérable du peuple.

Voilà l'origine du goût des anciens pour les spectacles, pour les décorations et pour tous les arts qui y sont subordonnés ; la musique, l'architecture, la peinture et la sculpture. Chez eux, il ne pouvoit presque pas y avoir de talens perdus, parce que chaque citoyen rencontroit à tous momens des objets propres à exercer son imagination.

Notre langue n'ayant presque point de prosodie, la déclamation n'a pu avoir de regles fixes ; il nous a été impossible de la noter, nous n'avons pu connoître l'art de la partager entre deux acteurs ; celui des pantomimes a peu d'attraits pour nous, et les spectacles ont été renfermés dans des salles où le peuple n'a pu assister. De-là, ce qui est plus à regretter, le peu de goût que nous avons pour la musique, l'architecture,

tecture, la peinture et la sculpture. Nous croyons seuls ressembler aux anciens; mais que, par cet endroit, les Italiens leur ressemblent bien plus que nous. On voit donc que, si nos spectacles sont si différens de ceux des Grecs et des Romains, c'est un effet naturel des changemens arrivés dans la prosodie.

CHAPITRE VI.

Comparaison de la déclamation chantante et de la déclamation simple.

§. 57. NOtre déclamation admet, de tems en tems, des intervalles aussi distincts que le chant. Si on ne les altéroit qu'autant qu'il seroit nécessaire pour les apprécier, ils n'en paroîtroient pas moins naturels, et l'on pourroit les noter. Je crois même que le goût et l'oreille font préférer au bon comédien les sons harmoniques, toutes les fois qu'ils ne contrarient point trop notre prononciation ordinaire. C'est sans doute pour ces sortes de sons que Moliere avoit imaginé des notes (1). Mais le projet de noter le reste de la déclamation est impossible; car les inflexions de la voix y sont si foibles, que, pour en apprécier les tons, il faudroit altérer les intervalles au point que la déclamation

(1) Réfl. Crit. Tom. III. Sect. XVIII.

choqueroit ce que nous appellons la *nature.*

§. 58. Quoique notre déclamation ne reçoive pas, comme le chant, une succession de sons appréciables, elle rend cependant les sentimens de l'ame assez vivement pour remuer ceux à qui elle est familiere, ou qui parlent une langue dont la prosodie est peu variée et peu animée. Elle produit sans doute cet effet, parce que les sons y conservent à-peu-près, entr'eux, les mêmes proportions que dans le chant. Je dis *à-peü-près*, car n'y étant pas appréciables, ils ne sauroient avoir des rapports aussi exacts.

Notre déclamation est donc naturellement moins expressive que la musique. En effet, quel est le son le plus propre à rendre un sentiment de l'ame? C'est d'abord celui qui imite le cri qui en est le signe naturel : il est commun à la déclamation et à la musique. Ensuite ce sont les sons harmoniques de ce premier, parce qu'ils lui sont liés plus étroitement. Enfin, ce sont tous les sons qui peuvent être engendrés de cette harmonie, variés et combinés dans le mouvement qui caractérise chaque passion : car tout sentiment de l'ame détermine le ton et le mouvement du chant qui est le plus propre à l'exprimer. Or, ces deux dernieres especes de sons se trouvent rarement dans notre déclamation, et d'ailleurs elle n'imite pas les mouvemens de l'ame, comme le chant.

§. 59. Cependant elle supplée à ce dé-

faut par l'avantage qu'elle a de nous paroître plus naturelle. Elle donne à son expression un air de vérité, qui fait que si elle agit sur les sens plus foiblement que la musique, elle agit plus vivement sur l'imagination. C'est pourquoi nous sommes souvent plus touchés d'un morceau bien déclamé, que d'un beau récitatif. Mais chacun peut remarquer que, dans les momens où la musique ne détruit pas l'illusion, elle fait à son tour une impression bien plus grande.

§. 60. Quoique notre déclamation ne puisse pas se noter, il me semble qu'on pourroit en quelque sorte la fixer. Il suffiroit qu'un musicien eût assez de goût pour observer, dans le chant, à-peu-près les mêmes proportions que la voix suit dans la déclamation. Ceux qui se seroient rendus ce chant familier, pourroient, avec de l'oreille, y retrouver la déclamation qui en auroit été le modele. Un homme rempli des récitatifs de Lulli ne déclameroit-il pas les tragédies de Quinault, comme Lulli les eût déclamées lui-même ? Pour rendre cependant la chose plus facile, il seroit à souhaiter que la mélodie fût extrêmement simple, et qu'on n'y distinguât les inflexions de la voix qu'autant qu'il seroit nécessaire pour les apprécier. La déclamation se reconnoîtroit encore plus aisément dans les récitatifs de Lulli, s'il y avoit mis moins de musique. On a donc lieu de croire que ce seroit là un grand secours

pour ceux qui auroient quelque disposition à bien déclamer.

§. 61. La prosodie, dans chaque langue, ne s'éloigne pas également du chant : elle recherche plus ou moins les accens, et même les prodigue à l'excès, ou les évite tout-à-fait, parce que la variété des tempéramens ne permet pas aux peuples de divers climats de sentir de la même maniere. C'est pourquoi les langues demandent, selon leur caractere, différens genres de déclamation et de musique. On dit, par exemple, que le ton dont les Anglais expriment la colere, n'est, en Italie, que celui de l'étonnement.

La grandeur des théâtres, les dépenses des Grecs et des Romains pour les décorer, les masques qui donnoient à chaque personnage la physionomie que demandoit son caractere, la déclamation qui avoit des regles fixes, et qui étoit susceptible de plus d'expression que la nôtre, tout paroît prouver la supériorité des spectacles des anciens. Nous avons pour dédommagement, les graces, l'expression du visage, et quelques finesses de jeu que notre maniere de déclamer a seule pu faire sentir.

CHAPITRE VII.

Quelle est la prosodie la plus parfaite.

§. 62. CHacun sera sans doute tenté de décider en faveur de la prosodie de sa langue : pour nous précautionner contre ce préjugé, tâchons de nous faire des idées exactes.

La prosodie la plus parfaite est celle qui, par son harmonie, est la plus propre à exprimer toutes sortes de caracteres. Or, trois choses concourent à l'harmonie ; la qualité des sons, les intervalles par où ils se succedent, et le mouvement. Il faut donc qu'une langue ait des sons doux, moins doux, durs même, en un mot, de toutes les especes ; qu'elle ait des accens qui déterminent la voix à s'élever et à s'abaisser ; enfin que, par l'inégalité de ses syllabes, elle puisse exprimer toutes sortes de mouvemens.

Pour produire l'harmonie, les chûtes ne doivent pas se placer indifféremment. Il y a des momens où elle doit être suspendue : il y en a d'autres où elle doit finir par un repos sensible. Par conséquent, dans une langue dont la prosodie est parfaite, la succession des sons doit être subordonnée à la chûte de chaque période ; en sorte que les cadences soient plus ou moins précipitées, et que l'oreille ne trouve un repos

qui ne laisse rien à desirer, que quand l'esprit est entiérement satisfait.

§. 63. On reconnoîtra combien la prosodie des *Romains* approchoit plus que la nôtre de ce point de perfection, si l'on considere l'étonnement avec lequel Cicéron parle des effets du nombre oratoire. Il représente le peuple ravi en admiration, à la chûte des périodes harmonieuses; et pour montrer que le nombre en est l'unique cause, il change l'ordre des mots d'une période qui avoit eu de grands applaudissemens, et il assure qu'on en sent aussi-tôt disparoître l'harmonie. La derniere construction ne conservoit plus dans le mêlange des longues et des breves, ni dans celui des accens, l'ordre nécessaire pour la satisfaction de l'oreille (1). Notre langue a de la douceur et de la rondeur; mais il faut quelque chose de plus pour l'harmonie. Je ne vois pas que, dans les différens tours qu'elle autorise, nos orateurs aient jamais rien trouvé de semblable à ces cadences qui frappoient si vivement les Romains.

§. 64. Une autre raison qui confirme la supériorité de la prosodie latine sur la nôtre, c'est le goût des Romains pour l'harmonie, et la délicatesse du peuple même à cet égard. Les comédiens ne pouvoient faire dans un vers, une syllabe plus longue ou plus breve qu'il ne falloit, qu'aussi-tôt toute l'assemblée, dont le peuple faisoit

---

(1) Traité de l'orateur.

partie, ne s'élevât contre cette mauvaise prononciation.

Nous ne pouvons lire de pareils faits, sans quelque surprise, parce que nous ne remarquons rien parmi nous qui puisse les confirmer. C'est qu'aujourd'hui la prononciation des gens du monde est si simple, que ceux qui la choquent légérement ne peuvent être relevés que par peu de personnes, parce qu'il y en a peu qui se la soient rendu familiere. Chez les Romains, elle étoit si caractérisée, le nombre en étoit si sensible, que les oreilles les moins fines y étoient exercées : ainsi ce qui altéroit l'harmonie ne pouvoit manquer de les offenser.

§. 65. A suivre mes conjectures, si les Romains ont dû être plus sensibles à l'harmonie que nous, les Grecs y ont dû être plus sensibles qu'eux, et les Asiatiques encore plus que les Grecs : car plus les langues sont anciennes, plus leur prosodie doit approcher du chant. Aussi a-t-on lieu de conjecturer que le grec étoit plus harmonieux que le latin, puisqu'il lui prêta des accens. Quant aux Asiatiques, ils recherchoient l'harmonie avec une affectation que les Romains trouvoient excessive. Cicéron le fait entendre, lorsqu'après avoir blâmé ceux qui, pour rendre le discours plus cadencé, le gâtent à force d'en transposer les termes, il représente les orateurs asiatiques comme plus esclaves du nombre que les autres. Peut-être aujourd'hui trou-

veroit-il que le caractere de notre langue nous fait tomber dans le vice opposé : mais si par-là nous avons quelques avantages de moins, nous verrons ailleurs que nous en sommes dédommagés par d'autres endroits.

Ce que j'ai dit à la fin du sixieme chapitre de cette section, est une preuve bien sensible de la supériorité de la prosodie des anciens.

CHAPITRE VIII.

De l'origine de la prosodie.

§. *66.* SI, dans l'origine des langues, la prosodie approcha du chant, le style, afin de copier les images sensibles du langage d'action, adopta toutes sortes de figures et de métaphores, et fut une vraie peinture. Par exemple, dans le langage d'action, pour donner à quelqu'un l'idée d'un homme effrayé, on n'avoit d'autre moyen que d'imiter les cris et les mouvemns de la frayeur. Quand on voulut communiquer cette idée par la voie des sons articulés, on se servit donc de toutes les expressions qui la présentoient dans le même détail. Un seul mot qui ne peint rien eût été trop foible pour succéder immédiatement au langage d'action. Ce langage étoit si proportionné à la grossiéreté des esprits, que les sons articulés n'y pouvoient suppléer qu'autant qu'on accumuloit les expressions

les unes sur les autres. Le peu d'abondance des langues ne permettoit pas même de parler autrement. Comme elles fournissoient rarement le terme propre, on ne faisoit deviner une pensée qu'à force de répéter les idées qui lui ressembloient davantage. Voilà l'origine du pléonasme : défaut qui doit particuliérement se remarquer dans les langues anciennes. En effet, les exemples en sont très-fréquens dans l'hébreu. On ne s'accoutuma que fort lentement à lier à un seul mot des idées qui auparavant ne s'exprimoient que par des mouvemens fort composés; et l'on n'évita les expressions diffuses, que quand les langues devenues plus abondantes, fournirent des termes propres et familiers pour toutes les idées dont on avoit besoin. La précision du style fut connue beaucoup plutôt chez les peuples du Nord. Par un effet de leur tempérament froid et flegmatique, ils abandonnerent plus facilement tout ce qui se ressentoit du langage d'action. Ailleurs, les influences de cette maniere de communiquer ses pensées se conserverent long-tems. Aujourd'hui même, dans les parties méridionales de l'Asie, le pléonasme est regardé comme une élégance du discours.

§. 67. Le style, dans son origine, a été poétique, puisqu'il a commencé par peindre les idées avec les images les plus sensibles, et qu'il étoit d'ailleurs extrêmement mesuré. Mais, les langues devenant plus abondantes, le langage d'action s'a-

bolit peu-à-peu ; la voix se varia moins ; le goût pour les figures et les métaphores, par les raisons que j'en donnerai, diminua insensiblement, et le style se rapprocha de notre prose. Cependant les auteurs adopterent le langage ancien, comme plus vif et plus propre à se graver dans la mémoire : unique moyen de faire passer pour lors leurs ouvrages à la postérité. On donna à ce langage différentes formes ; on imagina des regles pour en augmenter l'harmonie ; et on en fit un art particulier. La nécessité où l'on étoit de s'en servir fit croire, pendant long-tems, qu'on ne devoit composer qu'en vers. Tant que les hommes n'eurent point de caracteres pour écrire leurs pensées, cette opinion étoit fondée sur ce que les vers s'apprennent et se retiennent plus facilement. La prévention la fit cependant encore subsister après que cette raison eut cessé d'avoir lieu. Enfin un philosophe, ne pouvant se plier aux regles de la poésie, hasarda le premier d'écrire en prose (1).

§. *68.* La rime ne dut pas, comme la mesure, les figures et les métaphores, son origine à la naissance des langues. Les peuples du Nord, froids et flegmatiques, ne purent conserver une prosodie aussi mesurée que celle des autres, lorsque la nécessité qui l'avoit introduite, ne fut plus

(1) Phérécides, de l'île de Scyros, est le premier qu'on sache avoir écrit en prose.

la même. Pour y suppléer, ils furent obligés d'inventer la rime.

§. 69. Il n'est pas difficile d'imaginer par quels progrès la poésie est devenue un art. Les hommes, ayant remarqué les chûtes uniformes et régulieres que le hasard amenoit dans le discours, les différens mouvemens produits par l'inégalité des syllabes et l'impression agréable de certaines inflexions de la voix, se firent des modeles de nombre et d'harmonie, où ils puiserent peu-à-peu toutes les regles de la versification. La musique et la poésie sont donc naturellement nées ensemble.

§. 70. Ces deux arts s'associerent celui du geste, plus ancien qu'eux, qu'on appelloit du nom de *danse*. D'où nous pouvons conjecturer que, dans tous les tems et chez tous les peuples, on auroit pu remarquer quelque espece de danse, de musique et de poésie. Les Romains nous apprennent que les Gaulois et les Germains avoient leurs musiciens et leurs poëtes : on a observé, de nos jours, la même chose par rapport aux Negres, aux Caraïbes et aux Iroquois. C'est ainsi qu'on trouve parmi les barbares le germe des arts qui se sont formés chez les nations polies, et qui, aujourd'hui destinés à nourrir le luxe dans nos villes, paroissent si éloignés de leur origine, qu'on a bien de la peine à le reconnoître.

§. 71. L'étroite liaison de ces arts, à leur naissance, est la vraie raison qui les a

fait confondre par les anciens sous un nom générique. Chez eux, le terme de *musique* comprend non-seulement l'art qu'il désigne dans notre langue, mais encore celui du geste, la danse, la poésie et la déclamation. C'est donc à ces arts réunis qu'il faut rapporter la plupart des effets de leur musique, et dès-lors ils ne sont plus si surprenans (1).

§. 72. On voit sensiblement quel étoit l'objet des premieres poésies. Dans l'établissement des sociétés, les hommes ne pouvoient point encore s'occuper des choses de pur agrément; et les besoins qui les obligeoient de se réunir bornoient leurs vues à ce qui pouvoit leur être utile ou nécessaire. La poésie et la musique ne furent donc cultivées que pour faire connoître la religion, les loix, et pour conserver le souvenir des grands hommes et des services qu'ils avoient rendus à la société. Rien n'y étoit plus propre, ou plutôt c'étoit le seul moyen dont on pût se servir, puisque l'écriture n'étoit pas encore connue. Aussi tous les monumens de l'antiquité prouvent-ils que ces arts, à leur naissance, ont été destinés à l'instruction des peuples. Les Gaulois et les Germains s'en servoient pour conserver leur histoire et leurs loix;

---

(7) On dit, par exemple, que la musique de Terpandre appaisa une sédition : mais cette musique n'étoit pas un simple chant; c'étoit des vers que déclamoit ce poëte.

et chez les Egyptiens et les Hébreux, ils faisoient en quelque sorte partie de la religion. Voilà pourquoi les anciens vouloient que l'éducation eût pour principal objet l'étude de la musique : je prends ce terme dans toute l'étendue qu'ils lui donnoient. Les Romains jugeoient la musique nécessaire à tous les âges, parce qu'ils trouvoient qu'elle enseignoit ce que les enfans devoient apprendre, et ce que les personnes faites devoient savoir. Quant aux Grecs, il leur paroissoit si honteux de l'ignorer, qu'un musicien et un savant étoient pour eux la même chose, et qu'un ignorant étoit désigné dans leur langue par le nom d'un homme qui ne sait pas la musique. Ce peuple ne se persuadoit pas que cet art fût de l'invention des hommes, et il croyoit tenir des Dieux les instrumens qui l'étonnoient davantage. Ayant plus d'imagination que nous, il étoit plus sensible à l'harmonie : d'ailleurs, la vénération qu'il avoit pour les loix, pour la religion et pour les grands hommes qu'il célébroit dans ses chants, passa à la musique qui conservoit la tradition de ces choses.

§. 73. La prosodie et le style étant devenus plus simples, la prose s'éloigna de plus en plus de la poésie. D'un autre côté, l'esprit fit des progrès, la poésie en parut avec des images plus neuves ; par ce moyen, elle s'éloigna aussi du langage ordinaire, fut moins à la portée du peuple, et devint moins propre à l'instruction.

D'ailleurs, les faits, les loix, et toutes les choses dont il falloit que les hommes eussent connoissance, se multiplierent si fort, que la mémoire étoit trop foible pour un pareil fardeau : les sociétés s'agrandirent au point que la promulgation des loix ne pouvoit parvenir que difficilement à tous les citoyens. Il fallut donc, pour instruire le peuple, avoir recours à quelque nouvelle voie. C'est alors qu'on imagina l'écriture : j'exposerai plus bas quels en furent les progrès (1).

A la naissance de ce nouvel art, la poésie et la musique commencerent à changer d'objet : elles se partagerent entre l'utile et l'agréable, et enfin se bornerent presque aux choses de pur agrément. Moins elles devinrent nécessaires, plus elles chercherent les occasions de plaire davantage, et elles firent l'une et l'autre des progrès considérables.

La musique et la poésie, jusques-là inséparables, commencerent, quand elles se furent perfectionnées, à se diviser en deux arts différens. Mais on cria à l'abus contre ceux qui, les premiers, hasarderent de les séparer. Les effets qu'elles pouvoient produire, sans se prêter des secours mutuels, n'étoient pas encore assez sensibles ; on ne prévoyoit pas ce qui devoit leur arriver, et d'ailleurs, ce nouvel usage étoit trop contraire à la coutume. On en appel-

---

(1) Chapitre XIII. de cette Section.

loit, comme nous aurions fait, à l'antiquité, qui ne les avoit jamais employées l'une sans l'autre; et l'on concluoit que des airs sans paroles, ou des vers pour n'être point chantés, étoient quelque chose de trop bizarre pour avoir jamais du succès. Mais quand l'expérience eut prouvé le contraire, les philosophes commencerent à craindre que ces arts n'énervassent les mœurs. Ils s'opposerent à leurs progrès, et citerent aussi l'antiquité, qui n'en avoit jamais fait usage pour des choses de pur agrément. Ce n'est donc point sans avoir eu bien des obstacles à surmonter, que la musique et la poésie ont changé d'objets, et ont été distinguées en deux arts.

§. 74. On seroit tenté de croire que le préjugé, qui fait respecter l'antiquité, a commencé à la seconde génération des hommes. Plus nous sommes ignorans, plus nous avons besoin de guides, et plus nous sommes portés à croire que ceux qui sont venus avant nous ont bien fait tout ce qu'ils ont fait, et qu'il ne nous reste qu'à les imiter. Plusieurs siecles d'expérience auroient bien dû nous corriger de cette prévention.

Ce que la raison ne peut faire, le tems et les circonstances l'occasionnent, mais souvent pour faire tomber dans des préjugés tout contraires. C'est ce qu'on peut remarquer au sujet de la poésie et de la musique. Notre prosodie étant devenue aussi simple qu'elle l'est aujourd'hui, ces deux

arts ont été si fort séparés, que le projet de les réunir sur un théâtre a paru ridicule à tout le monde, et le paroît même encore, tant on est bizarre, à plusieurs de ceux qui applaudissent à l'exécution.

§. 75. L'objet des premieres poésies nous indique quel en étoit le caractere. Il est vraisemblable qu'elles ne chantoient la religion, les loix et les héros, que pour réveiller dans les citoyens des sentimens d'amour, d'admiration et d'émulation. C'étoient des pseaumes, des cantiques, des odes et des chansons. Quant aux poëmes épiques et dramatiques, ils ont été connus plus tard. L'invention en est due aux Grecs, et l'histoire en a été faite si souvent, que personne ne l'ignore.

§. 76. On peut juger du style des premieres poésies par le génie des premieres langues.

En premier lieu, l'usage de sous-entendre des mots y étoit fort fréquent. L'hébreu en est la preuve : mais en voici la raison.

La coutume, introduite par la nécessité, de mêler ensemble le langage d'action et celui des sons articulés, subsista encore long-tems après que cette nécessité eut cessé, sur-tout chez les peuples dont l'imagination étoit plus vive, tels que les Orientaux. Cela fut cause que, dans la nouveauté d'un mot, on s'entendoit également bien en ne l'employant pas, comme en l'employant. On l'omettoit donc volontiers

pour exprimer plus vivement sa pensée, ou pour la renfermer dans la mesure d'un vers. Cette licence étoit d'autant plus tolérée, que la poésie, étant faite pour être chantée, et ne pouvant encore être écrite, le ton et le geste suppléoient au mot qu'on avoit omis. Mais quand, par une longue habitude, un nom fut devenu le signe le plus naturel d'une idée, il ne fut pas aisé d'y suppléer. C'est pourquoi, en descendant des langues anciennes aux plus modernes, on s'appercevra que l'usage de sous-entendre des mots est de moins en moins reçu. Notre langue le rejette même si fort, qu'on diroit quelquefois qu'elle se méfie de notre pénétration.

§. 77. En second lieu, l'exactitude et la précision ne pouvoient être connues des premiers poëtes. Ainsi, pour remplir la mesure des vers, on y inséroit souvent des mots inutiles, ou l'on répétoit la même chose de plusieurs manieres : nouvelle raison des pléonasmes fréquens dans les langues anciennes.

§. 78. Enfin, la poésie étoit extrêmement figurée et métaphorique ; car on assure que, dans les langues orientales, la prose même souffre des figures que la poésie des Latins n'emploie que rarement. C'est donc chez les poëtes orientaux que l'enthousiasme produisoit les plus grands désordres : c'est chez eux que les passions se montroient avec des couleurs qui nous paroîtroient exagérées. Je ne sais cependant si

nous serions en droit de les blâmer. Ils ne sentoient pas les choses comme nous ; ainsi ils ne devoient pas les exprimer de la même maniere. Pour apprécier leurs ouvrages, il faudroit considérer le tempérament des nations pour lesquelles ils ont écrit. On parle beaucoup de la belle nature : il n'y a pas même de peuple poli qui ne se pique de l'imiter : mais chacun croit en trouver le modele dans sa maniere de sentir. Qu'on ne s'étonne pas si on a tant de peine à la reconnoître ; elle change trop souvent de visage, ou du moins elle prend trop l'air de chaque pays. Je ne sais même si la façon dont j'en parle actuellement, ne se sent pas un peu du ton qu'elle prend, depuis quelque tems, en France.

§. 79. Le style poétique, et le langage ordinaire, en s'éloignant l'un de l'autre, laisserent entr'eux un milieu où l'éloquence prit son origine, et d'où elle s'écarta pour se rapprocher tantôt du ton de la poésie, tantôt de celui de la conversation. Elle ne differe de celui-ci, que parce qu'elle rejette toutes les expressions qui ne sont pas assez nobles ; et de celui-là, que parce qu'elle n'est pas assujettie à la même mesure, et que, selon le caractere des langues, on ne lui permet pas certaines figures et certains tours qu'on souffre dans la poésie. D'ailleurs, ces deux arts se confondent quelquefois si fort, qu'il n'est plus possible de les distinguer.

CHAPITRE IX.

Des mots.

JE n'ai pu interrompre ce que j'avois à dire sur l'art des gestes, la danse, la prosodie, la déclamation, la musique et la poésie : toutes ces choses tiennent trop ensemble et au langage d'action qui en est le principe. Je vais actuellement rechercher par quels progrès le langage des sons articulés a pu se perfectionner et devenir enfin le plus commode de tous.

§. 80. Pour comprendre comment les hommes convinrent entr'eux du sens des premiers mots qu'ils voulurent mettre en usage, il suffit d'observer qu'ils les prononçoient dans des circonstances où chacun étoit obligé de les rapporter aux mêmes perceptions. Par-là ils en fixoient la signification avec plus d'exactitude, selon que les circonstances, en se répétant plus souvent, accoutumoient davantage l'esprit à lier les mêmes idées avec les mêmes signes. Le langage d'action levoit les ambiguités et les équivoques qui, dans les commencemens, devoient être fréquentes.

§. 81. Les objets destinés à soulager nos besoins peuvent bien échapper quelquefois à notre attention ; mais il est difficile de ne pas remarquer ceux qui sont propres à produire des sentimens de crainte et de

douleur. Ainsi, les hommes ayant dû nommer les choses plutôt ou plus tard, à proportion qu'elles attiroient davantage leur attention, il est vraisemblable, par exemple, que les animaux qui leur faisoient la guerre, eurent des noms avant les fruits dont ils se nourrissoient. Quant aux autres objets, ils imaginerent des mots pour les désigner, selon qu'ils les trouvoient propres à soulager des besoins plus pressans, et qu'ils en recevoient des impressions plus vives.

§. 82. La langue fut long-tems sans avoir d'autres mots que les noms qu'on avoit donnés aux objets sensibles, tels que ceux d'*arbre*, *fruit*, *eau*, *feu*, et autres dont on avoit plus souvent occasion de parler. Les notions complexes des substances étant connues les premieres, puisqu'elles viennent immédiatement des sens, devoient être les premieres à avoir des noms. A mesure qu'on fut capable de les analyser, en réfléchissant sur les différentes perceptions qu'elles renferment, on imagina des signes pour des idées plus simples. Quand on eut, par exemple, celui d'*arbre*, on fit ceux de *tronc*, *branche*, *feuille*, *verdure*, etc. On distingua ensuite, mais peu-à-peu, les différentes qualités sensibles des objets; on remarqua les circonstances où ils pouvoient se trouver, et l'on fit des mots pour exprimer toutes ces choses : ce furent les adjectifs et les adverbes. Mais on trouva de grandes difficultés à donner des noms

aux opérations de l'ame, parce qu'on est naturellement peu propre à réfléchir sur soi-même. On fut donc long-tems à n'avoir d'autre moyen pour rendre ces idées, *je vois*, *j'entends*, *je veux*, *j'aime*, et autres semblables, que de prononcer le nom des choses d'un ton particulier, et de marquer à-peu-près, par quelque action, la situation où l'on se trouvoit. C'est ainsi que les enfans, qui n'apprennent ces mots que quand ils savent déja nommer les objets qui ont le plus de rapport à eux, font connoître ce qui se passe dans leur ame.

§. 83. En se faisant une habitude de se communiquer ces sortes d'idées par des actions, les hommes s'accoutumerent à les déterminer; et dès-lors ils commencerent à trouver plus de facilité à les attacher à d'autres signes. Les noms qu'ils choisirent pour cet effet, sont ceux qu'on appella *verbes*. Ainsi les premiers verbes n'ont été imaginés que pour exprimer l'état de l'ame, quand elle agit ou pâtit. Sur ce modele, on en fit ensuite pour exprimer celui de chaque chose. Ils eurent cela de commun avec les adjectifs, qu'ils désignoient l'état d'un être; et ils eurent de particulier, qu'ils le marquoient en tant qu'il consiste en ce qu'on appelle *action* et *passion*. *Sentir*, *se mouvoir* étoient des verbes; *grand*, *petit*, étoient des adjectifs: pour les adverbes, ils servoient à faire connoître les circonstances que les adjectifs n'exprimoient pas,

§. 84. Quand on n'avoit point encore l'usage des verbes, le nom de l'objet dont on vouloit parler, se prononçoit dans le moment même qu'on indiquoit, par quelque action, l'état de son ame : c'étoit le moyen le plus propre à se faire entendre. Mais, quand on commença à suppléer à l'action, par le moyen des sons articulés, le nom de la chose se présenta naturellement le premier, comme étant le signe le plus familier. Cette maniere de s'énoncer étoit la plus commode pour celui qui parloit et pour celui qui écoutoit. Elle l'étoit pour le premier, parce qu'elle le faisoit commencer par l'idée la plus facile à communiquer; elle l'étoit encore pour le second, parce qu'en fixant son attention à l'objet dont on vouloit l'entretenir, elle le préparoit à comprendre plus aisément un terme moins usité, et dont la signification ne devoit pas être si sensible. Ainsi l'ordre le plus naturel des idées vouloit qu'on mît le régime avant le verbe : on disoit, par exemple, *fruit vouloir*.

Cela peut encore se confirmer par une réflexion bien simple. C'est que, le langage d'action ayant seul pu servir de modele à celui des sons articulés, ce dernier a dû, dans les commencemens, conserver les idées dans le même ordre que l'usage du premier avoit rendu le plus naturel. Or, on ne pouvoit, avec le langage d'action, faire connoître l'état de son ame, qu'en montrant l'objet auquel il se rapportoit.

Les mouvemens qui exprimoient un besoin, n'étoient entendus qu'autant qu'on avoit indiqué, par quelque geste, ce qui étoit propre à le soulager. S'ils précédoient, c'étoit à pure perte, et l'on étoit obligé de les répéter; car ceux à qui on vouloit faire connoître sa pensée, étoient encore trop peu exercés, pour songer à se les rappeller dans le dessein d'en interpréter le sens. Mais l'attention qu'on donnoit sans effort à l'objet indiqué, facilitoit l'intelligence de l'action. Il me semble même qu'aujourd'hui ce seroit encore la maniere la plus naturelle de se servir de ce langage.

Le verbe venant après son régime, le nom qui le régissoit, c'est-à-dire, le nominatif, ne pouvoit être placé entre deux, car il en auroit obscurci le rapport. Il ne pouvoit pas non plus commencer la phrase, parce que son rapport avec son régime eût été moins sensible. Sa place étoit donc après le verbe. Par-là, les mots se construisoient dans le même ordre dans lequel ils se régissoient; unique moyen d'en faciliter l'intelligence. On disoit *fruit vouloir Pierre*, pour *Pierre veut du fruit*; et la premiere construction n'étoit pas moins naturelle que l'autre l'est actuellement. Cela se prouve par la langue latine, où toutes deux sont également reçues. Il paroît que cette langue tient comme un milieu entre les plus anciennes et les plus modernes, et qu'elle participe du caractere des unes et des autres.

§. 85. Les verbes, dans leur origine, n'exprimoient l'état des choses, que d'une maniere indéterminée. Tels sont les infinitifs, *aller*, *agir*. L'action dont on les accompagnoit suppléoit au reste ; c'est-à-dire, aux tems, aux modes, aux nombres et aux personnes. En disant *arbre voir*, on faisoit connoître par quelque geste si l'on parloit de soi ou d'un autre ; d'un ou de plusieurs, du passé, du présent ou de l'avenir, enfin dans un sens positif ou dans un sens conditionnel.

§. 86. La coutume de lier ces idées à de pareils signes ayant facilité les moyens de les attacher à des sons, on inventa pour cet effet des mots qu'on ne plaça dans le discours qu'après les verbes, par la même raison que ceux-ci ne l'avoient été qu'après les noms. On rangeoit donc ses idées dans cet ordre, *fruit manger à l'avenir moi*, pour dire, *je mangerai du fruit.*

§. 87. Les sons qui rendoient la signification du verbe déterminée, lui étant toujours ajoutés, ne firent bientôt avec lui qu'un seul mot, qui se terminoit différemment selon ses différentes acceptions. Alors le verbe fut regardé comme un nom qui, quoiqu'indéfini de son origine, étoit, par la variation de ses tems et de ses modes, devenu propre à exprimer d'une maniere déterminée l'état d'action et de passion de chaque chose. C'est de la sorte que les hommes parvinrent insensiblement à imaginer les conjugaisons.

§. 88.

§. 88. Quand les mots furent devenus les signes les plus naturels de nos idées, la nécessité de les disposer dans un ordre aussi contraire à celui que nous leur donnons aujourd'hui, ne fut plus la même. On continua cependant de le faire, parce que le caractere des langues, formé d'après cette nécessité, ne permit pas de rien changer à cet usage; et l'on ne commença à se rapprocher de notre maniere de concevoir, qu'après que plusieurs idiomes se furent succédés les uns aux autres. Ces changemens furent fort lents, parce que les dernieres langues conserverent toujours une partie du génie de celles qui les avoient précédées. On voit dans le latin un reste bien sensible du caractere des plus anciennes, d'où il a passé jusques dans nos conjugaisons. Lorsque nous disons, *je fais*, *je faisois*, *je fis*, *je ferai*, etc. nous ne distinguons le tems, le mode et le nombre, qu'en variant les terminaisons du verbe; ce qui provient de ce que nos conjugaisons ont en cela été faites sur le modele de celles des latins. Mais lorsque nous disons, *j'ai fait*, *j'eus fait*, *j'avois fait*, ect. nous suivons l'ordre qui nous est devenu le plus naturel; car *fait* est ici proprement le verbe, puisque c'est le nom qui marque l'état d'action; et *avoir* ne répond qu'au son qui, dans l'origine des langues, venoit après le verbe, pour en désigner le tems, le mode et le nombre.

§. 89. On peut faire la même remarque

sur le terme *être*, qui rend le participe auquel on le joint, tantôt équivalent à un verbe passif, tantôt au prétérit composé d'un verbe actif ou neutre. Dans ces phrases, *je suis aimé*, *je m'étois fait fort*, *je serois parti*, *aimé* exprime l'état de passion ; *fait* et *parti* celui d'action ; mais *suis*, *étois* et *serois* ne marquent que le tems, le mode et le nombre. Ces sortes de mots étoient de peu d'usage dans les conjugaisons latines, et ils s'y construisoient comme dans les premieres langues, c'est-à-dire, après le verbe.

§. 90. Puisque, pour signifier le tems, le mode et le nombre, nous avons des termes que nous mettons avant le verbe, nous pourrions, en les plaçant après, nous faire un modele des conjugaisons des premieres langues. Cela nous donneroit, par exemple, au lieu de *je suis aimé*, *j'étois aimé*, etc. *aimésuis*, *aimetois*, ect.

§. 91. Les hommes ne multiplierent pas les mots sans nécessité, sur-tout quand ils commencerent à en avoir l'usage : il leur en coûtoit trop pour les imaginer et pour les retenir. Le même nom qui étoit le signe d'un tems ou d'un mode, fut donc mis après chaque verbe : d'où il résulte que chaque mere-langue n'a d'abord eu qu'une seule conjugaison. Si le nombre en augmenta, ce fut par le mêlange de plusieurs langues, ou parce que les mots destinés à indiquer les tems, les modes, etc. se prononçant plus ou moins facilement,

selon le verbe qui les précédoit, furent quelquefois altérés.

§. 92. Les différentes qualités de l'ame ne sont qu'un effet des divers états d'action et de passion par où elle passe, ou des habitudes qu'elle contracte, lorsqu'elle agit ou pâtit à plusieurs reprises. Pour connoître ces qualités, il faut donc déja avoir quelque idée des différentes manieres d'agir et de pâtir de cette substance : ainsi, les adjectifs qui les expriment n'ont pu avoir cours qu'après que les verbes ont été connus. Les mots de *parler* et de *persuader* ont nécessairement été en usage, avant celui d'*éloquent* : cet exemple suffit pour rendre ma pensée sensible.

§. 93. En parlant des noms donnés aux qualités des choses, je n'ai encore fait mention que des adjectifs : c'est que les substantifs abstraits n'ont pu être connus que long-tems après. Lorsque les hommes commencerent à remarquer les différentes qualités des objets, ils ne les virent pas toutes seules ; mais il les apperçurent comme quelque chose dont un sujet étoit revêtu. Les noms qu'ils leur donnerent, durent, par conséquent, emporter quelque idée de ce sujet : tels sont les mots *grand*, *vigilant*, etc. Dans la suite, on repassa sur les notions qu'on s'étoit faites, et l'on fut obligé de les décomposer, afin de pouvoir exprimer plus commodément de nouvelles pensées : c'est alors qu'on distingua les qualités de leur sujet, et qu'on fit les subs-

tantifs abstraits de *grandeur*, *vigilance*, ect. Si nous pouvions remonter à tous les noms primitifs, nous reconnoîtrions qu'il n'y a point de substantif abstrait qui ne dérive de quelque adjectif ou de quelque verbe.

§. 94. Avant l'usage des verbes, on avoit déja, comme nous l'avons vu, des adjectifs pour exprimer des qualités sensibles, parce que les idées les plus aisées à déterminer ont dû les premieres avoir des noms. Mais, faute de mot pour lier l'adjectif à son substantif, on se contentoit de mettre l'un à côté de l'autre. *Monstre terrible* signifioit, *ce monstre est terrible* ; car l'action suppléoit à ce qui n'étoit pas exprimé par les sons. Sur quoi il faut observer que le substantif se construisoit tantôt avant, tantôt après l'adjectif, selon qu'on vouloit plus appuyer sur l'idée de l'un ou sur celle de l'autre. Un homme surpris de la hauteur d'un arbre, disoit, *grand arbre*, quoique dans toute autre occasion il eût dit, *arbre grand :* car l'idée dont on est le plus frappé, est celle qu'on est naturellement porté à énoncer la premiere.

Quand on se fut fait des verbes, on remarqua facilement que le mot qu'on leur avoit ajouté pour en distinguer la personne, le nombre, le tems et le mode, avoit encore la propriété de les lier avec le nom qui les régissoit. On employa donc ce même mot pour la liaison de l'adjectif avec son substantif, ou du moins on en imagina un semblable. Voilà à quoi répond

celui d'*être*, à cela près qu'il ne suffit pas pour désigner la personne. Cette maniere de lier deux idées est, comme je l'ai dit ailleurs (1), ce qu'on appelle *affirmer*. Ainsi le caractere de ce mot est de marquer l'affirmation.

§. 95. Lorsqu'on s'en servit pour la liaison du substantif et de l'adjectif, on le joignit à ce dernier, comme à celui sur lequel l'affirmation tombe plus particuliérement. Il arriva bientôt ce qu'on avoit déja vu à l'occasion des verbes; c'est que les deux ne firent qu'un mot. Par-là, les adjectifs devinrent susceptibles de conjugaisons, et ne furent distingués des verbes, que parce que les qualités qu'ils exprimoient n'étoient ni action ni passion. Alors, pour mettre tous ces noms dans une même classe, on ne considéra le verbe que *comme un mot qui, susceptible de conjugaison, affirme d'un sujet une qualité quelconque*. Il y eut donc trois sortes de verbes: les uns actifs, ou qui signifient action: les autres passifs, ou qui marquent passion, et les dernieres neutres, ou qui indiquent toute autre qualité. Les grammairiens changerent ensuite ces divisions, ou en imaginerent de nouvelles, parce qu'il leur parut plus commode de distinguer les verbes par le régime, que par le sens.

§. 96. Les adjectifs s'étant changés en verbes, la construction des langues fut

(1) Prem. part. Sect. 2.

quelque peu altérée. La place de ces nouveaux verbes varia comme celle des noms d'où ils dérivoient : ainsi ils furent mis tantôt avant, tantôt après le substantif dont ils étoient le régime. Cet usage s'étendit ensuite aux autres verbes. Telle est l'époque qui a préparé la construction qui nous est si naturelle.

§. 97. On ne fut donc plus assujetti à arranger toujours ses idées dans le même ordre : on sépara de plusieurs adjectifs le mot qui leur avoit été ajouté : on le conjugua à part, et après l'avoir long-tems placé assez indifféremment, comme le prouve la langue latine, on le fixa dans la nôtre après le nom qui le régit et avant celui qu'il a pour régime.

§. 98. Ce mot n'étoit le signe d'aucune qualité, et n'auroit pu être mis au nombre des verbes, si en sa faveur on n'avoit pas étendu la notion du verbe, comme on l'avoit déja fait pour les adjectifs. Ce nom ne fut donc plus considéré que comme *un mot qui signifie affirmation avec distinction de personnes, de nombres, de tems et de modes.* Dès-lors le verbe *être* fut proprement le seul. Les grammairiens n'ayant pas suivi le progrès de ces changemens, on eut bien de la peine à s'accorder sur l'idée qu'on doit avoir de cette sorte de nom (1).

(1) De toutes les parties de l'oraison, dit l'*abbé Regnier*, il n'y en a aucune dont nous ayons autant de définitions, que nous en avons des verbes. *Gramm. Franç.* p. 325.

§. 99. Les déclinaisons des Latins doivent s'expliquer de la même maniere que leurs conjugaisons ; l'origine n'en sauroit être différente. Pour exprimer le nombre, le cas et le genre, on imagina des mots qu'on plaça après les noms, et qui en varierent la terminaison. Sur quoi on peut remarquer que nos déclinaisons ont été faites en partie sur celles de la langue latine, puisqu'elles admettent différentes terminaisons, et en partie d'après l'ordre que nous donnons aujourd'hui à nos idées : car les articles qui sont les signes du nombre, du cas et du genre, se mettent avant les noms.

Il me semble que la comparaison de notre langue avec celle des Latins rend mes conjectures assez vraisemblables, et qu'il y a lieu de présumer qu'elles s'écarteroient peu de la vérité, si l'on pouvoit remonter à une premiere langue.

§. 100. Les conjugaisons et les déclinaisons latines ont sur les nôtres l'avantage de la variété et de la précision. L'usage fréquent que nous sommes obligés de faire des verbes auxiliaires et des articles, rend le style diffus et traînant : cela est d'autant plus sensible, que nous portons le scrupule jusqu'à répéter les articles sans nécessité. Par exemple, nous ne disons pas, *c'est le plus pieux et le plus savant homme que je connoisse*, mais nous disons, *c'est le plus pieux et le plus savant*, etc. On peut encore remarquer que, par la nature de nos

déclinaisons, nous manquons de ces noms que les grammairiens appellent comparatifs, à quoi nous ne suppléons que par le mot *plus*, qui demande les mêmes répétitions que l'article. Les conjugaisons et les déclinaisons étant les parties de l'oraison qui reviennent le plus souvent dans le discours, il est démontré que notre langue a moins de précision que la langue latine.

§. 101. Nos conjugaisons et nos déclinaisons ont à leur tour un avantage sur celles des Latins; c'est qu'elles nous font distinguer des sens qui se confondent dans leur langue. Nous avons trois prétérits, *je fis*, *j'ai fait*, *j'eus fait* : ils n'en ont qu'un, *feci*. L'omission de l'article change quelquefois le sensd'une proposition : *je suis pere*, *et je suis le pere*, ont deux sens différens qui se confondent dans la langue latine, *sum pater*.

CHAPITRE X.

Continuation de la même matiere.

§. 102. IL n'étoit pas possible d'imaginer des noms pour chaque objet particulier ; il fut donc nécessaire d'avoir de bonne heure des termes généraux. Mais avec quelle adresse ne fallut-il pas saisir les circonstances, pour s'assurer que chacun formoit les mêmes abstractions, et donnoit les mêmes noms aux mêmes idées ? Qu'on lise des ouvrages sur des matieres abstraites, on verra qu'aujourd'hui même il n'est pas aisé d'y réussir.

Pour comprendre dans quel ordre les termes abstraits ont été imaginés, il suffit d'observer l'ordre des notions générales. L'origine et les progrès sont les mêmes de part et d'autre. Je veux dire que, s'il est constant que les notions les plus générales viennent des idées que nous tenons immédiatement des sens, il est également certain que les termes les plus abstraits dérivent des premiers noms qui ont été donnés aux objets sensibles.

Les hommes autant qu'il est en leur pouvoir, rapportent leurs dernieres connoissances à quelques-unes de celles qu'ils ont déja acquises. Par-là les idées moins familieres se lient à celles qui le sont davantage ; ce qui est d'un grand secours à

la mémoire et à l'imagination. Quand les circonstances firent remarquer de nouveaux objets, on chercha donc ce qu'ils avoient de commun avec ceux qui étoient connus; on les mit dans la même classe, et les mêmes noms nous servirent à désigner les uns et les autres. C'est de la sorte que les idées des signes devinrent plus générales : mais cela ne se fit que peu-à-peu; on ne s'éleva aux notions les plus abstraites que par degrés, et on n'eut que fort tard les termes d'*essence*, de *substance* et d'*être*. Sans doute qu'il y a des peuples qui n'en ont point encore enrichi leur langue (1) : s'ils sont plus ignorans que nous, je ne crois pas que ce soit par cet endroit.

§. 103. Plus l'usage des termes abstraits s'établit, plus il fit connoître combien les sons articulés étoient propres à exprimer jusqu'aux pensées qui paroissent avoir le moins de rapport aux choses sensibles. L'imagination travailla pour trouver dans les objets qui frappent les sens des images de ce qui se passoit dans l'intérieur de l'ame. Les hommes ayant toujours apperçu du mouvement et du repos dans la matiere; ayant remarqué le penchant ou l'inclination des corps; ayant vu que l'air s'agite, se trouble et s'éclaircit, que les plantes se développent, se fortifient et s'affoiblissent : ils dirent le *mouvement*, *le repos*, *l'in-*

---

(1) Cela se trouve confirmé par la Relation de M. de la Condamine.

clination et le penchant de l'ame ; ils dirent que l'esprit *s'agite*, *se trouble*, *s'éclaircit*, *se développe*, *se fortifie*, *s'affoiblit*. Enfin on se contenta d'avoir trouvé un rapport quelconque entre une action de l'ame et une action du corps, pour donner le même nom à l'une et à l'autre (1). Le terme d'*esprit* d'où vient-il lui-même ? si ce n'est de l'idée d'une matiere très-subtile, d'une vapeur, d'un souffle qui échappe à la vue : idée avec laquelle plusieurs philosophes se sont si fort familiarisés, qu'ils s'imaginent qu'une substance composée d'un nombre innombrable de partie est capable de penser. J'ai réfuté cette erreur (2).

On voit évidemment comment tous ces noms ont été figurés dans leur origine. On pourroit prendre, parmi des termes plus abstraits, des exemples où cette vérité ne

---

(1) » Je ne doute point, dit Locke, Liv. III. » Ch. 1. §. 5, que, si nous pouvions conduire tous » les mots jusqu'à leur source, nous ne trouvassions » que, dans toutes les langues, les mots qu'on em- » ploie pour signifier des choses qui ne tombent » pas sous les sens, ont tiré leur premiere origine » d'idées sensibles. D'où nous pouvons conjecturer » quelle sorte de notions avoient ceux qui les pre- » miers parlerent ces langues-là, d'où elles leur » venoient dans l'esprit, et comment la nature » suggéra inopinément aux hommes l'origine et le » principe de toutes leurs connoissances, par les » noms mêmes qu'ils donnoient aux choses. «

(2) Prem. part. Sect. 1. Ch. 1.

seroit pas si sensible. Tel est le mot de *pensée* (1) : mais on sera bientôt convaincu qu'il ne fait pas une exception.

Ce sont les besoins qui fournirent aux hommes les premieres occasions de remarquer ce qui se passoit en eux-mêmes, et de l'exprimer par des actions, ensuite par des noms. Ces observations n'eurent donc lieu que relativement à ces besoins, et on ne distingua plusieurs choses qu'autant qu'ils engageoient à le faire. Or, les

---

(1) Je crois que cet exemple est le plus difficile que l'on puisse choisir. On en peut juger par une difficulté avec laquelle les Cartésiens ont cru réduire à l'absurde ceux qui prétendent que toutes nos connoissances viennent des sens. » Par quels sens, » demandent-ils, des idées toutes spirituelles, celle » de la pensée, par exemple, et celle de l'être, » seroient-elles entrées dans l'entendement ? Sont- » elles lumineuses ou colorées, pour être entrées » par la vue ? D'un son grave ou aigu, pour être en- » trées par l'ouie ? D'une bonne ou mauvaise odeur, » pour être entrées par l'odorat ? D'un bon ou d'un » mauvais goût, pour être entrées par le goût ? » Froides ou chaudes, dures ou molles, pour être » entrées par l'attouchement ? Que si on ne peut » rien répondre qui ne soit déraisonnable, il faut » avouer que les idées spirituelles, telles que celles » de l'être et de la pensée, ne tirent en aucune » sorte leur origine des sens, mais que notre ame » a la faculté de les former de soi-même. « *Art de penser*. Cette objection a été tirée des Confessions de Saint Augustin. Elle pouvoit avoir de quoi séduire avant que Locke eût écrit ; mais à présent, s'il y a quelque chose de peu solide, c'est l'objection elle-même.

besoins se rapportoient uniquement au corps. Les premiers noms qu'on donna à ce que nous sommes capables d'éprouver, ne signifierent donc que des actions sensibles. Dans la suite, les hommes se familiariserent peu-à-peu avec les termes abstraits, devinrent capables de distinguer l'ame du corps, et de considérer à part les opérations de ces deux substances. Alors ils apperçurent non-seulement qu'elle étoit l'action du corps; quand on dit, par exemple, *je vois ;* mais ils remarquerent encore particuliérement la perception de l'ame, et commencerent à regarder le terme de *voir* comme propre à désigner l'un et l'autre. Il est même vraisemblable que cet usage s'établit si naturellement, qu'on ne s'apperçut pas qu'on étendoit la signification de ce mot. C'est ainsi qu'un signe qui s'étoit d'abord terminé à une action du corps, devint le nom d'une opération de l'ame.

Plus on voulut réfléchir sur les opérations dont cette voie avoit fourni les idées, plus on sentit la nécessité de les rapporter à différentes classes. Pour cet effet on n'imagina pas de nouveaux termes, ce n'auroit pas été le moyen le plus facile de se faire entendre; mais on étendit peu-à-peu, et selon le besoin, la signification de quelques-uns des noms qui étoient devenus les signes des opérations de l'ame; de sorte qu'un d'eux se trouva enfin si général, qu'il les exprima toutes : c'est celui de *pensée*. Nous-

mêmes nous ne nous conduisons pas autrement, quand nous voulons indiquer une idée abstraite que l'usage n'a pas encore déterminée. Tout confirme donc ce que je viens de dire dans le paragraphe précédent, *que les termes les plus abstraits dérivent des premiers noms qui ont été donnés aux objets sensibles.*

§. 104. On oublia l'origine de ces signes, aussi tôt que l'usage en fut familier ; et on tomba dans l'erreur de croire qu'ils étoient les noms les plus naturels des choses spirituelles. On s'imagina même qu'ils en expliquoient parfaitement l'essence et la nature, quoiqu'ils n'exprimassent que des analogies fort imparfaites. Cet abus se montre sensiblement dans les philosophes anciens ; il s'est conservé chez les meilleurs des modernes, et il est la principale cause de la lenteur de nos progrès dans la maniere de raisonner.

§. 105. Les hommes principalement dans l'origine des langues, étant peu propres à réfléchir sur eux-mêmes, ou n'ayant, pour exprimer ce qu'ils y pouvoient remarquer, que des signes jusques-là appliqués à des choses toutes différentes, on peut juger des obstacles qu'ils eurent à surmonter, avant de donner des noms à certaines opérations de l'ame. Les particules, par exemple, qui lient les différentes parties du discours, ne durent être imaginées que fort tard. Elles expriment la maniere dont les objets nous affectent, et les jugemens que

nous en portons, avec une finesse qui échappa long-tems à la grossiéreté des esprits; ce qui rendit les hommes incapables de raisonnement. Raisonner, c'est exprimer les rapports qui sont entre différentes propositions: or, il est évident qu'il n'y a que les conjonctions qui en fournissent les moyens. Le langage d'action ne pouvoit que foiblement suppléer au défaut de ces particules, et l'on ne fut en état d'exprimer avec des noms les rapports dont elles sont les signes, qu'après qu'ils eurent été fixés par des circonstances marquées, et à beaucoup de reprises. Nous verrons plus bas que cela donna naissance à l'apologue.

§. 106. Les hommes ne s'entendirent jamais mieux, que lorsqu'ils donnerent des noms aux objets sensibles. Mais aussi-tôt qu'ils voulurent passer aux notions archétypes, comme ils manquoient ordinairement de modeles, qu'ils se trouvoient dans des circonstances qui varioient sans cesse, et que tous ne savoient pas également bien conduire les opérations de leur ame, ils commencerent à avoir bien de la peine à s'entendre. On rassembla, sous un même nom, plus ou moins d'idées simples, et souvent des idées infiniment opposées: de là les disputes de mot. Il fut rare de trouver sur cette matiere, dans deux langues différentes, des termes qui se répondissent parfaitement. Au contraire, il fut très-commun, dans une même langue, d'en remarquer dont le sens n'étoit point assez dé-

terminé, et dont on pouvoit faire mille applications différentes. Ces vices sont passés jusques dans les ouvrages des philosophes, et sont le principe de bien des erreurs.

Nous avons vu, en parlant des noms des substances, que ceux des idées complexes ont été imaginés avant les noms des idées simples. (1). On a suivi un ordre tout différent quand on a donné des noms aux notions archétypes. Ces notions n'étant que des collections de plusieurs idées simples que nous avons rassemblées à notre choix, il est évident que nous n'avons pu les former qu'après avoir déja déterminé, par des noms particuliers, chacune des idées simples que nous y avons voulu faire entrer. On n'a, par exemple, donné le nom de *courage* à la notion dont il est le signe, qu'après avoir fixé par d'autres noms les idées de *danger*, *connoissance du danger*, *obligation de s'y exposer*, et *fermeté à remplir cette obligation*.

§. 107. Les pronoms furent les derniers mots qu'on imagina, parce qu'ils furent les derniers dont on sentit la nécessité : il est même vraisemblable qu'on fut long-tems avant de s'y accoutumer. Les esprits dans l'habitude de réveiller à chaque fois une même idée par un même mot, avoient de la peine à se faire à un nom qui tenoit lieu d'un autre, et quelquefois d'une phrase entiere.

---

(1) Ci-dessus, §. 82.

§. 108. Pour diminuer ces difficultés, on mit dans le discours les pronoms avant les verbes; car étant par-là plus près des noms dont ils tenoient la place, leurs rapports en devenoient plus sensibles. Notre langue s'en est même fait une regle; on ne peut excepter que le cas où un verbe est à l'impératif, et qu'il marque commandement : on dit, *faites-le*. Cet usage n'a peut-être été introduit que pour distinguer davantage l'impératif du présent. Mais si l'impératif signifie une défense, le pronom reprend sa place naturelle : on dit, *ne le faites pas*. La raison m'en paroît sensible, le verbe signifie l'état d'une chose, et la négation marque la privation de cet état; il est donc naturel, pour plus de clarté, de ne la pas séparer du verbe. Or, c'est *pas* qui la rend complette : par conséquent il est plus nécessaire qu'il soit joint au verbe que *ne*. Il me semble même que cette particule ne veut jamais être séparée de son verbe; je ne sais si les grammairiens en ont fait la remarque.

§. 109. On n'a pas toujours consulté la nature des mots, quand on a voulu les distribuer en différentes classes : c'est pourquoi on a mis au nombre des pronoms des mots qui n'en sont pas. Quand on dit, par exemple, *voulez-vous me donner cela ? vous*, *me*, *cela*, désignent la personne qui parle, celle à qui l'on parle, et la chose qu'on demande. Ainsi ce sont là proprement des noms qui ont été connus long-tems avant les pronoms, et qui ont été placés dans le

discours suivant l'ordre des autres noms ; c'est-à-dire, avant le verbe, quand ils en étoient le régime ; et après, quand ils le régissoient. On disoit, *cela vouloir moi*, pour dire, *je veux cela*.

§. 110. Je crois qu'il ne nous reste plus à parler que de la distinction des genres : mais il est visible qu'elle ne doit son origine qu'à la différence des sexes, et qu'on n'a rapporté les noms à deux ou trois sortes de genres, qu'afin de mettre plus d'ordre et plus de clarté dans le langage.

§. 111. Tel est l'ordre, ou à-peu-près, dans lequel les mots ont été inventés. Les langues ne commencerent proprement à avoir un style, que quand elles eurent des noms de toutes les especes, et qu'elles se furent fait des principes fixes pour la construction du discours. Auparavant, ce n'étoit qu'une certaine quantité de termes, qui n'exprimoient une suite de pensées qu'avec le secours du langage d'action. Il faut cependant remarquer que les pronoms n'étoient nécessaires que pour la précision du style.

CHAPITRE XI.

De la signification des mots.

§. 112. IL suffit de considérer comment les noms ont été imaginés, pour remarquer que ceux des idées simples sont les moins susceptibles d'équivoques ; car les circonstances déterminent sensiblement les perceptions auxquelles ils se rapportent. Je ne puis douter de la signification de ces mots, *blanc*, *noir*, si je remarque qu'on les emploie pour désigner certaines perceptions que j'éprouve actuellement.

§. 113. Il n'en est pas de même des notions complexes : elles sont quelquefois si composées, qu'on ne peut rassembler que fort lentement les idées simples qui doivent leur appartenir. Quelques qualités sensibles, qu'on observa facilement, composerent d'abord la notion qu'on se fit d'une substance : dans la suite on la rendit plus complexe, selon qu'on fut plus habile à saisir de nouvelles qualités. Il est vraisemblable, par exemple, que la notion de l'or ne fut au commencement que celle d'un corps jaune et fort pesant : une expérience y fit, quelque tems après, ajouter la malléabilité ; une autre, la ductilité ou la fixité ; et ainsi successivement toutes les qualités dont les plus habiles chymistes ont formé l'idée qu'ils ont de cette subs-

tance. Chacun put observer que les nouvelles qualités qu'on y découvroit, avoient, pour entrer dans la notion qu'on s'en étoit déja faite, le même droit que les premieres qu'on y avoit remarquées. C'est pourquoi il ne fut plus possible de déterminer le nombre des idées simples qui pouvoient composer la notion d'une substance. Selon les uns, il étoit plus grand; selon les autres, il l'étoit moins : cela dépendoit entiérement des expériences et de la sagacité qu'on apportoit à les faire. Par-là, la signification des noms des substances a nécessairement été fort incertaine, et a occasionné quantité de disputes de mots. Nous sommes naturellement portés à croire que les autres ont les mêmes idées que nous, parce qu'ils se servent du même langage : d'où il arrive souvent que nous croyons être d'avis contraire, quoique nous défendions les mêmes sentimens. Dans ces occasions, il suffiroit d'expliquer le sens des termes, pour faire évanouir les sujet de disputes, et pour rendre sensible le frivole de bien des questions que nous regardons comme importantes. Locke en donne un exemple qui mérite d'être rapporté.

» Je me trouvai, dit-il, un jour dans » une assemblée de médecins habiles et » pleins d'esprit, où l'on vint à examiner » par hasard si quelque *liqueur* passoit à » travers les filamens des nerfs : les sen- » timens furent partagés, et la dispute » dura assez long-tems, chacun proposant

» de part et d'autre différens argumens
» pour appuyer son opinion. Comme je
» me suis mis dans l'esprit depuis long-
» tems, qu'il pourroit bien être que la plus
» grande partie des disputes roule plutôt
» sur la signification des mots que sur une
» différence réelle qui se trouve dans la
» maniere de concevoir les choses, je m'a-
» visai de demander à ces messieurs qu'a-
» vant de pousser plus loin cette dispute,
» ils voulussent premiérement examiner et
» établir entr'eux ce que signifioit le mot
» de *liqueur*. Ils furent d'abord un peu sur-
» pris de cette proposition, et s'ils eussent
» été moins polis, ils l'auroient peut-être
» regardée avec mépris comme frivole et
» extravagante, puisqu'il n'y avoit per-
» sonne dans cette assemblée qui ne crût
» entendre parfaitement ce que signifioit
» le mot de *liqueur*, qui, je crois, n'est
» pas effectivement un des noms des subs-
» tances le plus embarrassé. Quoi qu'il en
» soit, ils eurent la complaisance de céder
» à mes instances, et ils trouverent enfin,
» après avoir examiné la chose, que la si-
» gnification de ce mot n'étoit pas si dé-
» terminée ni si certaine qu'ils l'avoient
» tous cru jusqu'alors, et qu'au contraire
» chacun d'eux le faisoit signe d'une diffé-
» rente idée complexe. Ils virent par-là
» que le fort de leur dispute rouloit sur la
» signification de ce terme, et qu'ils con-
» venoient tous, à-peu-près, de la même
» chose ; savoir, que quelque matiere fluide

» et subtile passoit à travers les pores des » nerfs : quoiqu'il ne fût pas si facile de » déterminer si cette matiere devoit porter » le nom de liqueur, ou non ; chose qui, » bien considérée par chacun d'eux, fut ju- » gée indigne d'être mise en dispute. (1) «.

§. 114. La signification des noms des idées archétypes est encore plus incertaine que celle des noms des substances ; soit parce qu'on trouve rarement le modele des collections auxquelles ils appartiennent ; soit parce qu'il est souvent bien difficile d'en remarquer toutes les parties, quand même on en a le modele : les plus essentielles sont précisément celles qui nous échappent davantage. Pour se faire, par exemple, l'idée d'une action criminelle, il ne suffit pas d'observer ce qu'elle a d'extérieur et de visible, il faut encore saisir des choses qui ne tombent pas sous les yeux. Il faut pénétrer dans l'intention de celui qui la commet, découvrir le rapport qu'elle a avec la loi, et même quelquefois connoître plusieurs circonstances qui l'ont précédée. Tout cela demande un soin dont notre négligence, ou notre peu de sagacité, nous rend communément incapables.

§. 115. Il est curieux de remarquer avec quelle confiance on se sert du langage dans le moment même qu'on en abuse le plus. On croit s'entendre, quoiqu'on n'apporte aucune précaution pour y parvenir. L'usage

(1) Liv. III. Ch. IX. §. XVI.

des mots est devenu si familier, que nous ne doutons point qu'on ne doive saisir notre pensée aussi-tôt que nous les prononçons ; comme si les idées ne pouvoient qu'être les mêmes dans celui qui parle et dans celui qui écoute. Au lieu de remédier à ces abus, les philosophes ont eux-mêmes affecté d'être obscurs. Chaque secte a été intéressé à imaginer des termes ambigus ou vuides de sens. C'est par-là qu'on a cherché à cacher les endroits foibles de tant de systêmes frivoles ou ridicules ; et l'adresse à y réussir a passé, comme Locke le remarque (1), pour pénétration d'esprit et pour véritable savoir. Enfin il est venu des hommes qui, composant leur langage du jargon de toutes les sectes, ont soutenu le pour et le contre sur toutes sortes de matieres : talent qu'on a admiré, et qu'on admire peut-être encore ; mais qu'on traiteroit avec un souverain mépris, si l'on apprécioit mieux les choses. Pour prévenir tous ces abus, voici quelle doit être la signification précise des mots.

§. 116. Il ne faut se servir des signes que pour exprimer les idées qu'on a soi-même dans l'esprit. S'il s'agit des substances, les noms qu'on leur donne ne doivent se rapporter qu'aux qualités qu'on y a remarquées, et dont on a fait des collections. Ceux des idées archétypes ne doivent aussi désigner qu'un certain nombre d'idées sim-

(1) Liv. III. Ch. X.

ples, qu'on est en état de déterminer. Il faut sur-tout éviter de supposer légérement que les autres attachent aux mêmes mots les mêmes idées que nous. Quand on agite une question, notre premier soin doit être de considérer si les notions complexes des personnes avec qui nous nous entretenons, renferment un plus grand nombre d'idées simples que les nôtres. Si nous le soupçonnons plus grand, il faut nous informer de combien et de quelles especes d'idées; s'il nous paroît plus petit, nous devons faire connoître quelles idées simples nous y ajoutons de plus.

Quant aux noms généraux, nous ne pouvons les regarder que comme des signes qui distinguent les différentes classes sous lesquelles nous distribuons nos idées; et lorsqu'on dit qu'une substance appartient à une espece, nous devons entendre simplement qu'elle renferme les qualités qui sont contenues dans la notion complexe dont un certain mot est le signe.

Dans toute autre cas que celui des substances, l'essence de la chose se confond avec la notion que nous nous en sommes faite; et, par conséquent, un même nom est également le signe de l'une et de l'autre. Un espace terminé par trois lignes est, tout à la fois, l'essence et la notion du triangle. Il en est de même de tout ce que les mathématiciens confondent sous le terme général de *grandeur*. Les philosophes, voyant qu'en mathématique la notion de la chose

emporte

emporte la connoissance de son essence, ont conclu précipitamment qu'il en étoit de même en physique, et se sont imaginés connoître l'essence même des substances.

Les idées en mathématiques étant déterminées d'une maniere sensible, la confusion de la notion de la chose avec son essence n'entraîne aucun abus; mais dans les sciences où l'on raisonne sur des idées archétypes, il arrive qu'on en est moins en garde contre les disputes de mot. On demande, par exemple, qu'elle est l'essence des poëmes dramatiques qu'on appelle *comédies*; et si certaines pieces, auxquelles on donne ce nom, méritent de le porter.

Je remarque que le premier qui a imaginé des comédies, n'a point eu de modele : par conséquent, l'essence de cette sorte de poëmes étoit uniquement dans la notion qu'il s'en est faite. Ceux qui sont venus après lui, ont successivement ajouté quelque chose à cette premiere notion, et ont par-là changé l'essence de la comédie. Nous avons le droit d'en faire autant; mais au lieu d'en user, nous consultons les modeles que nous avons aujourd'hui, et nous formons notre idée d'après ceux qui nous plaisent davantage. En conséquence, nous n'admettons dans la classe des comédies que certaines pieces, et nous en excluons toutes les autres. Qu'on demande ensuite si tel poëme est une comédie, ou non; nous répondrons chacun selon les notions que nous nous sommes faites; et comme elles

ne sont pas les mêmes, nous paroîtrons prendre des partis différens. Si nous voulions substituer les idées à la place des noms, nous connoîtrions bientôt que nous ne différons que par la maniere de nous exprimer. Au lieu de borner ainsi la notion d'une chose, il seroit bien plus raisonnable de l'étendre à mesure qu'on trouve de nouveaux genres qui peuvent lui être subordonnés. Ce seroit ensuite une recherche curieuse et solide que d'examiner quel genre est supérieur aux autres.

On peut appliquer au poëme épique ce que je viens de dire de la comédie, puisqu'on agite comme de grandes questions, si le Paradis perdu, le Lutrin, ect. sont des poëmes épiques.

Il suffit quelquefois d'avoir des idées incomplettes, pourvu qu'elles soient déterminées; d'autres fois il est absolument nécessaire qu'elles soient complettes : cela dépend de l'objet qu'on a en vue. On devroit sur-tout distinguer si l'on parle des choses pour en rendre raison, ou seulement pour s'instruire. Dans le premier cas, ce n'est pas assez d'en avoir quelques idées, il faut les connoître à fonds. Mais un défaut assez général, c'est de décider sur tout avec des idées en petit nombre, et souvent même mal déterminées.

J'indiquerai, en traitant de la méthode, les moyens dont on peut se servir pour déterminer toujours les idées que nous attachons à différens signes.

CHAPITRE XII.

Des inversions.

§. 117. NOus nous flattons que le François a, sur les langues anciennes, l'avantage d'arranger les mots dans le discours, comme les idées s'arrangent d'elles-mêmes dans l'esprit, parce que nous nous imaginons que l'ordre le plus naturel demande qu'on fasse connoître le sujet dont on parle, avant d'indiquer ce qu'on en affirme; c'est-à-dire, que le verbe soit précédé de son nominatif et suivi de son régime. Cependant nous avons vu que, dans l'origine des langues, la construction la plus naturelle exigeoit un ordre tout différent.

Ce qu'on appelle ici naturel varie nécessairement selon le génie des langues, et se trouve dans quelques-unes plus étendu que dans d'autres. Le latin en est la preuve, il allie des constructions tout-à-fait contraires, et qui néanmoins paroissent également conformes à l'arrangement des idées. Telles sont celles-ci : *Alexander vicit Darium*, *Darium vicit Alexander.* Si nous n'adoptons que la premiere, *Alexandre a vaincu Darius;* ce n'est pas qu'elle soit seule naturelle, mais c'est que nos déclinaisons ne permettent pas de concilier la clarté avec un ordre différent.

Sur quoi seroit fondée l'opinion de ceux

qui prétendent que dans cette proposition, *Alexandre a vaincu Darius*, la construction françoise seroit seule naturelle ? qu'ils considerent la chose du côté des opérations de l'ame, ou du côté des idées, ils reconnoîtront qu'ils sont dans un préjugé. En la prenant du côté des opérations de l'ame, on peut supposer que les trois idées qui forment cette proposition se réveillent, tout à la fois, dans l'esprit de celui qui parle, ou qu'elles s'y réveillent successivement. Dans le premier cas, il n'y a point d'ordre entr'elles; dans le second, il peut varier, parce qu'il est tout aussi naturel que les idées d'*Alexandre* et de *vaincre* se retracent à l'occasion de celle de *Darius*, comme il est naturel que celle de *Darius* se retrace à l'occasion des deux autres.

L'erreur ne sera pas moins sensible quand on envisagera la chose du côté des idées : car la subordination qui est entr'elles, autorise également les deux constructions latines : *Alexander vicit Darium*, *Darium vicit Alexander*. En voici la preuve.

Les idées se modifient dans le discours selon que l'une explique l'autre, l'étend, ou y met quelque restriction. Par-là elles sont naturellement subordonnées entr'elles, mais plus ou moins immédiatement, à proportion que leur liaison est elle-même plus ou moins immédiate. Le nominatif est lié avec le verbe, le verbe avec son régime, l'adjectif avec son substantif, etc. Mais la liaison n'est pas aussi étroite entre le ré-

gime du verbe et son nominatif, puisque ces deux mots ne se modifient que par le moyen du verbe. L'idée de *Darius*, par exemple, est immédiatement liée à celle de *vainquit*, celle de *vainquit* à celle d'*Alexandre*; et la subordination qui est entre ces trois idées conserve le même ordre.

Cette observation fait comprendre que, pour ne point choquer l'arrangement naturel des idées, il suffit de se conformer à la plus grande liaison qui est entr'elles. Or, c'est ce qui se rencontre également dans les deux constructions latines, *Alexander vicit Darium*, *Darium vicit Alexander*. Elles sont donc aussi naturelles l'une que l'autre. On ne se trompe à ce sujet, que parce qu'on prend pour plus naturel un ordre qui n'est qu'une habitude que le caractere que notre langue nous a fait contracter. Il y a cependant, dans le François même, des constructions qui auroient pu faire éviter cette erreur, puisque le nominatif y est beaucoup mieux après le verbe : on dit, par exemple, *Darius que vainquit Alexandre*.

§. 118. La subordination des idées est altérée à proportion qu'on se conforme moins à leur plus grande liaison, et pour lors les constructions cessent d'être naturelles. Telle seroit celle-ci, *vicit Darium Alexander*; car l'idée d'*Alexander* seroit séparée de celle de *vicit* à laquelle elle doit être liée immédiatement.

§. 119. Les auteurs latins fournissent des exemples de toutes sortes de constructions:

Conferte hanc pacem cum illo bello ; en voilà une dans l'analogie de notre langue : *Hujus prætoris adventum , cum illius imperatoris victoria ; hujus cohortem impuram , cum illius exercitu invicto ; hujus libidines , cum illius continentia* : en voilà qui sont aussi naturelles que la premiere , puisque la liaison des idées n'y est point altérée ; cependant notre langue ne les permettroit pas. Enfin la période est terminée par une construction qui n'est pas naturelle : *Ab illo , qui cepit conditas ; ab hoc , qui constitutas accepit , captas dicetis Syracusas. Syracusas* est séparé de *conditas* , *conditas* d'*ab illo* , etc. Ce qui est contraire à la subordination des idées.

§. 120. Les inversions , lorsqu'elles ne se conforment pas à la plus grande liaison des idées , auroient des inconvéniens , si la langue latine n'y remédioit par le rapport que les terminaisons mettent entre les mots qui ne devroient pas naturellement être séparés. Ce rapport est tel , que l'esprit rapproche facilement les idées les plus écartées , pour les placer dans leur ordre : si ces constructions font quelque violence à la liaison des idées , elles ont d'ailleurs des avantages qu'il est important de connoître.

Le premier , c'est de donner plus d'harmonie au discours. En effet , puisque l'harmonie d'une langue consiste dans le mélange des sons de toute espece , dans leur mouvement et dans les intervalles par où ils se succedent , on voit quelle harmonie devroient produire des inversions choisies

avec goût. Cicéron donne pour un modele la période que je viens de rapporter. (1).

§. 121. Un autre avantage, c'est d'augmenter la force et la vivacité du style : cela paroît par la facilité qu'on a de mettre chaque mot à la place où il doit naturellement produire le plus d'effet. Peut-être demandera-t-on par quelle raison un mot a plus de force dans un endroit que dans un autre.

Pour le comprendre, il ne faut que comparer une construction où les termes suivent la liaison des idées, avec celle où ils s'en écartent. Dans la premiere, les idées se présentent si naturellement, que l'esprit en voit toute la suite, sans que l'imagination ait presque d'exercice. Dans l'autre, les idées qui devroient se suivre immédiatement, sont trop séparées pour se saisir de la même maniere : mais si elle est faite avec adresse, les mots les plus éloignés se rapprochent sans effort, par le rapport que les terminaisons mettent entr'eux. Ainsi le foible obstacle qui vient de leur éloignement, ne paroît fait que pour exciter l'imagination; et les idées ne sont dispersées qu'afin que l'esprit, obligé de les rapprocher lui-même, en sente la liaison ou le contraste avec plus de vivacité. Par cet artifice, toute la force d'une phrase se réunit quelquefois dans le mot qui la termine. Par exemple,

---

(1) Traité de l'orateur.

.... Nec quicquam tibi prodest
Aërias tentasse domos, animoque rotundum
Percurrisse polum, morituro (1).

Ce dernier mot (*morituro*) finit avec force, parce que l'esprit ne peut le rapprocher de *tibi*, auquel il se rapporte, sans se retracer naturellement tout ce qui l'en sépare. Transposez *morituro*, conformément à la liaison des idées, et dites : *Nec quicquam tibi morituro*, etc. l'effet ne sera plus le même, parce que l'imagination n'a plus le même exercice. Ces sortes d'inversions participent au caractere de langage d'action, dont un seul signe équivaloit souvent à une phrase entiere.

§. 122. De ce second avantage des inversions, il en naît un troisieme, c'est qu'elles font un tableau ; je veux dire qu'elles réunissent dans un seul mot les circonstances d'une action, en quelque sorte comme un peintre les réunit sur une toile : si elles les offroient l'une après l'autre, ce ne seroit qu'un simple récit. Un exemple mettra ma pensée dans tout son jour.

Nymphæ flebant Daphnim extinctum funere crudeli, voilà une simple narration. J'apprends que les Nymphes pleuroient, qu'elles pleuroient Daphnis, que Daphnis étoit mort, ect. Ainsi les circonstances venant l'une après l'autre, ne font sur moi qu'une légere impression. Mais qu'on change l'ordre des mots, et qu'on dise :

(1) Hor. liv. I. ode 28.

Extinctum Nymphæ crudeli funere Daphnim
Flebant (1),

l'effet est tout différent, parce qu'ayant lu *extinctum Nymphæ crudeli funere*, sans rien apprendre, je vois à *Daphnim* un premier coup de pinceau, à *flebant* j'en vois un second, et le tableau est achevé. Les nymphes en pleurs, Daphnis mourant, cette mort accompagnée de tout ce qui peut rendre un destin déplorable, me frappent tout à la fois. Tel est le pouvoir des inversions sur l'imagination.

§. 123. Le dernier avantage que je trouve dans ces sortes de constructions, c'est de rendre le style plus précis. En accoutumant l'esprit à rapporter un terme à ceux qui, dans la même phrase, en sont les plus éloignés, elles l'accoutument à en éviter la répétition. Notre langue est si peu propre à nous faire prendre cette habitude, qu'on diroit que nous ne voyons le rapport de deux mots, qu'autant qu'ils se suivent immédiatement.

§. 124. Si nous comparons le françois avec le latin, nous trouverons des avantages et des inconvéniens de part et d'autre. De deux arrangemens d'idées également naturels, notre langue n'en permet ordinairement qu'un; elle est donc, par cet endroit, moins variée et moins propre à l'harmonie. Il est rare qu'elle souffre de

(1) Virg. Ecl. V, v. 20.

ces inversions où la liaison des idées s'alterent : elle est donc naturellement moins vive. Mais elle se dédommage du côté de la simplicité et de la netteté de ses tours. Elle aime que ses constructions se conforment toujours à la plus grande liaison des idées. Par là, elle accoutume de bonne heure l'esprit à saisir cette liaison, le rend naturellement plus exact, et lui communique peu-à-peu ce caractere de simplicité et de netteté, par où elle est elle-même si supérieure dans bien des genres. Nous verrons ailleurs (1) combien ces avantages ont contribué aux progrès de l'esprit philosophique, et combien nous sommes dédommagés de la perte de quelques beautés particulieres aux langues anciennes. Afin qu'on ne pense pas que je promets un paradoxe, je ferai remarquer qu'il est naturel que nous nous accoutumions à lier nos idées conformément au génie de la langue, dans laquelle nous sommes élevés, et que nous acquérions de la justesse, à proportion qu'elle en a elle-même davantage.

§. 125. Plus nos constructions sont simples, plus il est difficile d'en saisir le caractere. Il me semble qu'il étoit bien plus aisé d'écrire en latin. Les conjugaisons et les déclinaisons étoient d'une nature à prévenir beaucoup d'inconvéniens, dont nous ne pouvons nous garantir qu'avec bien de

---

(1) Dernier chapitre de cette section.

la peine. On réunissoit sans confusion dans une même période une grande quantité d'idées; souvent même c'étoit une beauté. En françois au contraire, on ne sauroit prendre trop de précaution pour ne faire entrer dans une phrase que les idées qui peuvent le plus naturellement s'y construire. Il faut une attention étonnante pour éviter les ambiguités que l'usage des pronoms occasionne. Enfin, que de ressource ne doit-on pas avoir, quand on se garantit de ces défauts, sans prendre de ces tours écartés qui font languir le discours? Mais, ces obstacles surmontés, y a-t-il rien de plus beau que les constructions de notre langue?

§. 126. Au reste, je n'oserois me flatter de décider au gré de tout le monde la question sur la préférence de la langue latine ou de la langue françoise, par rapport au point que je traite dans ce chapitre. Il y a des esprits qui ne recherchent que l'ordre et la plus grande clarté; il y en a d'autres qui préferent la variété et la vivacité. Il est naturel qu'en ces occasions chacun juge par rapport à lui-même. Pour moi, il me paroît que les avantages de ces deux langues sont si différens, qu'on ne peut guere les comparer.

N 6

CHAPITRE XIII.

De l'écriture (1).

§. 127. LEs hommes, en état de se communiquer leurs pensées par des sons, sentirent la nécessité d'imaginer de nouveaux signes propres à les perpétuer et à les faire connoître à des personnes absentes (2). Alors l'imagination ne leur représenta que les mêmes images qu'ils avoient déjà exprimées par des actions et par des mots, et qui avoient, dès les commencemens, rendu le langage figuré et métaphorique. Le moyen le plus naturel fut donc de dessiner

(1) Cette section étoit presque achevée, quand l'Essai sur les hiéroglyphes, traduit de l'anglois de M. Warburthon, me tomba entre les mains : ouvrage où l'esprit philosophique et l'érudition regnent également. Je vis avec plaisir que j'avois pensé comme son auteur, que le langage a dû, dès les commencemens, être fort figuré et fort métaphorique. Mes propres réflexions m'avoient aussi conduit à remarquer que l'écriture n'avoit d'abord été qu'une simple peinture : mais je n'avois point encore tenté de découvrir par quels progrès on étoit arrivé à l'invention des lettres, et il me paroissoit difficile d'y réussir. La chose a été parfaitement exécutée par M. Warburthon ; j'ai extrait de son ouvrage tout ce que j'en dis, ou à-peu-près.

(2) J'en ai donné les raisons, ch. VII. de cette section.

les images des choses. Pour exprimer l'idée d'un homme ou d'un cheval, on représenta la forme de l'un ou de l'autre, et le premier essai de l'écriture ne fut qu'une simple peinture.

§. 128. C'est vraisemblablement à la nécessité de tracer ainsi nos pensées que la peinture doit son origine ; et cette nécessité a sans doute concouru à conserver le langage d'action, comme celui qui pouvoit se peindre le plus aisément.

§. 129. Malgré les inconvéniens qui naissoient de cette méthode, les peuples les plus polis de l'Amérique n'en avoient pas su inventer de meilleure (1). Les Egyptiens plus ingénieux ont été les premiers à se servir d'une voie plus abrégée, à laquelle on a donné le nom d'Hiéroglyphe (2). Il paroît par le plus ou moins d'art des mé-

---

(1) Les sauvages du Canada n'en ont pas d'autre.

(2) Les Hiéroglyphes se distinguent en propres et en symboliques. Les propres se soudivisent en curiologiques et en tropiques. Les curiologiques substituoient une partie au tout ; et les tropiques représentoient une chose par une autre qui avoit avec elle quelque ressemblance ou analogie connue. Les uns et les autres servoient à divulguer. Les Hiéroglyphes symboliques servoient à tenir caché ; on les distinguoit aussi en deux especes, en tropiques et en énigmatiques. Pour former les symboles tropiques, on employoit les propriétés les moins connues des choses ; et les énigmatiques étoient composés du mystérieux assemblage de choses différentes et de parties de divers animaux. Voyez l'Essai sur les hiéroglyphes, §. 20 et suiv.

thodes qu'ils ont imaginées, qu'ils n'ont inventé les lettres qu'après avoir suivi l'écriture dans tous ses progrès.

L'embarras que causoit l'énorme grosseur des volumes engagea à n'employer qu'une seule figure pour être le signe de plusieurs choses. Par ce moyen, l'écriture, qui n'étoit auparavant qu'une simple peinture, devint peinture et caractere; ce qui constitue proprement l'hiéroglyphe. Tel fut le premier degré de perfection qu'acquit cette méthode grossiere de conserver les idées des hommes. On s'en est servi de trois manieres, qui, à consulter la nature de la chose, paroissent avoir été trouvées par degré et dans trois tems différens. La premiere consistoit à employer la principale circonstance d'un sujet pour tenir lieu du tout. Deux mains, par exemple, dont l'une tenoit un bouclier et l'autre un arc, représentoient une bataille. La seconde, imaginée avec plus d'art, consistoit à substituer l'instrument réel ou métaphorique de la chose à la chose même. Un œil placé d'une maniere éminente, étoit destiné à représenter la science infinie de Dieu; et une épée représentoit un tyran. Enfin, on fit plus, on se servit pour représenter une chose, d'une autre où l'on voyoit quelque ressemblance ou quelque analogie; et ce fut la troisieme maniere d'employer cette écriture. L'univers, par exemple, étoit représenté par un serpent; et la bigarrure de ses tâches désignoit les étoiles.

§. 130. Le premier objet de ceux qui imaginerent les hiéroglyphes, fut de conserver la mémoire des événemens, et de faire connoître les loix, les réglemens et tout ce qui a rapport aux matieres civiles. On eut donc soin, dans les commencemens, de n'employer que les figures dont l'analogie étoit le plus à la portée de tout le monde; mais cette méthode fit donner dans le raffinement, à mesure que les philosophes s'appliquerent aux matieres de spéculation. Aussi-tôt qu'ils crurent avoir découvert dans les choses des qualités plus abstruses, quelques-uns, soit par singularité, soit pour cacher leurs connoissances au vulgaire, se plurent à choisir pour caractere des figures dont le rapport aux choses qu'ils vouloient exprimer n'étoit point connu. Pendant quelque tems, ils se bornerent aux figures dont la nature offre des modeles; mais, par la suite, elle ne leur parurent ni suffisantes ni assez commodes pour le grand nombre d'idées que leur imagination leur fournissoit. Ils formerent donc leurs hiéroglyphes de l'assemblage mystérieux de choses différentes, ou de partie de divers animaux: ce qui les rendit tout-à-fait énigmatiques.

§. 131. Enfin l'usage d'exprimer les pensées par des figures analogues, et le dessein d'en faire quelquefois un secret et un mystere, engagea à représenter les modes même des substances par des images sensibles. On exprima la franchise par un lie-

vre ; l'impureté, par un bouc sauvage ; l'impudence, par une mouche ; la science, par une fourmi, etc. En un mot, on imagina des marques symboliques pour toutes les choses qui n'ont point de formes. On se contenta, dans ces occasions, d'un rapport quelconque ; c'est la maniere dont on s'étoit déjà conduit, quand on donna des noms aux idées qui s'éloignent des sens.

§. 132. » Jusques-là, l'animal ou la chose » qui servoit à représenter, avoit été des- » siné au naturel. Mais lorsque l'étude de » la philosophie, qui avoit occasionné l'é- » criture symbolique, eut porté les savans » d'Egypte à écrire beaucoup sur divers su- » jets, ce dessein exact, multipliant trop » les volumes, parut ennuyeux. On se ser- » vit donc par degrés d'un autre caractere, » que nous pouvons appeller l'écriture cou- » rantes des hiéroglyphes. Il ressembloit » aux caracteres chinois ; et, après avoir » d'abord été formé du seul contour de la » figure, il devint à la longue une sorte de » marque. L'effet naturel que produisit » cette écriture courante, fut de diminuer » beaucoup de l'attention qu'on donnoit » au symbole, et de la fixer à la chose si- » gnifiée. Par ce moyen l'étude de l'écri- » ture symbolique se trouva fort abrégée, » n'y ayant alors presque autre chose à » faire qu'à se rappeller le pouvoir de la » marque symbolique ; au lieu qu'aupara- » vant il falloit être instruit des propriétés » de la chose ou de l'animal qui étoit em-

» ployé comme symbole. En un mot,
» cela réduisit cette sorte d'écriture à l'é-
» tat où est présentement celle des Chi-
» nois. «

§. 133. Ces caracteres ayant essuyé autant de variation, il n'étoit pas aisé de reconnoître comment ils provenoient d'une écriture qui n'avoit été qu'une simple peinture. C'est pourquoi quelques savans sont tombés dans l'erreur de croire que l'écriture des Chinois n'a pas commencé comme celle des Egyptiens.

§. 134. » Voilà l'histoire générale de l'é-
» criture conduite par une gradation sim-
» ple depuis l'état de la peinture jusqu'à
» celui de la lettre : car les lettres sont les
» derniers pas qui restent à faire après les
» marques chinoises, qui d'un côté, par-
» ticipent de la nature des hiéroglyphes
» égyptiens, et de l'autre, participent
» des lettres, précisément de même que
» les hiéroglyphes participoient également
» des peintures mexicaines et des caracte-
» res chinois. Ces caracteres sont si voi-
» sins de notre écriture, qu'un alphabet
» diminue simplement l'embarras de leur
» nombre, et en est l'abrégé succinct. «

§. 135. Malgré tous les avantages des lettres, les Egyptiens, long-tems après qu'elles eurent été trouvées, conserverent encore l'usage des hiéroglyphes; c'est que toute la science de ce peuple se trouvoit confiée à cette sorte d'écriture. La vénération qu'on avoit pour les livres, passa aux

caracteres dont les savans perpétuerent l'usage. Mais ceux qui ignoroient les sciences ne furent pas tentés de continuer de se servir de cette écriture. Tout ce que put sur eux l'autorité des savans, fut de leur faire regarder ces caracteres avec respect, et comme des choses propres à embellir les monumens publics, où l'on continua de les employer. Peut-être même les prêtres égyptiens voyoient-ils avec plaisir que peu-à-peu ils se trouvoient seuls avoir la clef d'une écriture qui conservoit les secrets de la religion. Voilà ce qui a donné lieu à l'erreur de ceux qui se sont imaginés que les hiéroglypes renfermoient les plus grands mysteres.

§. 136. » Par ce détail, on voit comment » il est arrivé que ce qui devoit son origine » à la nécessité, a été dans la suite em» ployé au secret, et a été cultivé pour » l'ornement. Mais par un effet de la révo» lution continuelle des choses, ces mê» mes figures qui avoient d'abord été in» ventées pour la clarté, et puis conver» ties en mysteres, ont repris à la longue » leur premier usage. Dans les siecles flo» rissant de la Grece et de Rome, elles » étoient employées sur les monumens et » sur les médailles, comme le moyen le » plus propres à faire connoître la pensée; » de sorte que le même symbole qui ca» choit en Egypte une sagesse profonde, » étoit entendu par le simple peuple en » Grece et à Rome. «

§. 137. Le langage dans ses progrès a suivi le sort de l'écriture. Dès les commencemens les figures et les métaphores furent, comme nous l'avons vu, nécessaires pour la clarté : nous allons rechercher comment elles se changerent en mysteres, et servirent ensuite à l'ornement, en finissant par être entendues de tout le monde.

CHAPITRE XIV.

De l'origine de la fable, de la parabole et de l'énigme, avec quelques détails sur l'usage des figures et des métaphores (1).

§. 138. PAr tout ce qui a été dit, il est évident que dans l'origine des langues c'étoit une nécessité pour les hommes de joindre le langage d'action à celui des sons articulés, et de ne parler qu'avec des images sensibles. D'ailleurs les connoissances aujourd'hui les plus communes, étoient si subtiles par rapport à eux, qu'elles ne pouvoient se trouver à leur portée qu'autant qu'elles se rapprochoient des sens. Enfin l'usage des conjonctions n'étant pas connu, il n'étoit pas encore possible de faire des raisonnemens. Ceux qui vouloient, par exemple, prouver combien il est avantageux d'obéir aux loix, ou de suivre les con-

---

(1) La plus grande partie de ce chapitre est encore tirée de l'Essai sur les hiéroglyphes.

seils des personnes plus expérimentées, n'avoient rien de plus simple que d'imaginer des faits circonstanciés : l'événement qu'ils rendoient contraire ou favorable selon leurs vues, avoit le double avantage d'éclairer et de persuader. Voilà l'origine de l'apologue ou de la fable. On voit que son premier objet fut l'instruction, et que, par conséquent, les sujets en furent empruntés des choses les plus familieres, et dont l'analogie étoit plus sensible ; ce fut d'abord parmi les hommes, ensuite parmi les bêtes, bientôt après parmi les plantes. Enfin l'esprit de subtilité, qui de tout tems a eu ses partisans, engagea à puiser dans les sources les plus éloignées. On étudia les propriétés les plus singulieres des êtres, pour en tirer des allusions fines et délicates ; de sorte que la fable fut par degrés changée en parabole, et enfin rendue mystérieuse au point de n'être plus qu'une énigme. Les énigmes devinrent d'autant plus à la mode, que les sages, ou ceux qui se donnoient pour tels, crurent devoir cacher au vulgaire une partie de leurs connoissances. Par-là le langage imaginé pour la clarté fut changé en mystere. Rien ne retrace mieux le goût des premiers siecles, que les hommes qui n'ont aucune teinture des lettres : tout ce qui est figuré et métaphorique leur plaît, quelle qu'en soit l'obscurité ; ils ne soupçonnent pas qu'il y ait dans ces occasions quelque choix à faire.

§. 139. Une autre cause a encore concouru à rendre le tyle de plus en plus figuré ; c'est l'usage des hiéroglyphes. Ces deux manieres de communiquer nos pensées, ont dû nécessairement influer l'une sur l'autre (1). Il étoit naturel, en parlant d'une chose, de se servir du nom de la figure hiéroglyphique qui en étoit le symbole, comme il l'avoit été à l'origine des hiéroglyphes de peindre les figures auxquelles l'usage avoit donné cours dans le langage. Aussi trouverons-nous » d'un côté que, » dans l'écriture hiéroglyphique, le soleil, » la lune et les étoiles servoient à représen- » ter les états, les empires, les rois, les » reines et les grands ; que l'éclipse et » l'extinction de ces luminaires, mar- » quoient des désastres temporels ; que le » feu et l'inondation signifioient une désola- » tion produite par la guerre ou par la » famine, et que les plantes et les animaux » indiquoient les qualités des personnes en » particulier, etc. Et, d'un autre côté, » nous voyons que les prophetes donnent » aux rois et aux empires les noms des » luminaires célestes ; que leurs malheurs » et leurs renversemens sont représentés » par l'éclipse et l'extinction de ces mêmes » luminaires ; que les étoiles qui tombent » du firmament, sont employées à dési-

(1) Voyez dans M. Warburthon le parallele ingénieux qu'il fait entre l'apologue, la parabole, l'énigme, les figures et les métaphores d'un côté, et les différentes especes d'écritures de l'autre.

» guer la destruction des grands ; que le
» tonnerre et les vents impétueux marquent
» des invasions de la part des ennemis ; que
» les lions, les ours, les léopards, les
» boucs et les arbres fort élevés désignent
» les généraux d'armées, les conquérans et
» fondateurs des empires. En un mot, le
» style prophétique semble être un hiéro-
» glyphe parlant. «

§. 140. A mesure que l'écriture devint plus simple, le style le devint également. En oubliant la signification des hiéroglyphes, on perdit peu-à-peu l'usage de bien des figures et de bien des métaphores : mais il fallut des siecles pour rendre ce changement sensible. Le style des anciens Asiatiques étoit prodigieusement figuré : on trouve même dans les langues grecque et latine des traces de l'influence des hiéroglyphes sur le langage (1); et les Chinois qui se servent encore d'un caractere qui participe des hiéroglyphes, chargent leurs discours d'allégories, de comparaisons et de métaphores.

141. Enfin les figures, après toutes ces révolutions, furent employées pour l'ornement du discours, quand les hommes eurent acquis des connoissances assez exactes et assez étendues des arts et des sciences, pour en tirer des images qui, sans jamais nuire à la clarté, étoient aussi riantes,

---

(1) *Annus*, par exemple, vient d'*Annulus*; parce que l'année retourne sur elle-même.

aussi nobles, aussi sublimes, que la matiere le demandoit. Par la suite les langues ne purent que perdre dans les révolutions qu'elles essuyerent. On trouvera même l'époque de leur décadence dans le tems où elles paroissoient vouloir s'approprier de plus grandes beautés. On verra les figures et les métaphores s'accumuler et surcharger le style d'ornemens, au point que le fond ne paroîtra plus que l'accessoire. Quand ces momens sont arrivés, on peut retarder, mais on ne sauroit empêcher la chûte d'une langue. Il y a dans les choses morales, comme dans les physiques, un dernier accroissement, après lequel il faut qu'elles dépérissent.

C'est ainsi que les figures et les métaphores, d'abord inventées par nécessité, ensuite choisies pour servir au mystere, sont devenus l'ornement du discours, lorsqu'elles ont pu être employées avec discernement; et c'est ainsi que dans la décadence des langues, elles ont porté le premier coup par l'abus qu'on en a fait.

CHAPITRE XV.

Du génie des langues.

§. 142. DEux choses concourent à former le caractere des peuples, le climat et le gouvernement. Le climat donne plus de vivacité ou plus de flegme, et par-là dispose plutôt à une forme de gouvernement qu'à une autre; mais ces dispositions s'alterent par mille circonstances. La stérilité ou l'abondance d'un pays, sa situation; les intérêts respectifs du peuple qui l'habite, avec ceux de ses voisins; les esprits inquiets qui le troublent, tant que le gouvernement n'est pas assis sur des fondemens solides; les hommes rares dont l'imagination subjugue celle de leurs concitoyens; tout cela et plusieurs autres causes contribuent à altérer, et même à changer quelquefois entiérement les premiers goûts qu'une nation devoit à son climat. Le caractere d'un peuple souffre donc à-peu-près les mêmes variations que son gouvernement, et il ne se fixe point que celui-ci n'ait pris une forme constante.

§. 143. Ainsi que le gouvernement influe sur le caractere des peuples, le caractere des penples influe sur celui des langues. Il est naturel que les hommes toujours pressés par des besoins, et agités par quelque passion, ne parlent pas des choses

sans

sans faire connoître l'intérêt qu'ils y prennent. Il faut qu'ils attachent insensiblement aux mots des idées accessoires qui marquent la maniere dont ils sont affectés, et les jugemens qu'ils portent. C'est une observation facile à faire ; car il n'y a presque personne dont les discours ne décelent enfin le vrai caractere, même dans ces momens où l'on apporte le plus de précaution à se cacher. Il ne faut qu'étudier un homme quelque tems pour apprendre son langage ; je dis *son langage*, car chacun a le sien selon ses passions : je n'excepte que les hommes froids et flegmatiques : ils se conforment plus aisément à celui des autres, et sont par cette raison plus difficiles à pénétrer.

Le caractere des peuples se montre encore plus ouvertement que celui des particuliers. Une multitude ne sauroit agir de concert pour cacher ses passions. D'ailleurs, nous ne songeons pas à faire un mystere de nos goûts, quand ils sont communs à nos compatriotes. Au contraire, nous en tirons vanité, et nous aimons qu'ils fassent reconnoître un pays qui nous a donné la naissance, et pour lequel nous sommes toujours prévenus. Tout confirme donc que chaque langue exprime le caractere du peuple qui la parle.

§. 144. Dans le latin, par exemple, les termes d'agriculture emportent des idées de noblesse, qu'ils n'ont point dans notre langue : la raison en est bien sensible.

Quand les Romains jetterent les fondemens de leur empire, ils ne connoissoient encore que les arts les plus nécessaires. Ils les estimerent d'autant plus, qu'il étoit également essentiel à chaque membre de la république de s'en occuper : et l'on s'accoutuma de bonne heure à regarder du même œil l'agriculture et le général qui la cultivoit. Par-là les termes de cet art s'approprierent les idées accessoires qui les ont ennoblis. Ils les conserverent encore, quand la république romaine donnoit dans le plus grand luxe, parce que le caractere d'une langue, sur-tout s'il est fixé par des écrivains célebres, ne change pas aussi facilement que les mœurs d'un peuple. Chez nous les dispositions d'esprit ont été toutes différentes dès l'établissement de la monarchie. L'estime des Francs pour l'art militaire, auquel ils devoient un puissant empire, ne pouvoit que leur faire mépriser des arts qu'ils n'étoient pas obligés de cultiver par eux-mêmes, et dont ils abandonnoient le soin à des esclaves. Dès-lors les idées accessoires qu'on attacha aux termes d'agriculture, dûrent être bien différentes de celles qu'ils avoient dans la langue latine.

§. 145. Si le génie des langues commence à se former d'après celui des peuples, il n'acheve de se développer que par le secours des grands écrivains. Pour en découvrir les progrès, il faut résoudre deux questions, qui ont été souvent discutées, et jamais, ce me semble, bien éclaircies.

C'est de savoir pourquoi les arts et les sciences ne sont pas également de tous les pays et de tous les siecles ; et pourquoi les grands hommes dans tous les genres sont presque contemporains.

La différence des climats a fourni une réponse à ces deux questions. S'il y a des nations chez qui les arts et les sciences n'ont pas pénétré, on prétend que le climat en est la vraie cause ; et s'il y en a où ils ont cessé d'être cultivés avec succès, on veut que le climat y ait changé. Mais c'est sans fondement qu'on supposeroit ce changement aussi subit et aussi considérable que les révolutions des arts et des sciences. Le climat n'influe que sur les organes ; le plus favorable ne peut produire que des machines mieux organisées, et vraisemblablement il en produit en tout tems un nombre à peu près égal. S'il étoit par-tout le même, on ne laisseroit pas de voir la même variété parmi les peuples ; les uns, comme à présent, seroient éclairées, les autres croupiroient dans l'ignorance. Il faut donc des circonstances qui, appliquant les hommes bien organisés aux choses pour lesquelles ils sont propres, en développent les talens. Autrement ils seroient comme d'excellens automates qu'on laisseroit dépérir, faute d'en savoir entretenir le méchanisme, et faire jouer les ressorts. Le climat n'est donc pas la cause du progrès des arts et des sciences ; il n'y est nécessaire que comme une condition essentielle.

§. 146. Les circonstances favorables au développement des génies se rencontrent chez une nation dans le tems où sa langue commence à avoir des principes fixes, et un caractere décidé. Ce tems est donc l'époque des grands hommes. Cette observation se confirme par l'histoire des arts ; mais j'en vais donner une raison tirée de la nature même de la chose.

Les premiers tours qui s'introduisent dans une langue, ne sont ni les plus clairs, ni les plus précis, ni les plus élégans ; il n'y a qu'une longue expérience qui puisse peu-à-peu éclairer les hommes dans ce choix. Les langues qui se forment des débris de plusieurs autres, rencontrent même de grands obstacles à leurs progrès. Ayant adopté quelque chose de chacune, elles ne sont qu'un amas bizarre de tours qui ne sont point faits les uns pour les autres. On n'y trouve point cette analogie qui éclaire les écrivains, et qui caractérise un langage. Telle a été la nôtre dans son établissement. C'est pourquoi nous avons été long-tems avant d'écrire en langue vulgaire, et que ceux qui les premiers en ont fait l'essai, n'ont pu donner de caractere soutenu à leur style.

§. 147. Si l'on se rappelle que l'exercice de l'imagination et de la mémoire dépend entiérement de la liaison des idées, et que celle-ci est formée par le rapport et l'analogie des signes (1), on reconnoîtra que

(1) Premiere partie, sect. 2. ch. 3 et 4.

moins une langue a de tours analogues, moins elle prête de secours à la mémoire et à l'imagination. Elle est donc peu propre à développer les talens. Il en est des langues comme des chiffres des géometres : elles donnent de nouvelles vues, et étendent l'esprit à proportion qu'elles sont plus parfaites. Les succès de Newton ont été préparés par le choix qu'on avoit fait avant lui des signes, et par les méthodes de calcul qu'on avoit imaginées. S'il fût venu plutôt, il eût pu être un grand homme pour son siecle, mais il ne seroit pas l'admiration du nôtre. Il en est de même dans les autres genres. Le succès des génies les mieux organisés dépend tout-à-fait des progrès du langage pour le siecle où ils vivent ; car les mots répondent aux signes des géometres, et la maniere de les employer répond aux méthodes de calcul. On doit donc trouver dans une langue qui manque de mots, ou qui n'a pas de constructions assez commodes, les mêmes obstacles qu'on trouvoit en géométrie avant l'invention de l'algebre. Le françois a été pendant longtems si peu favorable aex progrès de l'esprit, que si l'on pouvoit se représenter Corneille successivement dans les différens âges de la monarchie, on lui trouveroit moins de génie à proportion qu'on s'éloigneroit davantage de celui où il a vécu, et l'on arriveroit enfin à un Corneille qui ne pourroit donner aucune preuve de talent.

§. 148. Peut-être m'objectera-t-on que

des hommes tels que ce grand poëte, devoient trouver dans les langues savantes les secours que la langue vulgaire leur refusoit.

Je réponds qu'accoutumés à concevoir les choses de la même maniere qu'elles étoient exprimées dans la langue qu'ils avoient apprise en naissant, leur esprit étoit naturellement retréci. Le peu de précision et d'exactitude ne pouvoit les choquer, parce qu'ils s'en étoient fait une habitude. Ils n'étoient donc pas encore capables de saisir tous les avantages des langues savantes. En effet, qu'on remonte de siecles en siecles, on verra que, plus notre langue a été barbare, plus nous avons été éloignés de connoître la langue latine, et que nous n'avons commencé à écrire bien en latin, que quand nous avons été capables de le faire en françois. D'ailleurs, ce seroit bien peu connoître le génie des langues, que de s'imaginer qu'on pût faire passer tout d'un coup dans les plus grossieres les avantages des plus parfaites : ce ne peut être que l'ouvrage du tems. Pourquoi Marot, qui n'ignoroit pas le latin, n'a-t-il pas un style aussi égal que Rousseau à qui il a servi de modele ? C'est uniquement parce que le françois n'avoit pas encore fait assez de progrès. Rousseau, peut-être avec moins de talent, a donné un caractere plus égal au style marotique, parce qu'il est venu dans des circonstances plus favorables : un siecle plutôt il n'y eût pas réussi. La com-

paraison qu'on pourroit faire de Regnier avec Despreaux, confirme encore ce raisonnement.

§. 149. Il faut remarquer que, dans une langue qui ne s'est pas formée des débris de plusieurs autres, les progrès doivent être beaucoup plus prompts, parce qu'elle a dès son origine un caractere : c'est pourquoi les Grecs ont eu de bonne heure d'excellens écrivains.

§. 150. Faisons naître un homme parfaitement bien organisé parmi des peuples encore barbares, quoique habitans d'un climat favorable aux arts et aux sciences ; je conçois qu'il peut acquérir assez d'esprit pour devenir un génie par rapport à ces peuples, mais on voit évidemment qu'il lui est impossible d'égaler quelques-uns des hommes supérieurs du siecle de Louis XIV. La chose présentée dans ce point de vue, est si sensible, qu'on ne sauroit la révoquer en doute.

Si la langue de ces peuples grossiers est un obstacle aux progrès de l'esprit, donnons-lui un degré de perfection, donnons-lui en deux, trois, quatre ; l'obstacle subsistera encore, et ne peut diminuer qu'à proportion des degrés qui auront été ajoutés. Il ne sera donc entiérement levé, que quand cette langue aura acquis à-peu-près autant de degrés de perfection que la nôtre en avoit, quand elle a commencé à former de bons écrivains. Il est par conséquent démontré que les nations ne peuvent

avoir des génies supérieurs, qu'après que les langues ont déja fait des progrès considérables.

§. 151. Voici dans leur ordre les causes qui concourent au développement des talens. 1°. Le climat est une condition essentielle. 2°. Il faut que le gouvernement ait pris une forme constante, et que par-là il ait fixé le caractere d'une nation. 3°. C'est à ce caractere à en donner une au langage, en multipliant les tours qui expriment le goût dominant d'un peuple. 4°. Cela arrive lentement dans les langues formées des débris de plusieurs autres : mais ces obstacles une fois surmontés, les regles de l'analogie s'établissent, le langage fait des progrès, et les talens se développent. On voit donc pourquoi les grands écrivains ne naissent pas également dans tous les siecles, et pourquoi ils viennent plutôt chez certaines nations, et plus tard chez d'autres. Il nous reste à examiner par quelle raison les hommes excellens dans tous les genres sont presque contemporains.

§. 152. Quand un génie a découvert le caractere d'une langue, il l'exprime vivement, et le soutient dans tous ses écrits. Avec ce secours, le reste des gens à talens, qui auparavant n'eussent pas été capables de le pénétrer d'eux-mêmes, l'apperçoivent sensiblement, et l'expriment à son exemple, chacun dans son genre. La langue s'enrichit peu-à-peu de quantité de nouveaux tours qui, par le rapport qu'ils

ont à son caractere, le développent de plus en plus ; et l'analogie devient comme un flambeau dont la lumiere augmente sans cesse pour éclairer un plus grand nombre d'écrivains. Alors tout le monde tourne naturellement les yeux sur ceux qui se distinguent : leur goût devient le goût dominant de la nation ; chacun apporte dans les matieres auxquelles il s'applique, le discernement qu'il a puisé chez eux ; les talens fermentent ; tous les arts prennent le caractere qui leur est propre, et l'on voit des hommes supérieurs dans tous les genres. C'est ainsi que les grands talens, de quelque espece qu'ils soient, ne se montrent qu'après que le langage a déja fait des progrès considérables. Cela est si vrai que, quoique les circonstances favorables à l'art militaire et au gouvernement, soient les plus fréquentes, les généraux et les ministres du premier ordre appartiennent cependant au siecle des grands écrivains. Telle est l'influence des gens de lettres dans l'état ; il me semble qu'on n'en avoit point encore connu toute l'étendue.

§. 153. Si les grands talens doivent leur développement aux progrès sensibles que le langage a fait avant eux, le langage doit à son tour aux talens de nouveaux progrès qui l'élevent à son dernier période : c'est ce que je vais expliquer.

Quoique les grands hommes tiennent par quelque endroit au caractere de leur nation, ils ont toujours quelque chose qui les

en distingue. Ils voient et sentent d'une maniere qui leur est propre; et pour exprimer leur maniere de voir et de sentir, ils sont obligés d'imaginer de nouveaux tours dans les regles de l'analogie, ou du moins en s'en écartant aussi peu qu'il est possible. Par-là ils se conforment au génie de leur langue, et lui prêtent en même tems le leur. Corneille développe les intérêts des grands, la politique des ambitieux, et tous les mouvemens de l'ame avec une noblesse et avec une force qui ne sont qu'à lui. Racine avec une douceur et avec une élégance qui caractérisent les petites passions, exprime l'amour, ses craintes et ses emportemens. La mollesse conduit le pinceau avec lequel Quinault peint les plaisirs et la volupté : et plusieurs autres écrivains qui ne sont plus, ou qui se distinguent parmi les modernes, ont chacun un caractere que notre langue s'est peu-à-peu rendue propre. C'est aux poëtes que nous avons les premieres, et peut-être aussi les plus grandes obligations. Assujettis à des regles qui les gênent, leur imagination fait de plus grands efforts, et produit nécessairement de nouveaux tours. Aussi les progrès subits du langage sont-ils toujours l'époque de quelque grand poëte. Les philosophes ne le perfectionnent que long-tems après. Ils ont achevé de donner au nôtre cette exactitude et cette netteté qui font son principal caractere, et qui, nous fournissant les signes les plus commodes pour analyser

nos idées, nous rendent capables d'appercevoir ce qu'il y a de plus fin dans chaque objet.

§. 154. Les philosophes remontent aux raisons des choses, donnent les regles des arts, expliquent ce qu'ils ont de plus caché, et par leurs leçons augmentent le nombre des bons juges. Mais si l'on considere les arts dans les parties qui demandent davantage d'imagination, les philosophes ne peuvent pas se flatter de contribuer à leurs progrès comme à ceux des sciences ; ils paroissent au contraire y nuire. C'est que l'attention qu'on donne à la connoissance des regles, et la crainte qu'on a de paroître les ignorer, diminue le feu de l'imagination : car cette opération aime mieux être guidée par le sentiment et par l'impression vive des objets qui la frappent, que par une réflexion qui combine et qui calcule tout.

Il est vrai que la connoissance des regles peut être très-utile à ceux qui, dans le moment de la composition, donnent trop d'essor à leur génie pour ne les pas oublier, et qui ne se les rappellent que pour corriger leurs ouvrages. Mais il est bien difficile que les esprits qui se sentent quelque foiblesse, ne cherchent à s'étayer souvent des regles. Cependant peut-on réussir dans des ouvrages d'imagination, si l'on ne sait pas se refuser de pareils secours ? Ne doit-on pas au moins se méfier de ses productions ? En général le siecle où les

philosophes développent les préceptes des arts, est celui des ouvrages communément mieux faits et mieux écrits; mais les artisans du génie y paroissent plus rares.

§. 155. Puisque le caractere des langues se forme peu-à-peu et conformément à celui des peuples, il doit nécessairement avoir quelque qualité dominante. Il n'est donc pas possible que les mêmes avantages soient communs au même point à plusieurs langues. La plus parfaite seroit celle qui les réuniroit tous dans le degré qui leur permet de compatir ensemble: car ce seroit sans doute un défaut qu'une langue excellât si fort, dans un genre, qu'elle ne fût point propre pour les autres. Peut être que le caractere que la nôtre montre dans les ouvrages de Quinault et de la Fontaine, prouve que nous n'aurons jamais de poëte qui égale la force de Milton; et que le caractere de force qui paroît dans le Paradis perdu, prouve que les Anglois n'auront jamais de poëte égal à Quinault et à la Fontaine (1).

§. 156. L'analyse et l'imagination sont deux opérations si différentes, qu'elles mettent ordinairement des obstacles aux progrès l'une de l'autre. Il n'y a que dans un certain tempérament, qu'elles puissent se prêter mutuellement des secours sans se

(1) Je hasarde cette conjecture d'après ce que j'entends dire du poëme de Milton; car je ne sais pas l'anglois.

nuire ; et ce tempérament est ce milieu dont j'ai déja eu occasion de parler (1). Il est donc bien difficile que les mêmes langues favorisent également l'exercice de ces deux opérations. La nôtre par la simplicité et par la netteté de ses constructions donne de bonne heure à l'esprit une exactitude dont il se fait insensiblement une habitude, et qui prépare beaucoup les progrès de l'analyse ; mais elle est peu favorable à l'imagination. Les inversions des langues anciennes étoient au contraire un obstacle à l'analyse, à proportion que, contribuant davantage à l'exercice de l'imagination, elles le rendoient plus naturel que celui des autres opérations de l'ame. Voilà, je pense, une des causes de la supériorité des philosophes modernes sur les philosophes anciens. Une langue aussi sage que la nôtre dans le choix des figures et des tours, devoit l'être à plus forte raison dans la maniere de raisonner.

Il faudroit, afin de fixer nos idées, imaginer deux langues : l'une qui donnât tant d'exercice à l'imagination, que les hommes qui la parleroient, déraisonneroient sans cesse ; l'autre qui exerçât au contraire si fort l'analyse, que les hommes à qui elle seroit naturelle, se conduiroient jusques dans leurs plaisirs, comme des géometres qui cherchent la solution d'une problême. Entre ces deux extrêmités, nous pourrions nous représenter toutes les langues possi-

(1) Premiere partie.

bles, leur voit prendre différens caracteres, selon l'extrêmité dont elles se rapprocheroient, et se dédommager des avantages qu'elles perdroient d'un côté, par ceux qu'elles acquerroient de l'autre. La plus parfaite occuperoit le milieu, et le peuple qui la parleroit, seroit un peuple de grands hommes.

Si le caractere des langues, pourra-t-on me dire, est une raison de la supériorité des philosophes modernes sur les philosophes anciens, ne sera-ce pas une conséquence que les poëtes anciens soient supérieurs aux poëtes modernes ? Je réponds que non ; l'analyse n'emprunte des secours que du langage ; ainsi elle ne peut avoir lieu qu'autant que les langues la favorisent : nous avons vu au contraire que les causes qui contribuent aux progrès de l'imagination, sont beaucoup plus étendues ; il n'y a même rien qui ne soit propre à faciliter l'exercice de cette opération. Si dans certains genres les Grecs et les Romains ont des poëtes supérieurs aux nôtres, nous en avons dans d'autres genres de supérieurs aux leurs. Quel poëte de l'antiquité peut être mis à côté de Corneille ou de Moliere ?

§. 157. Le moyen le plus simple pour juger quelle langue excelle dans un plus grand nombre de genres, ce seroit de compter les auteurs originaux de chacune. Je doute que la nôtre eût par-là quelque désavantage.

§. 158. Après avoir montré les causes des

derniers progrès du langage, il est à propos de rechercher celles de sa décadence : elles sont les mêmes, et elles ne produisent des effets si contraires, que par la nature des circonstances. Il en est à-peu-près ici comme dans le physique, où le même mouvement qui a été un principe de vie, devient un principe de destruction.

Quand une langue a dans chaque genre des écrivains originaux, plus un homme a de génie, plus il croit appercevoir d'obstacles à les surpasser. Les égaler, ce ne seroit pas assez pour son ambition : il veut, comme eux, être le premier dans son genre. Il tente donc une route nouvelle. Mais parce que les styles analogues au caractere de la langue et au sien, sont saisis par ceux qui l'ont précédé, il ne lui reste qu'à s'écarter de l'analogie. Ainsi pour être original, il est obligé de préparer la ruine d'une langue, dont un siecle plutôt il eût hâté les progrès.

§. 159. Si des écrivains tels que lui sont critiqués, ils ont trop de talens pour n'avoir pas de grands succès. La facilité de copier leurs défauts, persuade bientôt à des esprits médiocres, qu'il ne tient qu'à eux d'arriver à une égale réputation. C'est alors qu'on voit naître le regne des pensées subtiles et détournées, des antitheses précieuses, des paradoxes brillans, des tours frivoles, des expressions recherchées, des mots faits sans nécessité, et, pour tout dire, du jargon des beaux esprits gâtés par

une mauvaise métaphysique. Le public applaudit les ouvrages frivoles, ridicules, qui ne naissent que pour un instant, se multiplient : le mauvais goût passe dans les arts et dans les sciences ; et les talens deviennent rares de plus en plus.

§. 160. Je ne doute pas que je ne sois contredit sur ce que j'ai avancé touchant le caractere des langues. J'ai souvent rencontré des personnes qui croient toutes les langues également propres pour tous les genres, et qui prétendent qu'un homme organisé comme Corneille, dans quelque siecle qu'il eût vécu, et dans quelque idiome qu'il eût écrit, eût donné les mêmes preuves de talens.

Les signes sont arbitraires la premiere fois qu'on les emploie ; c'est peut-être ce qui a fait croire qu'ils ne sauroient avoir de caractere. Mais je demande s'il n'est pas naturel à chaque nation de combiner ses idées selon le génie qui lui est propre, et de joindre à un certain fonds d'idées principales, différentes idées accessoires, selon qu'elle est différemment affectée ? Or, ces combinaisons autorisées par un long usage, sont proprement ce qui constitue le génie d'une langue. Il peut être plus ou moins étendu : cela dépend du nombre et de la variété des tours reçus, et de l'analogie, qui au besoin fournit les moyens d'en inventer. Il n'est point au pouvoir d'un homme de changer entiérement ce caractere. Aussitôt qu'on s'en écarte, on parle un langage

étranger, et on cesse d'être entendu. C'est au tems à amener des changemens aussi considérables, en plaçant tout un peuple dans des circonstances qui l'engagent à envisager les choses tout autrement qu'il ne faisoit.

§. 161. De tous les écrivains, c'est chez les poëtes que les génies des langues s'expriment le plus vivement. De-là la difficulté de les traduire : elle est telle qu'avec du talent il seroit plus aisé de les surpasser souvent, que de les égaler toujours. A la rigueur on pourroit même dire qu'il est impossible d'en donner de bonnes traductions : car les raisons qui prouvent que deux langues ne sauroient avoir le même caractere, prouvent que les mêmes pensées peuvent rarement être rendues dans l'une et dans l'autre avec les mêmes beautés.

En parlant de la prosodie et des inversions, j'ai dit des choses qui peuvent se rapporter au sujet de ce chapitre; je ne les répéterai pas.

§. 162. Par cette histoire des progrès du langage, chacun peut s'appercevoir que les langues, pour quelqu'un qui les connoîtroit bien, seroient une peinture du caractere et du génie de chaque peuple. Il y verroit comment l'imagination a combiné les idées d'après les préjugés et les passions; il y verroit se former chez chaque nation un esprit différent à proportion qu'il y auroit moins de commerce entr'elles. Mais si les mœurs ont influé sur le langage, celui-ci,

lorsque les écrivains célebres en eurent fixé les regles, influa à son tour sur les mœurs, et conserva long-tems à chaque peuple son caractere.

§. 163. Peut-être prendra-t-on toute cette histoire pour un roman : mais on ne peut du moins lui refuser la vraisemblance. J'ai peine à croire que la méthode que j'ai suivie, m'ait souvent fait tomber dans l'erreur: car j'ai eu pour objet de ne rien avancer que sur la supposition qu'un langage a toujours été imaginé sur le modele de celui qui l'a immédiatement précédé. J'ai vu dans le langage d'action le germe des langues et de tous les arts qui peuvent servir à exprimer nos pensées : j'ai observé les circonstances qui ont été propres à développer ce germe ; et non-seulement j'en ai vu naître ces arts, mais encore j'ai suivi leurs progrès, et j'en ai expliqué les différens caracteres. En un mot, j'ai, ce me semble, démontré d'une maniere sensible, que les choses qui nous paroissent les plus singulieres, ont été les plus naturelles dans leur tems, et qu'il n'est arrivé que ce qui devoit arriver.

SECTION SECONDE.

De la méthode.

C'Est à la connoissance que nous avons acquise des opérations de l'ame, et des causes de leurs progrès, à nous apprendre la conduite que nous devons tenir dans la recherche de la vérité. Il n'étoit pas possible auparavant de nous faire une bonne méthode; mais il me semble qu'actuellement elle se découvre d'elle-même, et qu'elle est une suite naturelle des recherches que nous avons faites. Il suffira de développer quelques-unes des réflexions qui sont répandues dans cet ouvrage.

CHAPITRE PREMIER.

De la premiere cause de nos erreurs, et de l'origine de la vérité.

§. 1. PLusieurs philosophes ont relevé d'une maniere éloquente grand nombre d'erreurs qu'on attribue aux sens, à l'imagination et aux passions : mais ils ne peuvent pas se flatter qu'on ait recueilli de leurs ouvrages tout le fruit qu'ils s'en étoient promis. Leur théorie trop imparfaite est peu propre à éclairer dans la pratique. L'imagination et les passions se replient de

tant de manieres, et dépendent si fort des tempéramens, des tems et des circonstances, qu'il est impossible de dévoiler tous les ressorts qu'elles font agir, et qu'il est très-naturel que chacun se flatte de n'être pas dans le cas de ceux qu'elles égarent.

Semblable à un homme d'un foible tempérament, qui ne releve d'une maladie que pour retomber dans une autre, l'esprit, au lieu de quitter ses erreurs, ne fait souvent qu'en changer. Pour délivrer de toutes ses maladies un homme d'une foible constitution, il faudroit lui faire un tempérament tout nouveau : pour corriger notre esprit de toutes ses foiblesses, il faudroit lui donner de nouvelles vues, et, sans s'arrêter au détail de ses maladies, remonter à leur source même, et la tarir.

§. 2. Nous la trouverons, cette source, dans l'habitude où nous sommes de raisonner sur des choses dont nous n'avons point d'idées, ou dont nous n'avons que des idées mal déterminées. Il est à propos de rechercher ici la cause de cette habitude, afin de connoître l'origine de nos erreurs d'une maniere convaincante, et de savoir avec quel esprit de critique on doit entreprendre la lecture des philosophes.

§. 3. Encore enfans, incapables de réflexions, nos besoins sont tout ce qui nous occupe. Cependant les objets font sur nos sens des impressions d'autant plus profondes, qu'ils y trouvent moins de résistance. Les organes se développent lentement : la

raison vient avec plus de lenteur encore, et nous nous remplissons d'idées et de maximes telles que le hasard et une mauvaise éducation les présentent. Parvenus à un âge où l'esprit commence à mettre de l'ordre dans ses pensées, nous ne voyons encore que des choses avec lesquelles nous sommes depuis long-tems familiarisés. Ainsi nous ne balançons pas à croire qu'elles sont, et qu'elles sont telles, parce qu'il nous paroît naturel qu'elles soient, et qu'elles soient telles. Elles sont si vivement gravées dans notre cerveau, que nous ne saurions penser qu'elles ne fussent pas, ou qu'elles fussent autrement. De-là cette indifférence pour connoître les choses avec lesquelles nous sommes accoutumés, et ces mouvemens de curiosité pour tout ce qui paroît de nouveau.

§. 4. Quand nous commençons à réfléchir, nous ne voyons pas comment les idées et les maximes, que nous trouvons en nous, auroient pu s'y introduire ; nous ne nous rappellons pas d'en avoir été privés. Nous en jouissons donc avec sécurité. Quelque défectueuses qu'elles soient, nous les prenons pour des notions évidentes par elles-mêmes ; nous leur donnons les noms de *raison*, de *lumiere naturelle*, *ou née avec nous*, de *principes gravés*, *imprimés dans l'ame*. Nous nous en rapportons d'autant plus volontiers à ces idées, que nous croyons que, si elles nous trompoient, Dieu seroit la cause de notre erreur, parce

que nous les regardons comme l'unique moyen qu'il nous ait donné pour arriver à la vérité. C'est ainsi que des notions avec lesquelles nous ne sommes que familiarisés, nous paroissent des principes de la derniere évidence.

§. 5. Ce qui accoutume notre esprit à cette inexactitude, c'est la maniere dont nous nous formons au langage. Nous n'atteignons l'âge de raison que long-tems après avoir contracté l'usage de la parole. Si l'on excepte les mots destinés à faire connoître nos besoins, c'est ordinairement le hasard qui nous a donné occasion d'entendre certains sons plutôt que d'autres, et qui a décidé des idées que nous leur avons attachées. Pour peu qu'en réfléchissant sur les enfans que nous voyons, nous nous rappellions l'état par où nous avons passé, nous reconnoîtrons qu'il n'y a rien de moins exact que l'emploi que nous faisons ordinairement des mots. Cela n'est pas étonnant. Nous entendions des expressions dont la signification, quoique bien déterminée par l'usage, étoit si composée, que nous n'avions ni assez d'expérience, ni assez de pénétration pour la saisir : nous en entendions d'autres qui ne présentoient jamais deux fois la même idée, ou qui même étoient tout-à-fait vuides de sens. Pour juger de l'impossibilité où nous étions de nous en servir avec discernement, il ne faut que remarquer l'embarras où nous sommes encore souvent de le faire.

§. 6. Cependant l'usage de joindre les signes avec les choses nous est devenu si naturel, quand nous n'étions pas encore en état d'en peser la valeur, que nous nous sommes accoutumés à rapporter les noms à la réalité même des objets, et que nous avons cru qu'ils en expliquoient parfaitement l'essence. On s'est imaginé qu'il y a des idées innées, parce qu'en effet il y en a qui sont les mêmes chez tous les hommes : nous n'aurions pas manqué de juger que notre langage est inné, si nous n'avions su que les autres peuples en parlent de tout différens. Il semble que dans nos recherches tous nos efforts ne tendent qu'à trouver de nouvelles expressions. A peine en avons-nous imaginé, que nous croyons avoir acquis de nouvelles connoissances. L'amour-propre nous persuade aisément que nous connoissons les choses, lorsque nous avons long-tems cherché à les connoître, et que nous en avons beaucoup parlé.

§. 7. En rappellant nos erreurs à l'origine que je viens d'indiquer, on les renferme dans une cause unique, et qui est telle que nous ne saurions nous cacher qu'elle n'ait eu jusqu'ici beaucoup de part dans nos jugemens. Peut-être même pourroit-on obliger les philosophes les plus prévenus de convenir qu'elle a jetté les premiers fondemens de leurs systêmes : il ne faudroit que les interroger avec adresse. En effet, si nos passions occasionnent des erreurs, c'est

qu'elles abusent d'un principe vague, d'une expression métaphorique et d'un terme équivoque, pour en faire des applications d'où nous puissions déduire les opinions qui nous flattent. Si nous nous trompons, les principes vagues, les métaphores et les équivoques sont donc des causes antérieures à nos passions. Il suffira, par conséquent, de renoncer à ce vain langage pour dissiper tout l'artifice de l'erreur.

§. 8. Si l'origine de l'erreur est dans le défaut d'idées, ou dans des idées mal déterminées, celle de la vérité doit être dans des idées bien déterminées : les mathématiques en sont la preuve. Sur quelque sujet que nous ayions des idées exactes, elles seront toujours suffisantes pour nous faire discerner la vérité : si au contraire nous n'en avons pas, nous aurons beau prendre toutes les précautions imaginables, nous confondrons toujours tout. En un mot, en métaphysique on marcheroit d'un pas assuré avec des idées bien déterminées, et sans ces idées, on s'égareroit même en arithmétique.

§. 9. Mais comment les arithméticiens ont-ils des idées si exactes ? C'est que connoissant de quelle maniere elles s'engendrent, ils sont toujours en état de les composer ou de les décomposer, pour les comparer selon tous leurs rapports. Ce n'est qu'en réfléchissant sur la génération des nombres, qu'on a trouvé les regles des combinaisons. Ceux qui n'ont pas réfléchi sur

sur cette génération, peuvent calculer avec autant de justesse que les autres, par ce que les regles sont sûres ; mais ne connoissant pas les raisons sur lesquelles elles sont fondées, ils n'ont point d'idées de ce qu'ils font, et sont incapables de découvrir de nouvelles regles.

§. 10. Or, dans toutes les sciences, comme en arithmétique, la vérité ne se découvre que par des compositions et des décompositions. Si l'on n'y raisonne pas ordinairement avec la même justesse, c'est qu'on n'a pas encore trouvé de regles sûres pour composer ou décomposer toujours exactement les idées, ce qui provient de ce qu'on n'a pas même su les déterminer. Mais peut-être que les réflexions que nous avons faites sur l'origine de nos connoissances, nous fourniront les moyens d'y suppléer.

CHAPITRE II.

De la maniere de déterminer les idées ou leurs noms.

§. 11. C'Est un avis usé et généralement reçu, que celui qu'on donne de prendre les mots dans le sens de l'usage. En effet, il semble d'abord qu'il n'y a pas d'autre moyen pour se faire entendre, que de parler comme les autres. J'ai cependant cru devoir tenir une conduite différente. Comme on a remarqué que, pour avoir de véritables connoissances, il faut recommencer dans les sciences sans se laisser prévenir en faveur des opinions accréditées, il m'a paru que, pour rendre le langage exact, on doit le réformer sans avoir égard à l'usage. Ce n'est pas que je veuille qu'on se fasse une loi d'attacher toujours aux termes des idées toutes différentes de celles qu'ils signifient ordinairement : ce seroit une affectation puérile et ridicule. L'usage est uniforme et constant pour les noms des idées simples et pour ceux de plusieurs notions familieres au commun des hommes; alors il n'y faut rien changer : mais lorsqu'il est question des idées complexes qui appartiennent plus particuliérement à la métaphysique et à la morale, il n'y a rien de plus arbitraire, ou même souvent de plus capricieux. C'est ce qui m'a porté à croire

que, pour donner de la clarté et de la précision au langage, il falloit reprendre les matériaux de nos connoissances, et en faire de nouvelles combinaisons, sans égard pour celles qui se trouvent faites.

§. 12. Nous avons vu en examinant les progrès des langues, que l'usage ne fixe le sens des mots, que par le moyen des circonstances où l'on parle (1). A la vérité, il semble que ce soit le hasard qui dispose des circonstances; mais si nous savions nous-mêmes les choisir, nous pourrions faire dans toute occasion ce que le hasard nous fait faire dans quelques-unes; c'est-à-dire, déterminer exactement la signification des mots. Il n'y a pas d'autre moyen pour donner toujours de la précision au langage, que celui qui lui en a donné toutes les fois qu'il en a eu. Il faudroit donc se mettre d'abord dans des circonstances sensibles, afin de faire des signes pour exprimer les premieres idées, qu'on acquerroit par sensation et par réflexion; et lorsqu'en réfléchissant sur celles-là, on en acquerroit de nouvelles, on feroit de nouveaux noms dont on détermineroit le sens, en plaçant les autres dans les circonstances où l'on se seroit trouvé, et en leur faisant faire les mêmes réflexions qu'on auroit faites. Alors les expressions succéderoient toujours aux idées: elles seroient donc claires et précises, puisqu'elles ne rendroient que ce que chacun auroit sensiblement éprouvé.

(1) Seconde Partie, Sect. I. Ch. IX.

§. 13. En effet, un homme qui commenceroit par se faire un langage à lui-même, et qui ne se proposeroit de s'entretenir avec les autres, qu'après avoir fixé le sens de ses expressions par des circonstances où il auroit su se placer, ne tomberoit dans aucun des défauts qui nous sont si ordinaires. Les noms des idées simples seroient clairs, parce qu'ils ne signifieroient que ce qu'il appercevroit dans des circonstances choisies; ceux des idées complexes seroient précis, parce qu'ils ne renfermeroient que les idées simples que certaines circonstances réuniroient d'une maniere déterminée. Enfin, quand il voudroit ajouter à ses premieres combinaisons, ou en retrancher quelque chose, les signes qu'il emploieroit, conserveroient la clarté des premiers, pourvu que ce qu'il auroit ajouté ou retranché, se trouvât marqué par de nouvelles circonstances. S'il vouloit ensuite faire part aux autres de ce qu'il auroit pensé, il n'auroit qu'à les placer dans les mêmes points de vue où il s'est trouvé lui-même, lorsqu'il a examiné les signes, et il les engageroit à lier les mêmes idées que lui aux mots qu'il auroit choisis.

§. 14. Au reste, quand je parle de faire des mots, ce n'est pas que je veuille qu'on propose des termes tout nouveaux. Ceux qui sont autorisés par l'usage, me paroissent d'ordinaire suffisans pour parler sur toutes sortes de matieres. Ce seroit même nuire à la clarté du langage, que d'inventer,

sur-tout dans les sciences, des mots sans nécessité. Je me sers donc de cette leçon de parler, *faire des mots*, parce que je ne voudrois pas qu'on commençât par exposer les termes, pour les définir ensuite, comme on fait ordinairement, mais parce qu'il faudroit qu'après s'être mis dans des circonstances où l'on sentiroit, et où l'on verroit quelque chose, on donnât à ce qu'on sentiroit et à ce qu'on verroit un nom qu'on emprunteroit de l'usage. Ce tour m'a paru assez naturel, et d'ailleurs plus propre à marquer la différence qui se trouve entre la maniere dont je voudrois qu'on déterminât la signification des mots, et les définitions des philosophes.

§. 15. Je crois qu'il seroit inutile de se gêner dans le dessein de n'employer que les expressions accréditées par le langage des savans; peut-être même seroit-il plus avantageux de le tirer du langage ordinaire. Quoique l'un ne soit pas plus exact que l'autre, je trouve cependant dans celui-ci un vice de moins. C'est que les gens du monde n'ayant pas autrement réfléchi sur les objets des sciences, conviendront assez volontiers de leur ignorance, et du peu d'exactitude des mots dont ils se servent. Les philosophes honteux d'avoir médité inutilement, sont toujours partisans entêtés des prétendus fruits de leurs veilles.

§. 16. Afin de faire mieux comprendre cette méthode, il faut entrer dans un plus grand détail, et appliquer aux différentes

idées ce que nous venons d'exposer d'une maniere générale. Nous commencerons par les noms des idées simples.

L'obscurité et la confusion des mots vient de ce que nous leur donnons trop ou trop peu d'étendue, ou même de ce que nous nous en servons, sans leur avoir attaché d'idée. Il y en a beaucoup dont nous ne saisissons pas toute la signification; nous la prenons partie par partie, et nous y ajoutons ou nous en retranchons : d'où il se forme différentes combinaisons qui n'ont qu'un même signe, et d'où il arrive que les mêmes mots ont dans la même bouche des acceptions bien différentes. D'ailleurs, comme l'étude des langues, avec quelque peu de soin qu'elle se fasse, ne laisse pas de demander quelque réflexion, on coupe court, et l'on rapporte les signes à des réalités dont on n'a point d'idée. Tels sont, dans le langage de bien des philosophes, les termes d'*être*, de *substance*, d'*essence*, etc. Il est évident que ces défauts ne peuvent appartenir qu'aux idées qui sont l'ouvrage de l'esprit. Pour la signification des noms des idées simples, qui viennent immédiatement des sens, elle est connue tout à-la-fois ; elle ne peut pas avoir pour objet des réalités imaginaires, parce qu'elle se rapporte immédiatement à de simples perceptions, qui sont en effet dans l'esprit telles qu'elles y paroissent. Ces sortes de termes ne peuvent donc être obscurs. Le sens en est si bien marqué par toutes les

circonstances où nous nous trouvons naturellement, que les enfans mêmes ne sauroient s'y tromper. Pour peu qu'ils soient familiarisés avec leur langue, ils ne confondent point les noms des sensations, et ils ont des idées aussi claires de ces mots, *blanc*, *noir*, *rouge*, *mouvement*, *repos*, *plaisir*, *douleur*, que nous-mêmes. Quant aux opérations de l'ame, ils en distinguent également les noms, pourvu qu'elles soient simples, et que les circonstances tournent leur réflexion de ce côté : car on voit par l'usage qu'ils font de ces mots, *oui*, *non*, *je veux*, *je ne veux pas*, qu'ils en saisissent la vraie signification.

§. 17. On m'objectera peut-être qu'il est démontré que les mêmes objets produisent différentes sensations dans différentes personnes; que nous ne les voyons pas sous les mêmes idées de grandeur, que nous n'y appercevons pas les mêmes couleurs, etc.

Je réponds que malgré cela nous nous entendrons toujours suffisamment par rapport au but qu'on se propose en métaphysique et en morale. Pour cette derniere, il n'est pas nécessaire de s'assurer, par exemple, que les mêmes châtimens produisent dans tous les hommes les mêmes sentimens de douleur, et que les mêmes récompenses soient suivies des mêmes sentimens de plaisir. Quelle que soit la variété avec laquelle les causes du plaisir et de la douleur affectent les hommes de différent tempérament, il suffit que le sens de ces mots,

plaisir, *douleur*, soit si bien arrêté, que personne ne puisse s'y méprendre. Or, les circonstances où nous nous trouvons tous les jours, ne nous permettent pas de nous tromper dans l'usage que nous sommes obligés de faire de ces termes.

Pour la métaphysique, c'est assez que les sensations représentent de l'étendue, des figures et des couleurs. La variété qui se trouve entre les sensations de deux hommes, ne peut occasionner aucune confusion. Que, par exemple, ce que j'appelle *bleu* me paroisse constamment ce que d'autres appellent *verd*, et que ce que j'appelle *verd* me paroisse constamment ce que d'autres appellent *bleu*; nous nous entendrons aussi-bien, quand nous dirons, *les prés sont verds*, *le ciel est bleu*, que si à l'occasion de ces objets nous avions tous les mêmes sensations. C'est qu'alors nous ne voulons dire autre chose, sinon que le ciel et les prés viennent à notre connoissance sous des apparences qui entrent dans notre ame par la vue, et que nous nommons *bleues*, *vertes*. Si l'on vouloit faire signifier à ces mots que nous avons précisément les mêmes sensations, ces propositions ne deviendroient pas obscures; mais elles seroient fausses, ou du moins elles ne seroient pas suffisamment fondées, pour être regardées comme certaines.

§. 18. Je crois donc pouvoir conclure que les noms des idées simples, tant ceux des sensations que ceux des opérations de

l'ame, peuvent être fort bien déterminés par des circonstances, puisqu'ils le sont déja si exactement, que les enfans ne s'y trompent pas. Un philosophe doit seulement avoir attention, lorsqu'il s'agit des sensations, d'éviter deux erreurs, où les hommes ont coutume de tomber par des jugemens précipités : l'une, c'est de croire que les sensations soient dans les objets ; l'autre, dont nous venons de parler, que les mêmes objets produisent dans chacun de nous les mêmes sensations.

§. 19. Dès que les termes qui sont les signes des idées simples, sont exacts, rien n'empêche qu'on ne détermine ceux qui appartiennent aux autres idées. Il suffit pour cela de fixer le nombre et la qualité des idées simples dont on peut former une notion complexe. Ce qui fait qu'on trouve tant d'obstacles à arrêter, dans ces occasions, le sens des noms, et qu'après bien des peines on y laisse encore beaucoup d'équivoque et d'obscurité, c'est qu'on prend les mots tels qu'on les trouve dans l'usage auquel on veut absolument se conformer. La morale fournit sur-tout des expressions si composées, et l'usage, que nous consultons, s'accorde si peu avec lui-même, qu'il est impossible que cette méthode ne nous fasse parler d'une maniere peu exacte, et ne nous fasse tomber dans bien des contradictions. Un homme qui ne s'appliqueroit d'abord à ne considérer que des idées simples, et qui ne les rassemble-

roit sous des signes qu'à mesure qu'il se familiariseroit avec elles, ne courroit certainement pas les mêmes dangers. Les mots les plus composés, dont il seroit obligé de se servir, auroient constamment une signification déterminée, parce qu'en choisissant lui-même les idées simples qu'il voudroit leur attacher, et dont il auroit soin de fixer le nombre, il renfermeroit le sens de chacun dans des limites exactes.

§. 20. Mais si l'on ne veut renoncer à la vaine science de ceux qui rapportent les mots à des réalités qu'ils ne connoissent pas, il est inutile de penser à donner de la précision au langage. L'arithmétique n'est démontrée dans toutes ses parties, que parce que nous avons une idée exacte de l'unité, et que par l'art avec lequel nous nous servons des signes, nous déterminons combien de fois l'unité est ajoutée à elle-même dans les nombres les plus composés. Dans d'autres sciences on veut avec des expressions vagues et obscures, raisonner sur des idées complexes, et en découvrir les rapports. Pour sentir combien cette conduite est peu raisonnable, on n'a qu'à juger où nous en serions, si les hommes avoient pu mettre l'arithmétique dans la confusion où se trouvent la métaphysique et la morale.

§. 21. Les idées complexes sont l'ouvrage de l'esprit; si elles sont défectueuses, c'est parce que nous les avons mal faites : le seul moyen pour les corriger, c'est de les refaire,

Il faut donc reprendre les matériaux de nos connoissances, et les mettre en œuvre, comme s'ils n'avoient pas encore été employés. Pour cette fin, il est à propos dans les commencemens de n'attacher aux sons, que le plus petit nombre d'idées simples qu'il sera possible ; de choisir celles que tout le monde peut appercevoir sans peine, en se plaçant dans les mêmes circonstances que nous, et de n'en ajouter de nouvelles, que quand on se sera familiarisé avec les premieres, et qu'on se trouvera dans des circonstances propres à les faire entrer dans l'esprit d'une maniere claire et précise. Par-là on s'accoutumera à joindre aux mots toutes sortes d'idées simples en quelque nombre qu'elles puissent être.

La liaison des idées avec les signes est une habitude qu'on ne sauroit contracter tout d'un coup, principalement s'il en résulte des notions fort composées. Les enfans ne parviennent que fort tard à avoir des idées précises des nombres 1000, 10000, etc. Ils ne peuvent les acquérir que par un long et fréquent usage, qui leur apprend à multiplier l'unité, et à fixer chaque collection par des noms particuliers. Il nous sera également impossible parmi la quantité d'idées complexes qui appartiennent à la métaphysique et à la morale, de donner de la précision aux termes que nous aurons choisis, si nous voulons dès la premiere fois et sans autre précaution les charger d'idées simples. Il nous arrivera de les prendre tantôt dans

un sens et bientôt après dans un autre, parce que n'ayant gravé que superficiellement dans notre esprit les collections d'idées, nous y ajouterons ou nous en retrancherons souvent quelque chose, sans nous en appercevoir. Mais si nous commençons à ne lier aux mots que peu d'idées, et si nous ne passons à de plus grandes collections qu'avec beaucoup d'ordre, nous nous accoutumerons à composer nos notions de plus en plus, sans les rendre moins fixes et moins assurées.

§. 22. Voilà la méthode que j'ai voulu suivre, principalement dans la troisieme Section de cet ouvrage. Je n'ai pas commencé par exposer les noms des opérations de l'ame, pour les définir ensuite : mais je me suis appliqué à me placer dans les circonstances les plus propres à m'en faire remarquer le progrès ; et à mesure que je me suis fait des idées qui ajoutoient aux précédentes, je les ai fixées par des noms, en me conformant à l'usage, toutes les fois que je l'ai pu sans inconvénient.

§. 23. Nous avons deux sortes de notions complexes : les unes sont celles que nous formons sur des modeles ; les autres sont certaines combinaisons d'idées simples que l'esprit joint par un effet de son propre choix.

Ce seroit se proposer une méthode inutile dans la pratique, et même dangereuse, que de vouloir se faire des notions des substances en rassemblant arbitrairement certaines idées simples. Ces notions nous re-

présenteroient des substances qui n'existeroient nulle part; rassembleroient des propriétés qui ne seroient nulle part rassemblées; sépareroient celles qui seroient réunies, et ce seroit un effet du hasard, si elles se trouvoient quelquefois conformes à des modeles. Pour rendre les noms des substances clairs et précis, il faut donc consulter la nature, et ne leur faire signifier que les idées simples, que nous observerons exister ensemble.

§. 24. Il y a encore d'autres idées qui appartiennent aux substances, et qu'on nomme abstraites. Ce ne sont, comme je l'ai déja dit, que des idées plus ou moins simples auxquelles nous donnons notre attention, en cessant de penser aux autres idées simples qui co-existent avec elles. Si nous cessons de penser à la substance des corps comme étant actuellement colorée et figurée, et que nous ne la considérions que comme quelque chose de mobile, de divisible, d'impénétrable, et d'une étendue indéterminée, nous aurons l'idée de la matiere; idée plus simple que celle des corps, dont elle n'est qu'une abstraction, quoiqu'il ait plu à bien des philosophes de la réaliser. Si ensuite nous cessons de penser à la mobilité de la matiere, à sa divisibilité et à son impénétrabilité, pour ne réfléchir que sur son étendue indéterminée, nous nous formerons l'idée de l'espace pur, laquelle est encore plus simple. Il en est de même de toutes les abstractions, par où il

paroît que les noms des idées les plus abstraites sont aussi faciles à déterminer, que ceux des substances mêmes.

§. 25. Pour déterminer les notions archétypes, c'est-à-dire, celles que nous avons des actions des hommes, et de toutes les choses qui sont du ressort de la morale, de la jurisprudence et des arts, il faut se conduire tout autrement que pour celles des substances. Les législateurs n'avoient point de modeles, quand ils ont réuni la premiere fois certaines idées simples, dont ils ont composé les lois, et quand ils ont parlé de plusieurs actions humaines, avant d'avoir considéré s'il y en avoit des exemples quelque part. Les modeles des arts ne se sont pas non plus trouvé ailleurs que dans l'esprit des premiers inventeurs. Les substances telles que nous les connoissons, ne sont que certaines collections de propriétés qu'il ne dépend point de nous d'unir ni de séparer, et qu'il ne nous importe de connoître qu'autant qu'elles existent, et que de la maniere qu'elles existent. Les actions des hommes sont des combinaisons qui varient sans cesse, et dont il est souvent de notre intérêt d'avoir des idées, avant que nous en ayions vu des modeles. Si nous n'en formions les notions qu'à mesure que l'expérience les feroit venir à notre connoissance, ce seroit souvent trop tard. Nous sommes donc obligés de nous y prendre différemment; ainsi nous réunissons, ou séparons à notre choix, certaines idées sim-

ples, ou bien nous adoptons les combinaisons que d'autres ont déja faites.

§. 26. Il y a cette différence entre les notions des substances et les notions archétypes, que nous regardons celles-ci comme des modeles auxquels nous rapportons les choses extérieures, et que celles-là ne sont que des copies de ce que nous appercevons hors de nous. Pour la vérité des premieres, il faut que les combinaisons de notre esprit soient conformes à ce qu'on remarque dans les choses : pour la vérité des secondes, il suffit qu'au dehors les combinaisons en puissent être telles qu'elles sont dans notre esprit. La notion de la justice seroit vraie, quand même on ne trouveroit point d'action juste, parce que sa vérité consiste dans une collection d'idées, qui ne dépend point de ce qui se passe hors de nous. Celle du fer n'est vraie, qu'autant qu'elle est conforme à ce métal, parce qu'il en doit être le modele.

Par ce détail sur les idées archétypes, il est facile de s'appercevoir qu'il ne tiendra qu'à nous de fixer la signification de leurs noms, parce qu'il dépend de nous de déterminer les idées simples dont nous avons nous-mêmes formé des collections. On conçoit aussi que les autres entreront dans nos pensées, pourvu que nous les mettions dans des circonstances où les mêmes idées simples soient l'objet de leur esprit comme du nôtre, et où ils soient engagés à les réunir sous les mêmes noms que nous les aurons rassemblées.

Voilà les moyens que j'avois à proposer pour donner au langage toute la clarté et toute la précision dont il est susceptible. Je n'ai pas cru qu'il fallût rien changer aux noms des idées simples, parce que le sens m'en a paru suffisamment déterminé par l'usage. Pour les idées complexes, elles sont faites avec si peu d'exactitude, qu'on ne peut se dispenser d'en reprendre les matériaux, et d'en faire de nouvelles combinaisons, sans égard pour celles qui ont été faites. Elles sont toutes l'ouvrage de l'esprit, celles qui sont le plus exactes, comme celles qui le sont le moins : si nous avons réussi dans quelques-unes, nous pouvons donc réussir dans les autres, pourvu que nous nous conduisions toujours avec la même adresse.

CHAPITRE III.

De l'ordre qu'on doit suivre dans la recherche de la vérité.

§. 27. Il me semble qu'une méthode qui a conduit à une vérité, peut conduire à une seconde, et que la meilleure doit être la même pour toutes les sciences. Il suffiroit donc de réfléchir sur les découvertes qui ont été faites, pour apprendre à en faire de nouvelles. Les plus simples seroient les plus propres à cet effet, parce qu'on remarqueroit avec moins de peine les moyens qui ont été mis en usage : ainsi je prendrai pour exemple les notions élémentaires des mathématiques, et je suppose que nous fussions dans le cas de les acquérir pour la premiere fois.

§. 28. Nous commencerions sans doute par nous faire l'idée de l'unité, et l'ajoutant plusieurs fois à elle-même, nous en formerions des collections que nous fixerions par des signes. Nous répéterions cette opération, et par ce moyen nous aurions bientôt sur les nombres autant d'idées complexes, que nous souhaiterions d'en avoir. Nous réfléchirions ensuite sur la maniere dont elles se sont formées, nous en observerions les progrès, et nous apprendrions infailliblement les moyens de les décomposer. Dès-lors nous pourrions comparer

les plus complexes avec les plus simples, et découvrir les propriétés des unes et des autres.

Dans cette méthode les opérations de l'esprit n'auroient pour objet que des idées simples ou des idées complexes que nous aurions formées, et dont nous connoîtrions parfaitement la génération. Nous ne trouverions donc point d'obstacles à découvrir les premiers rapports des grandeurs. Ceux-là connus, nous verrions plus facilement ceux qui les suivent immédiatement, et qui ne manqueroient pas de nous en faire appercevoir d'autres. Ainsi, après avoir commencé par les plus simples, nous nous élèverions insensiblement aux plus composés, et nous nous ferions une suite de connoissances qui dépendroient si fort les unes des autres, qu'on ne pourroit arriver aux plus éloignées que par celles qui les auroient précédées.

§. 29. Les autres sciences, qui sont également à la portée de l'esprit humain, n'ont pour principes que des idées simples, qui nous viennent par sensation et par réflexion. Pour en acquérir les notions complexes, nous n'avons, comme dans les mathématiques, d'autre moyen que de réunir les idées simples en différentes collections. Il y faut donc suivre le même ordre dans le progrès des idées, et apporter la même précaution dans le choix des signes.

Bien des préjugés s'opposent à cette conduite : mais voici le moyen que j'ai imaginé pour s'en garantir.

C'est dans l'enfance que nous sommes imbus des préjugés qui retardent les progrès de nos connoissances, et qui nous font tomber dans l'erreur. Un homme que Dieu créeroit d'un tempérament mûr, et avec des organes si bien développés, qu'il auroit dès les premiers instans un parfait usage de la raison, ne trouveroit pas dans la recherche de la vérité les mêmes obstacles que nous. Il n'inventeroit des signes qu'à mesure qu'il éprouveroit de nouvelles sensations, et qu'il feroit de nouvelles réflexions. Il combineroit ses premieres idées selon les circonstances où il se trouveroit ; il fixeroit chaque collection par des noms particuliers ; et quand il voudroit comparer deux notions complexes, il pourroit aisément les analyser, parce qu'il ne trouveroit point de difficulté à les réduire aux idées simples dont il les auroit lui-même formées. Ainsi n'imaginant des mots qu'après s'être fait des idées, ses notions seroient toujours exactement déterminées, et sa langue ne seroit point sujette aux obscurités et aux équivoques des nôtres. Imaginons-nous donc être à la place de cet homme, passons par toutes les circonstances où il doit se trouver, voyons avec lui ce qu'il sent, formons les mêmes réflexions, acquérons les mêmes idées, analysons-les avec le même soin, exprimons-les par de pareils signes, et faisons-nous, pour ainsi dire, une langue toute nouvelle.

§. 30. En ne raisonnant suivant cette

méthode que sur des idées simples, ou sur des idées complexes qui seront l'ouvrage de l'esprit, nous aurons deux avantages : le premier, c'est que, connoissant la génération des idées sur lesquelles nous méditerons, nous n'avancerons point que nous ne sachions où nous sommes, comment nous y sommes venus, et comment nous pourrions retourner sur nos pas. Le second, c'est que dans chaque matiere nous verrons sensiblement quelles sont les bornes de nos connoissances ; car nous les trouverons, lorsque les sens cesseront de nous fournir des idées, et que, par conséquent, l'esprit ne pourra plus former de notions. Or, rien ne me paroît plus important que de discerner les choses auxquelles nous pouvons nous appliquer avec succès, de celles où nous ne pouvons qu'échouer. Pour n'en avoir pas su faire la différence, les philosophes ont souvent perdu à examiner des questions insolubles un tems qu'ils auroient pu employer à des recherches utiles. On en voit un exemple dans les efforts qu'ils ont faits pour expliquer l'essence et la nature des êtres.

§. 31. Toutes les vérités se bornent aux rapports qui sont entre des idées simples, entre des idées complexes, et entre une idée simple et une idée complexe. Par la méthode que je propose, on pourra éviter les erreurs où l'on tombe dans la recherche des unes et des autres.

Les idées simples ne peuvent donner lieu

à aucune méprise. La cause de nos erreurs vient de ce que nous retranchons d'une idée quelque chose qui lui appartient, parce que nous n'en voyons pas toutes les parties; ou de ce que nous lui ajoutons quelque chose qui ne lui appartient pas, parce que notre imagination juge précipitamment qu'elle renferme ce qu'elle ne contient point. Or, nous ne pouvons rien retrancher d'une idée simple, puisque nous n'y distinguons point de parties; et nous n'y pouvons rien ajouter, tant que nous la considérons comme simple, puisqu'elle perdroit sa simplicité.

Ce n'est que dans l'usage des notions complexes qu'on pourroit se tromper, soit en ajoutant, soit en retranchant quelque chose mal à propos. *Mais si nous les avons* faites avec les précautions que je demande, il suffira, pour éviter les méprises, d'en reprendre la génération; car par ce moyen nous y verrons ce qu'elles renferment, et rien de plus ni ne moins. Cela étant, quelques comparaisons que nous fassions des idées simples et des idées complexes, nous ne leur attribuerons jamais d'autres rapports que ceux qui leur appartiennent.

§. 32. Les philosophes ne font des raisonnemens si obscurs et si confus, que parce qu'ils ne soupçonnent pas qu'il y ait des idées qui soient l'ouvrage de l'esprit, ou que, s'ils le soupçonnent, ils sont incapables d'en découvrir la génération. Prévenus que les idées sont innées, ou que,

telles qu'elles sont, elles ont été bien faites, ils croient n'y devoir rien changer, et les prennent telles que le hasard les présente. Comme on ne peut bien analyser que les idées qu'on a soi-même formées avec ordre, leurs analyses, ou plutôt leurs définitions sont presque toujours défectueuses. Ils étendent ou restreignent mal à propos la signification de leurs termes, ils la changent sans s'en appercevoir, ou même ils rapportent les mots à des notions vagues et à des réalités inintelligibles. Il faut qu'on me permette de le répéter : il faut donc se faire une nouvelle combinaison d'idées ; commencer par les plus simples que les sens transmettent, en former des notions complexes, qui, en se combinant à leur tour, en produiront d'autres, et ainsi de suite. Pourvu que nous consacrions des noms distincts à chaque collection, cette méthode ne peut manquer de nous faire éviter l'erreur.

§. 33. Descartes a eu raison de penser que, pour arriver à des connoissances certaines, il falloit commencer par rejetter toutes celles que nous croyons avoir acquises : mais il s'est trompé, lorsqu'il a cru qu'il suffisoit pour cela de les révoquer en doute. Douter si deux et deux font quatre, si l'homme est un animal raisonnable, c'est avoir des idées de deux, de quatre, d'homme, d'animal et de raisonnable. Le doute laisse donc subsister les idées telles qu'elles sont ; ainsi, nos erreurs venant de

ce que nos idées ont été mal faites, il ne les sauroit prévenir. Il peut pendant un tems nous faire suspendre nos jugemens : mais enfin nous ne sortirons d'incertitude, qu'en consultant les idées qu'il n'a pas détruites ; et par conséquent, si elles sont vagues, et mal déterminées, elles nous égareront comme auparavant. Le doute de Descartes est donc inutile. Chacun peut éprouver par lui-même qu'il est encore impraticable : car si l'on compare des idées familieres et bien déterminées, il n'est pas possible de douter des rapports qui sont entre elles. Telles sont, par exemple, celles des nombres.

§. 34. Si ce philosophe n'avoit pas été prévenu pour les idées innées, il auroit vu que l'unique moyen de se faire un nouveau fonds de connoissances, étoit de détruire les idées mêmes, pour les reprendre à leur origine, c'est-à-dire, aux sensations. Par-là on peut remarquer une grande différence entre dire avec lui qu'il faut commencer par les choses les plus simples, ou suivant ce qu'il m'en paroît, par les idées les plus simples que les sens transmettent. Chez lui les choses les plus simples sont les idées innées, des principes généraux et des notions abstraites, qu'il regarde comme la source de nos connoissances. Dans la méthode que je propose, les idées les plus simples sont les premieres idées particulieres qui nous viennent par sensation et par réflexion. Ce sont les matériaux de nos

connoissances, que nous combinerons selon les circonstances, pour en former des idées complexes, dont l'analyse nous découvrira les rapports. Il faut remarquer que je ne me borne pas à dire qu'on doit commencer par les idées les plus simples ; mais je dis par les idées les plus simples *que les sens transmettent*, ce que j'ajoute afin qu'on ne les confonde pas avec les notions abstraites, ni avec les principes généraux des philosophes. L'idée du solide, par exemple, toute complexe qu'elle est, est une des plus simples qui viennent immédiatement des sens. A mesure qu'on la décompose, on se forme des idées plus simples qu'elle, et qui s'éloignent dans la même proportion de celles que les sens transmettent. On la voit diminuer dans la surface, dans la ligne, et disparoître entiérement dans le point (1).

§. 35. Il y a encore une différence entre la méthode de Descartes et celle que j'essaie d'établir. Selon lui, il faut commencer par définir les choses, et regarder les définitions comme des principes propres à en faire découvrir les propriétés. Je crois, au contraire, qu'il faut commencer par chercher les propriétés, et il me paroît que c'est avec fondement. Si les notions, que nous sommes capables d'acquérir, ne sont, comme je l'ai fait voir, que différentes collections d'idées simples, que l'expé-

(1) Je prends les mots de *surface*, *ligne*, *point*, dans les sens de géometres.

rience

rience nous a fait rassembler sous certains noms, il est bien plus naturel de les former, en cherchant les idées dans le même ordre que l'expérience les donne, que de commencer par les définitions, pour déduire ensuite les différentes propriétés des choses.

§. 36. Par ce détail on voit que l'ordre qu'on doit suivre dans la recherche de la vérité, est le même que j'ai déja eu occasion d'indiquer, en parlant de l'analyse. Il consiste à remonter à l'origine des idées, à en développer la génération, et à en faire différentes compositions ou décompositions, pour les comparer par tous les côtés qui peuvent en montrer les rapports. Je vais dire un mot sur la conduite qu'il me paroît qu'on doit tenir, pour rendre son esprit aussi propre aux découvertes, qu'il peut l'être.

§. 37. Il faut commencer par se rendre compte des connoissances qu'on a sur la matiere qu'on veut approfondir, en développer le génération, et en déterminer exactement les idées. Pour une vérité qu'on trouve par hasard, et dont on ne peut même s'assurer, on court risque, lorsqu'on n'a que des idées vagues, de tomber dans bien des erreurs.

Les idées étant déterminées, il faut les comparer. Mais parce que la comparaison ne s'en fait pas toujours avec la même facilité, il est important de savoir nous servir de tout ce qui peut nous être de quelque secours. Pour cela on doit remarquer que,

selon les habitudes que l'esprit s'est faites, il n'y a rien qui ne puisse nous aider à réfléchir. C'est qu'il n'est point d'objets auxquels nous n'ayons le pouvoir de lier nos idées, et qui, par conséquent, ne soient propres à faciliter l'exercice de la mémoire et de l'imagination. Tout consiste à savoir former ces liaisons conformément au but qu'on se propose, et aux circonstances où on se trouve. Avec cette adresse, il ne sera pas nécessaire d'avoir, comme quelques philosophes, la précaution de se retirer dans des solitudes, ou de s'enfermer dans un caveau, pour y méditer à la lueur d'une lampe. Ni le jour, ni les ténebres, ni le bruit, ni le silence, rien ne peut mettre obstacle à l'esprit d'un homme qui sait penser.

§. 38. Voici deux expériences que bien des personnes pourront avoir faites. Qu'on se recueille dans le silence et dans l'obscurité, le plus petit bruit ou la moindre lueur suffira pour distraire, si l'on est frappé de l'un ou de l'autre, au moment qu'on ne s'y attendoit point. C'est que les idées dont on s'occupe, se lient naturellement avec la situation où l'on se trouve, et qu'en conséquence les perceptions qui sont contraires à cette situation, ne peuvent survenir, qu'aussi-tôt l'ordre des idées ne soit troublé. On peut remarquer la même chose dans une supposition toute différente. Si, pendant le jour et au milieu du bruit, je réfléchis sur un objet, ce sera assez pour

me donner une distraction, que la lumiere ou le bruit cesse tout-à-coup. Dans ce cas, comme dans le premier, les nouvelles perceptions que j'éprouve sont tout-à-fait contraires à l'état où j'étois auparavant. L'impression subite, qui se fait en moi, doit donc encore interrompre la suite de mes idées.

Cette seconde expérience fait voir que la lumiere et le bruit ne sont pas un obstacle à la réflexion : je crois même qu'il ne faudroit que de l'habitude pour en tirer de grands secours. Il n'y a proprement que les révolutions inopinées, qui puissent nous distraire. Je dis *inopinées* ; car quels que soient les changemens qui se font autour de nous, s'ils n'offrent rien à quoi nous ne devions naturellement nous attendre, ils ne font que nous appliquer plus fortement à l'objet dont nous voulions nous occuper. Combien de choses différentes ne rencontre-t-on pas quelquefois dans une même campagne ? Des côteaux abondans, des plaines arides, des rochers qui se perdent dans les nues, des bois où le bruit et le silence, la lumiere et les ténebres se succedent alternativement, etc. Cependant les poëtes éprouvent tous les jours que cette variété les inspire ; c'est qu'étant liée avec les plus belles idées dont la poésie se pare, elle ne peut manquer de les réveiller. La vue, par exemple, d'un côteau abondant retrace le chant des oiseaux ; le murmure des ruisseaux, le bonheur des bergers,

leur vie douce et paisible, leurs amours, leur constance, leur fidélité, la pureté de leurs mœurs, etc. Beaucoup d'autres exemples pourroient prouver que l'homme ne pense qu'autant qu'il emprunte des secours, soit des objets qui lui frappent les sens, soit de ceux dont son imagination lui retrace les images.

§. 39. J'ai dit que l'analyse est l'unique secret des découvertes : mais demandera-t-on quel est celui de l'analyse ? La liaison des idées. Quand je veux réfléchir sur un objet, je remarque d'abord que les idées que j'en ai, sont liées avec celles que je n'ai pas, et que je cherche. J'observe ensuite que les unes et les autres peuvent se combiner de bien des manieres, et que selon que les combinaisons varient, il y a entre les idées plus ou moins de liaison. Je puis donc supposer une combinaison où la liaison est aussi grande qu'elle peut l'être ; et plusieurs autres où la liaison va en diminuant, en sorte qu'elle cesse enfin d'être sensible. Si j'envisage un objet par un endroit qui n'a point de liaison sensible avec les idées que je cherche, je ne trouverai rien. Si la liaison est légere, je découvrirai peu de chose, mes pensées ne me paroîtront que l'effet d'une application violente, ou même du hasard ; et une découverte faite de la sorte me fournira peu de lumiere pour arriver à d'autres. Mais que je considere un objet par le côté qui a le plus de liaison avec les idées que je cherche, je

découvrirai tout, l'analyse se fera presque sans effort de ma part, et à mesure que j'avancerai dans la connoissance de la vérité, je pourrai observer jusqu'aux ressorts les plus subtils de mon esprit, et par-là apprendre l'art de faire de nouvelles analyses.

Toute la difficulté se borne à savoir comment on doit commencer pour saisir les idées selon leur plus grande liaison. Je dis que la combinaison où cette liaison se rencontre, est celle qui se conforme á la génération même des choses. Il faut, par conséquent, commencer par l'idée premiere qui a dû produire toutes les autres. Venons à un exemple.

Les Scholastiques et les Cartésiens n'ont connu ni l'origine ni la génération de nos connoissances : c'est que le principe des idées innées, et la notion vague de l'entendement, d'où ils sont partis, n'ont aucune liaison avec cette découverte. Locke a mieux réussi, parce qu'il a commencé aux sens, et il n'a laissé des choses imparfaites dans son ouvrage, que parce qu'il n'a pas développé les premiers progrès des opérations de l'ame. J'ai essayé de faire ce que ce philosophe avoit oublié, je suis remonté à la premiere opération de l'ame, et j'ai, ce me semble, non-seulement donné une analyse complette de l'entendement, mais j'ai encore découvert l'absolue nécessité des signes, et le principe de la liaison des idées.

Au reste, on ne pourra se servir avec succès de la méthode que je propose, qu'autant qu'on pourra prendre toutes sortes de précautions, afin de n'avancer qu'à mesure qu'on déterminera exactement ses idées. Si on passe trop légérement sur quelques-unes, on se trouvera arrêté par des obstacles qu'on ne vaincra qu'en revenant à ses premieres notions, pour les déterminer mieux qu'on n'avoit fait.

§. 40. Il n'y a personne qui ne tire quelquefois de son propre fonds, des pensées qu'il ne doit qu'à lui, quoique peut-être elles ne soient pas neuves. C'est dans ces momens qu'il faut rentrer en soi, pour réfléchir sur tout ce qu'on éprouve. Il faut remarquer les impressions qui se faisoient sur les sens, la maniere dont l'esprit étoit affecté, le progrès de ses idées; en un mot, toutes les circonstances qui ont put faire naître une pensée, qu'on ne doit qu'à sa propre réflexion. Si l'on veut s'observer plusieurs fois de la sorte, on ne manquera pas de découvrir quelle est la marche naturelle de son esprit. On connoîtra, par conséquent, les moyens qui sont les plus propres à le faire réfléchir; et même, s'il s'est fait quelque habitude contraire à l'exercice de ses opérations, on pourra peu-à-peu l'en corriger.

§. 41. On reconnoîtroit facilement ses défauts, si on pouvoit remarquer que les plus grands hommes en ont eu de semblables. Les philosophes auroient suppléé à

l'impuissance où nous sommes, pour la plupart, de nous étudier nous-mêmes, s'ils nous avoient laissé l'histoire des progrès de leur esprit. Descartes l'a fait, et c'est une des grandes obligations que nous lui ayons. Au lieu d'attaquer directement les scholastiques, il représente le tems où il étoit dans les mêmes préjugés; il ne cache point les obstacles qu'il a eus à surmonter pour s'en dépouiller, il donne les regles d'une méthode beaucoup plus simple qu'aucune de celles qui avoient été en usage jusqu'à lui, laisse entrevoir les découvertes qu'il croit avoir faites, et prépare par cette adresse les esprits à recevoir les nouvelles opinions qu'il se proposoit d'établir (1). Je crois que cette conduite a eu beaucoup de part à la révolution dont ce philosophe est l'auteur.

§. 42. Rien ne seroit plus important que de conduire les enfans de la maniere dont je viens de remarquer que nous devrions nous conduire nous-mêmes. On pourroit, en jouant avec eux, donner aux opérations de leur ame tout l'exercice dont elles sont susceptibles, si, comme je le viens de dire, il n'est point d'objet qui n'y soit propre. On pourroit même insensiblement leur faire prendre l'habitude de les régler avec ordre. Quand par la suite l'âge et les circonstances changeroient les objets de leurs occupations, leur esprit seroit parfaitement dé-

(1) Voyez sa méthode.

veloppé, et se trouveroit de bonne heure une sagacité que, par toute autre méthode, il n'auroit que fort tard, ou même jamais. Ce n'est donc ni le latin, ni l'histoire, ni la géographie, ect. qu'il faut apprendre aux enfans. De quelle utilité peuvent être ces sciences dans un âge où l'on ne sait pas encore penser ? Pour moi, je plains les enfans dont on admire le savoir, et je prévois le moment où l'on sera surpris de leur médiocrité, ou peut-être de leur bêtise. La premiere chose qu'on devroit avoir en vue, ce seroit, encore un coup, de donner à leur esprit l'exercice de toutes ses opérations, et pour cela il ne faudroit pas aller chercher des objets qui leur sont étrangers, un badinage pourroit en fournir les moyens.

§. 43. Les philosophes ont souvent demandé s'il y a un premier principe de nos connoissances. Les uns n'en ont supposé qu'un, les autres deux ou même davantage. Il me semble que chacun peut par sa propre expérience s'assurer de la vérité de celui qui sert de fondement à tout cet ouvrage. Peut-être même se convaincra-t-on que la liaison des idées est sans comparaison le principe le plus simple, le plus lumineux et le plus fécond. Dans le tems même qu'on n'en remarquoit pas l'influence, l'esprit humain lui devoit tous ses progrès.

§. 44. Voilà les réflexions que j'avois faites sur la méthode, quand je lus, pour la premiere fois, le chancelier Bacon. Je fus

aussi flatté de m'être rencontré en quelque chose avec ce grand homme, que je fus surpris que les Cartésiens n'en eussent rien emprunté. Personne n'a mieux connu que lui la cause de nos erreurs : car il a vu que les idées qui sont l'ouvrage de l'esprit, avoient été mal faites, et que par conséquent, pour avancer dans la recherche de la vérité, il falloit les refaire. C'est un conseil qu'il répete souvent (1). Mais pouvoit-on l'écouter ? Prévenu, comme on l'étoit, pour le jargon de l'école et pour les idées innées, ne devoit-on pas traiter de chimérique le projet de renouveller l'entendement humain ? Bacon proposoit une méthode trop parfaite, pour être l'auteur d'une révolution ; et celle de Descartes devoit réussir, parce qu'elle laissoit subsister

---

(1) *Nemo*, dit-il, *adhuc tanta mentis constantia et rigore inventus est, ut decreverit et sibi imposuerit, theorias et notiones communes penitus abolere, et intellectum abrasum et æquum ad particularia de integro applicare. Itaque illa ratio humana quam habemus, ex multa fide, et multo etiam casu, necnon ex puerilibus, quas primò hausimus, notionibus, farrago quædam est et congeries.*

Quod si quis ætate matura, et sensibus integris, et mente repurgata, sed ad experientiam et ad particularia de integro applicet, de eo melius sperandum est.... Non est spes nisi in regeneratione scientiarum, ut eæ scilicet ab experientia certo ordine excitentur et rursus condantur : quod adhuc factum esse aut cogitatum, nemo, ut arbitramur, affirmaverit. C'est-là un des aphorismes de l'ouvrage dont j'ai parlé dans mon introduction.

une partie des erreurs. Ajoutez à cela que le philosophe anglois avoit des occupations qui ne lui permettoient pas d'exécuter lui-même ce qu'il conseilloit aux autres : il étoit donc obligé de se borner à donner des avis qui ne pouvoient faire qu'une légere impression sur des esprits incapables d'en sentir la solidité. Descartes, au contraire, livré entiérement à la philosophie, et ayant une imagination plus vive et plus féconde, n'a quelquefois substitué aux erreurs des autres que des erreurs peu séduisantes ; elles n'ont pas peu contribué à sa réputation.

CHAPITRE IV.

De l'ordre qu'on doit suivre dans l'exposition de la vérité.

§. 45. CHacun sait que l'art ne doit pas paroître dans un ouvrage ; mais peut-être ne sait-on pas également que ce n'est qu'à force d'art qu'on peut le cacher. Il y a bien des écrivains qui, pour être plus faciles et plus naturels, croient ne devoir s'assujettir à aucun ordre. Cependant si par la belle nature on entend la nature sans défaut, il est évident qu'on ne doit pas chercher à l'imiter par des négligences, et que l'art ne peut disparoître, que lorsqu'on en a assez pour les éviter.

§. 46. Il y a d'autres écrivains qui mettent beaucoup d'ordre dans leurs ouvrages : ils les divisent et sous-divisent avec soin, mais on est choqué de l'art qui perce de toutes parts. Plus ils cherchent l'ordre, plus ils sont secs, rebutans et difficiles à entendre : c'est parce qu'ils n'ont pas su choisir celui qui est le plus naturel à la matiere qu'ils traitent. S'ils l'eussent choisi, ils auroient exposé leurs pensées d'une maniere si claire et si simple, que le lecteur les eût comprises trop facilement, pour se douter des efforts qu'ils auroient été obligés de faire. Nous sommes portés à croire les choses faciles ou difficiles pour les autres, selon

qu'elles sont l'un ou l'autre à notre égard; et nous jugeons naturellement de la peine qu'un écrivain a eue à s'exprimer, par celle que nous avons à l'entendre.

§ 47. L'ordre naturel à la chose ne peut jamais nuire. Il en faut jusques dans les ouvrages qui sont faits dans l'enthousiasme, dans une ode, par exemple : non qu'on y doive raisonner méthodiquement, mais il faut se conformer à l'ordre dans lequel s'arrangent les idées qui caractérisent chaque passion. Voilà, ce me semble, en quoi consiste toute la force et toute la beauté de ce genre de poésie.

S'il s'agit des ouvrages de raisonnement, ce n'est qu'autant qu'un auteur y met de l'ordre, qu'il peut s'appercevoir des choses qui ont été oubliées, ou de celles qui n'ont point été assez approfondies : j'en ai souvent fait l'expérience. Cet essai, par exemple, étoit achevé, et cependant je ne connoissois pas encore dans toute son étendue le principe de la liaison des idées. Cela provenoit uniquement d'un morceau d'environ deux pages, qui n'étoit pas à la place où il devoit être.

§. 48. L'ordre nous plaît, la raison m'en paroît bien simple. C'est qu'il rapproche les choses, qu'il les lie, et que, par ce moyen, facilitant l'exercice des opérations de l'ame, il nous met en état de remarquer sans peine les rapports qu'il nous est important d'appercevoir dans les objets qui nous touchent. Notre plaisir doit aug-

menter à proportion que nous concevons plus facilement les choses qu'il est de notre intérêt de connoître.

§. 49. Le défaut d'ordre plaît aussi quelquefois, mais cela dépend de certaines situations où l'ame se trouve. Dans ces momens de rêverie, où l'esprit, trop paresseux pour s'occuper long-tems des mêmes pensées, aime à les voir flotter au hasard, on se plaira, par exemple, beaucoup plus dans une campagne, que dans les plus beaux jardins. C'est que le désordre qui y regne, paroît s'accorder mieux avec celui de nos idées, et qu'il entretient notre rêverie, en nous empêchant de nous arrêter sur une même pensée. Cet état de l'ame est même assez voluptueux, surtout lorsqu'on en jouit après un long travail.

Il y a aussi des situations d'esprit favorables à la lecture des ouvrages qui n'ont point d'ordre. Quelquefois, par exemple, je lis Montaigne avec beaucoup de plaisir; d'autres fois j'avoue que je ne puis le supporter. Je ne sais si d'autres ont fait la même expérience: mais, pour moi, je ne voudrois pas être condamné à ne lire jamais que de pareils écrivains. Quoi qu'il en soit, l'ordre a l'avantage de plaire plus constamment, le défaut d'ordre ne plaît que par intervalles, et il n'y a point de regles pour en assurer le succès. Montaigne est donc bien heureux d'avoir réussi, et l'on seroit bien hardi de vouloir l'imiter.

§. 50. L'objet de l'ordre, c'est de faci-

liter l'intelligence d'un ouvrage. On doit donc éviter les longueurs, parce qu'elles lassent l'esprit ; les digressions, parce qu'elles le distraient ; les divisions et les sous-divisions, parce qu'elles l'embarrassent, et les répétitions, parce qu'elles le fatiguent : une chose dite une seule fois, et où elle doit l'être, est plus claire que répétée ailleurs plusieurs fois.

§. 51. Il faut dans l'exposition, comme dans la recherche de la vérité, commencer par les idées les plus faciles et qui viennent immédiatement des sens, et s'élever ensuite par degrés à des idées plus simples ou plus composées. Il me semble que, si l'on saisissoit bien le progrès des vérités, il seroit inutile de chercher des raisonnemens pour les démontrer, et que ce seroit assez de les énoncer ; car elles se suivroient dans un tel ordre, que ce que l'une ajouteroit à celle qui l'auroit immédiatement précédée, seroit trop simple pour avoir besoin de preuve. De la sorte on arriveroit aux plus compliquées, et l'on s'en assureroit mieux que par toute autre voie. On établiroit même une si grande subordination entre toutes les connoissances qu'on auroit acquises, qu'on pourroit à son gré aller des plus composées aux plus simples, ou des plus simples aux plus composées. A peine pourroit-on les oublier ; ou du moins, si cela arrivoit, la liaison qui seroit entr'elles, faciliteroit les moyens de les retrouver.

Mais pour exposer la vérité dans l'ordre le plus parfait, il faut avoir remarqué celui dans lequel elle a pu naturellement être trouvée : car la meilleure maniere d'instruire les autres, c'est de les conduire par la route qu'on a dû tenir pour s'instruire soi-même. Par ce moyen, on ne paroîtroit pas tant démontrer des vérités déja découvertes, que de faire chercher et trouver des vérités nouvelles. On ne convaincroit pas seulement le lecteur, mais encore on l'éclaireroit ; et en lui apprenant à faire des découvertes par lui-même, on lui présenteroit la vérité sous les jours les plus intéressans. Enfin on le mettroit en état de se rendre raison de toutes ses démarches : il sauroit toujours où il est, d'où il vient, où il va : il pourroit donc juger par lui-même de la route que son guide lui traceroit, et en prendre une plus sûre toutes les fois qu'il verroit du danger à le suivre.

§. 52. La nature indique elle-même l'ordre qu'on doit tenir dans l'exposition de la vérité : car si toutes nos connoissances viennent des sens, il est évident que c'est aux idées sensibles à préparer l'intelligence des notions abstraites. Est-il raisonnable de commencer par l'idée du possible, pour venir à celle de l'existence ? ou par l'idée du point, pour passer à celle du solide ? Les élémens des sciences ne seront simples et faciles, que quand on aura pris une méthode toute opposée. Si les philosophes ont de la peine à reconnoître cette vérité, c'est

parce qu'ils sont dans le préjugé des idées innées, ou parce qu'ils se laissent prévenir pour un usage que le tems paroît avoir consacré. Cette prévention est si générale, que je n'aurai presque pour moi que les ignorans : mais ici les ignorans sont juges, puisque c'est pour eux que les élémens sont faits. Dans ce genre, un chef-d'œuvre aux yeux des savans remplit mal son objet, si nous ne l'entendons pas.

Les géometres mêmes, qui devroient mieux connoître les avantages de l'analyse que les autres philosophes, donnent souvent la préférence à la synthese. Aussi, quand ils sortent de leurs calculs, pour entrer dans des recherches d'une nature différente, on ne leur trouve plus la même clarté, la même précision, ni la même étendue d'esprit. Nous avons quatre métaphysiciens célebres, Descartes, Mallebranche, Leibnitz et Locke. Le dernier est le seul qui ne fût pas géometre ; et de combien n'est-il pas supérieur aux trois autres !

§. 53. Concluons que si l'analyse est la méthode qu'on doit suivre dans la recherche de la vérité, elle est aussi la méthode dont on doit se servir pour exposer les découvertes qu'on a faites : j'ai tâché de m'y conformer.

Ce que j'ai dit sur les opérations de l'ame, sur le langage et sur la méthode, prouve qu'on ne peut perfectionner les sciences, qu'en travaillant à en rendre le langage

plus exact. Ainsi il est démontré que l'origine et le progrès de nos connoissances dépendent entiérement de la maniere dont nous nous servons des signes. J'ai donc eu raison de m'écarter quelquefois de l'usage.

Enfin, voici, je pense, à quoi l'on peut réduire tout ce qui contribue au développement de l'esprit humain. Les sens sont la source de nos connoissances : les différentes sensations, la perception, la conscience, la réminiscence, l'attention et l'imagination, ces deux dernieres considérées comme n'étant point encore à notre disposition, en sont les matériaux: la mémoire, l'imagination dont nous disposons à notre gré, la réflexion et les autres opérations mettent ces matériaux en œuvre : les signes auxquels nous devons l'exercice de ces mêmes opérations, sont les instrumens dont elles se servent, et la liaison des idées est le premier ressort qui donne le mouvement à toutes les autres. Je finis par proposer ce problême au lecteur. » L'ouvrage d'un homme étant » donné, déterminer le caractere et l'é» tendue de son esprit, et dire en consé» quence non-seulement quels sont les ta» lens dont il donne des preuves, mais » encore quels sont ceux qu'il peut acqué» rir. Prendre, par exemple, la premiere » piece de Corneille, et démontrer que, » quand ce poëte la composoit, il avoit » déja, ou du moins auroit bientôt tout le » génie qui lui a mérité de si grands suc» cès «. Il n'y a que l'analyse de l'ouvrage,

qui puisse faire connoître quelles opérations y ont contribué, et jusqu'à quel degré elles ont eu de l'exercice; et il n'y a que l'analyse de ces opérations, qui puisse faire distinguer les qualités qui sont compatibles dans le même homme, de celles qui ne le sont pas, et par-là donner la solution du problême. Je doute qu'il y ait beaucoup de problêmes plus difficiles que celui-là.

FIN DE CE VOLUME.

TABLE DES SECTIOMS ET CHAPITRES.

PREMIERE PARTIE.

Des matériaux de nos connoissances, et particuliérement des opérations de l'ame.

SECTION PREMIERE.

SECTION SECONDE.

SECTION TROISIEME.

SECTION QUATRIEME.

SECTION CINQUIEME.

SECTION SIXIEME.

SECONDE PARTIE.

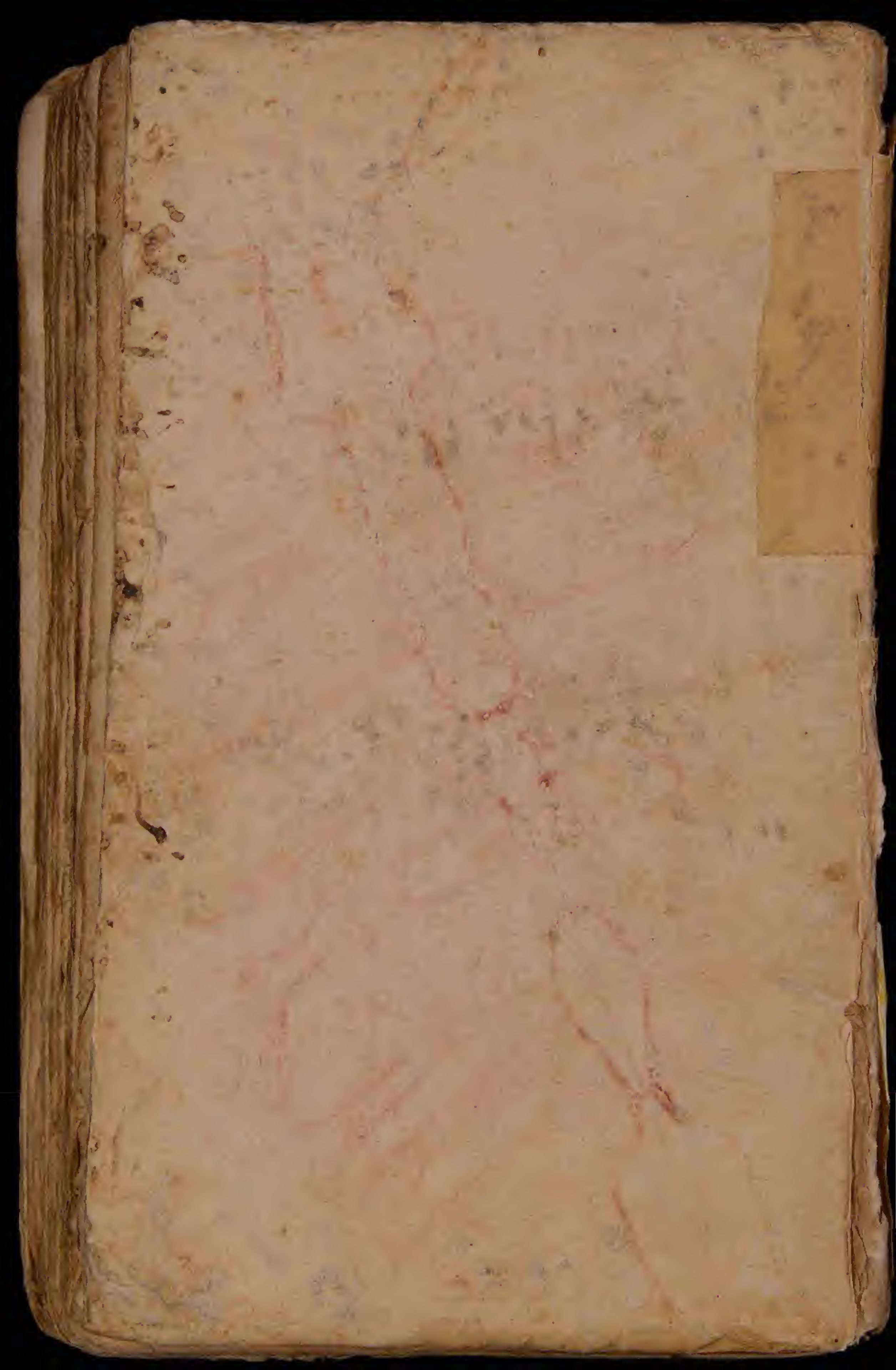
Du langage et de la méthode.

SECTION PREMIERE.

SECTION SECONDE.

FIN DE LA TABLE.

f. 18



Condillac
Oeuvr.

Tom. 21

le voir ? Si la perception de la vue est

la vue. Si je regarde par un trou un objet

